ANNÉE N° 296 1er MAI 1938

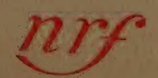
LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

— TEXTES ET DOCUMENTS —

— CHRONIQUES —

— NOTES —

— L'AIR DU MOIS —



9 fr.

nrf

Table analytique des annonces

(Les chiffres indiqués sont ceux des pages)

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

PAGES RETROUVÉES

I

De tous les « grands auteurs » (je ne puis user de ce mot sans sourire), ceux qui m'ont le moins appris, sans doute, ce sont les Français. Et comment en serait-il autrement ? Je les ai dans le sang, dans la cervelle ; dès avant de les lire, j'étais fait d'eux. Ils sont de même étoffe que moi. Je puis apprendre à raisonner avec Descartes ; si je raisonne différemment, il me semblera que je déraisonne. Mais certains peuples ne raisonnent pas du tout, qui pourtant vivent. Raisonnable, et raisonneur, que je le veuille ou non, je le suis irrémédiablement ; j'ai beau faire, mon esprit n'assimile rien qui n'ait d'abord passé par l'octroi de ma raison. Mais ce que j'y veux faire passer, oh ! sans fraude, ce sont matières étrangères et que mon propre pays ne produit pas spontanément.

***

Le « tout a été dit » de la Bruyère a longtemps engourdi la France. Encore aujourd'hui la grande majorité des Français croit qu'il ne reste plus qu'à redire et que « le tout de l'homme » est de *redire* de mieux en mieux, ce dont, il est vrai, les Français s'acquittent plus volon-

tiers que peuple au monde et dont ils tirent grande fierté. Et le pis est que ce mot de La Bruyère va dans le sens de notre race et flatte une disposition d'esprit naturelle jusqu'à ne plus laisser bien distinguer quelle est ici la part native et douter si le Français eût pu donner beaucoup mieux avec une permission différente, écoutant un autre conseil. N'importe ! je ne puis me retenir de croire que la meilleure éducation n'est point celle qui va dans le sens des penchants et qu'un naturel un peu vigoureux, comme est le nôtre, trouve profit dans la contrariété, dans la contrainte.

Depuis le sortir de l'enfance je me heurte à ce décret de La Bruyère et n'ai cessé de m'élever contre lui. Mais ma protestation s'alimente aujourd'hui d'autres considérations beaucoup plus graves et que je veux tenter d'exposer, encore que me doutant du peu d'accueil qu'elles peuvent espérer en France. Français de part en part, c'est pourtant en Français que je parle et ne pouvant admettre ce discrédit que la France si souvent semble tenir à cœur de mériter.

Que l'homme se soit fait ce qu'il est, quel orgueil ! Qu'un Dieu ait fait l'homme, quelle dévotion ! Mais qu'importe ? L'important c'est que l'homme n'ait été obtenu (fût-ce par Dieu) que lentement, que progressivement. C'est à quoi répugne toute religion et particulièrement la catholique. Je lus hier encore cette affirmation impertinente, qu'« un certain degré de connaissance fut atteint dès les premiers temps où l'homme se mit à penser » et, comme corollaire immédiat, évidemment : que ce degré « ne peut être dépassé ». Le plus effarant c'est que cette affirmation est présentée comme habitant « la conscience de tout Français » ; le plus attristant c'est qu'en effet il est bien peu de Français qui ne l'admettent. Et Gourmont lui-même, par ailleurs si perspicace et si résolument athée, soutient cette thèse déconcertante : qu'il ne fallait pas moins de génie pour in-

venter le fil ou l'aiguille, que pour découvrir les lois de la gravitation ou de la transmission des ondes. Ce qui, si je veux bien l'admettre, ne fait que reculer le problème par delà le temps où l'aiguille et le fil, où l'homme même n'étaient pas encore inventés. Mais Gourmont part de là pour tenter d'établir une prétendue loi de *constance* intellectuelle qui défendrait à l'homme d'avoir jamais été moins intelligent (j'allais écrire : moins *homme*) qu'il n'est aujourd'hui ; ne voyant pas que cette prétention demeure inconciliable avec les doctrines d'évolution qu'il professe ; car enfin, si l'homme a toujours été ce qu'il est, force est d'admettre qu'il sortit tout craché de la bouche d'un Créateur.

***

Il n'est pas de vertus humaines que je prise autant ou aussi peu, suivant les cas, que le courage.

« Le vrai courage, disait Napoléon, c'est celui de trois heures du matin. » Il voulait dire par là, sans doute, que le courage auquel il accordait estime était celui d'où toute griserie, toute vanité, toute émulation fussent exclues. Un courage sans témoins, sans complices, un courage à froid et à jeun.

Tout cela entre en ligne de compte et parfois je vois moins de vrai courage que de vanité, de gloriole, dans certaines parades en gants blancs et en panache sous le feu de l'ennemi ; j'estime même que celui qui se refuserait à cet entraînement collectif, celui-là se montrerait authentiquement courageux, et qui précisément aurait le courage de paraître manquer de courage. Car pour le très grand nombre des faux héros, *paraître* suffit ; passer pour courageux permet de se passer de l'être.

Je ne puis estimer le courage qui n'est dû, comme il advient souvent, qu'au manque d'imagination, tout comme la peur bien souvent est le produit d'une ima-

gination excessive. De même le courage qui n'est fait que du sentiment de la supériorité de sa force. A beau crâner, qui se sent les muscles d'acier. Le chat qui s'aventure sans trembler sur la branche, voit moins l'abîme au-dessous de lui que la nichée d'oisons qu'il convoite ; surtout il compte sur ses griffes qui le retiendront de tomber. Pour me faire admirer celui-là qui risque sa vie, je voudrais d'abord être convaincu qu'il y tienne. Tant de jeunes gars, durant la guerre, virent dans le fait de la risquer une unique occasion de donner quelque lustre à leur vie ! Qu'on imagine soudain, parmi eux, un être qui se sente dépositaire d'un bien secret dont bientôt, s'il vit, pourront profiter tous les autres ; le plus réel courage, pour lui, ne sera-t-il pas de chercher à le préserver ? L'on me dit que Péguy s'offrit à la mort dans une sorte de désespoir, et « pour simplifier » ; car en effet continuer à vivre demande souvent un courage assez compliqué. J'en sais un autre, tout jeune, qui se fit tuer dès les premiers jours, par horreur d'avoir à tuer lui-même, et par peur de ne pas se montrer courageux.

***

Je m'étais assez promptement mis en garde contre les notions que je devais aux habitudes inculquées par mes parents, à ma formation protestante, à mon pays même ; non point du tout que je les considérasse de parti pris comme mauvaises, mais du moins prétendais-je ne les réadmettre qu'après avoir éprouvé par moi-même leur excellence, les avoir fait comparaître devant moi, comparées à d'autres, soumises au trébuchet de ma critique et m'être bien assuré qu'elles rendaient un son pur et plein.

Je ne m'avisai que beaucoup plus tard, et même que tout récemment, que nombre de ces notions, j'entends celles qu'après leur examen j'avais admises, étaient le

produit, parfois indirect, de ma condition sociale, des faveurs du sort (qui m'avait fait naître dans une situation aisée, confortable, à l'abri des soucis matériels), de la société dans laquelle j'avais vécu, dont mes parents faisaient partie, et disons plus simplement, de ma *classe*. Ce mot, il y a bien peu de temps encore, ne signifiait pour moi pas grand'chose. Les hommes, je les savais plus ou moins fortunés et, ma sympathie me portant vers les plus désavantagés, je n'avais guère eu que des amis pauvres, c'est-à-dire contraints de gagner, et parfois fort péniblement, leur vie. N'importe ! Les problèmes d'ordre social ne m'intéressaient guère et mon esprit ne consentait à s'éprendre et à s'occuper que des problèmes qui me semblaient communs à tous les hommes. Et sans doute fallut-il d'abord que je reconnusse combien mauvaise était une forme de société qui garantit le bonheur de quelques privilégiés par la misère du plus grand nombre, qui profite de cette misère et l'entretient, pour m'aviser que nombre de ces notions que j'avais admises et que je tenais pour acceptables, sur lesquelles œuvrait ma pensée, ne s'étaient formées qu'à la faveur de cette inégalité et faisaient elles-mêmes partie d'un système qui me paraissait condamnable. Je ne condamnai pas du même coup ces notions, car à certaines d'elles je devais mon art et ce qui faisait à mes yeux ma raison d'être ; mais du moins me parurent-elles suspectes et je commençai de les regarder de travers, et singulièrement celles qui flattaient ma classe, celles où la classe bourgeoise pouvait trouver appui, confort et justification.

Mon regard le plus sévère se portait sur toute notion dont je pusse remporter avantage. J'y mettais une sorte de prédilection hargneuse ; oui : de prédilection retournée. Mais même ce travail de critique, je dois le reconnaître, restait bourgeois, et je sais bien que, moins privilégié, je n'aurais pas pu l'entreprendre. C'est bien aussi, pensais-je, pourquoi ceux de la classe ouvrière

acceptent si facilement les idées d'autrui ; pourquoi si souvent (certains disent : toujours) les incitations révolutionnaires sont un produit de la classe bourgeoise, encore que s'adressant au peuple et ne pouvant prospérer que par lui (1933).

***

Il y a sans doute dans les théories de Rousseau moins de paradoxe et de folie qu'on ne le dit. Le fâcheux c'est que ce fussent des théories et que parfois la passion les lui dictât. Je ne puis croire que l'homme, ainsi qu'il le prétend, soit « naturellement bon ». Le goût, le besoin, le sens même de la vérité n'habitent ni l'enfant ni les peuplades primitives. Cette utopie dans le passé fausse dangereusement tout projet, toute préfiguration de l'avenir. Mais comment ne pas admettre, et précisément parce qu'elle façonne l'homme et l'instruit, que la civilisation ne soit responsable de bien des déroutes, la société de bien des atrophies. L'homme est à faire, à devenir, et cet *homme bon* (non point « naturellement bon », mais produit, mais œuvre de culture et d'art) le grand grief contre la société, c'est d'avoir si peu fait, si mal œuvré, pour l'obtenir.

Ce que je n'aime surtout pas, dans Rousseau, c'est son estime de l'ignorance. Le mésusage que l'homme a fait des découvertes de la science, ne suffit pas à incriminer celle-ci, mais l'homme même qui en mésuse.

Il va de soi ; et si le feu nous brûle nous ne l'éteindrons pas pour cela.

Ce que je reproche à Rousseau c'est de parler de « lois de nature » quand il s'agit d'affaires humaines. Les lois naturelles sont immodifiables ; il n'est rien que l'homme institue, il n'est rien d'humain, qui ne puisse être modifié — à commencer (ou mieux : à finir) par l'homme lui-même.

*
* *

Je ne puis opposer au Christ cette résistance orgueilleuse et jalouse de Nietzsche. Sa perspicacité merveilleuse, lorsqu'il parle du Christ, me semble en défaut ; oui vraiment il me semble accepter du Christ une image déjà transmise et déformée, et, pour s'opposer mieux, tenir le Christ pour responsable de tous les nuages et de toutes les ombres qu'a projetés sur terre la triste interprétation de ses paroles.

Je sens dans l'enseignement du Christ autant de force émancipatrice que dans celui de Nietzsche ; autant d'opposition entre la valeur individuelle et l'État, ou la civilisation, ou « César » ; autant d'abnégation et de joie. Que dis-je : autant ? J'en découvre davantage encore, et plus profonde, plus secrète ; plus assurée et, partant, plus calme ; plus totale et, partant, moins tendue, dans l'évangile du Christ que dans celui de Zarathoustra. Nietzsche est beaucoup plus près du Christ que ne l'était Gœthe par exemple (ou Hölderlin) chez qui je sens tout naïvement et spontanément les valeurs païennes de la Grèce antique s'opposer aux valeurs vraiment chrétiennes (j'entends : celles du Christ même, et non de l'Église) ; beaucoup plus près qu'il ne le savait lui-même ou ne consentait à se l'avouer. C'est bien aussi pourquoi, dans la Grèce, ce qu'il plaît à Nietzsche de découvrir c'est cette insatisfaction même et ce déséquilibre sacré où le Christianisme trouvera son autorisation, sa motivation, sa raison d'être. Ce qu'il voit dans la culture grecque, c'est Dyonisos, tandis que Gœthe reste du côté d'Apollon. Il ne tenait qu'à Nietzsche de redécouvrir sous les suaires et de ressusciter un Christ véritable ; mais plutôt que de se rallier à celui dont l'enseignement surpassait le sien, Nietzsche pensa se grandir en l'affrontant. Il mésentend résolument le Christ ; mais de ce malentendu sur lequel il va prendre élan, l'Église est,

plus encore que lui, responsable ; en annexant, en cherchant (en vain du reste) à assimiler le Christ, elle l'estropie davantage — et c'est ce Christ estropié que Nietzsche combat.

Il reste encore, et malgré tout, tant de vérité surhumaine dans l'établissement de l'Église que les simples s'y puissent tromper et s'approcher de Dieu par ce canal jusqu'à ne considérer plus que Dieu même ; mais, comme le Christ nous disait : Nul ne vient au Père que par moi, l'Église voudrait que nous ne puissions atteindre le Christ que par elle...



Que de questions qui passionnèrent le monde, qui semblaient, en leur temps, vitales, qui nous semblent aujourd'hui oiseuses, non point parce qu'elles ont été résolues, mais parce qu'elles se sont dégonflées ; oui, dégonflées au point de ne nous laisser comprendre plus que très mal comment on put jamais prendre pour lanternes ces vessies.



(A quelques nouveaux convertis.)

Je parlerai sans ironie. Si je dis : je vous suis reconnaissant c'est, en vérité, que vous m'avez beaucoup instruit. J'ai compris pourquoi je ne puis, ni ne veux, être des vôtres. Mon cœur m'y portait et cette sympathie que j'avais pour vous a été une des grandes faiblesses de ma vie. Je craignais, je réprimais tout mouvement de ma pensée qui risquait de vous porter atteinte ; j'en venais à ne plus oser respirer. Nous avons interminablement causé ; vous connaissiez ma probité ; je vous sais gré de ne l'avoir pas mise en doute. Nous avons discuté ; je ne

suis pas adroit pour me défendre ; et du reste, vous ne m'attaquiez même pas : simplement vous cherchiez à m'amener à penser comme vous, depuis que vous vous étiez mis à penser comme les autres, à ne plus penser librement. Vous me demandiez d'admettre ce que vous aviez admis vous-même, qui me paraissait mensonge et qui vous paraissait Vérité. Il m'est assez vite apparu que nous ne pourrions jamais nous entendre. Vous taxiez d'orgueil ma résistance et cela vous permettait de la condamner. Vous vous êtes irrité lorsque je vous ai dit : « Je vous laisse le dernier mot », car il vous paraissait alors que, comme l'on dit en escrime : je rompais. Eh bien ! oui ; je veux rompre. Que sert de raisonner avec quelqu'un qui argue : la preuve que j'ai raison, c'est qu'il est écrit : « ... » ... Moi aussi je me suis nourri de l'Écriture ; si elle m'a instruit différemment, c'est, disiez-vous, que je l'interprétais. La preuve que j'avais tort, c'est que, pensant avec l'Église, vous ne pouviez pas vous tromper. Vous appeliez votre façon de penser : orthodoxie ; en dehors de quoi l'on ne pouvait raisonner que de travers, et pliant à vous les paroles que Pascal prête au Christ, vous avez fait dire à Dieu : Pour me trouver, renonce à me chercher. Et tout à la fois vous avez logé ce Dieu dans un Temple dont vous avez refusé l'accès à quiconque ne commençait point par se soumettre et par abdiquer toute liberté de pensée. La pensée, du moment qu'elle n'aboutissait point *là*, était mauvaise, et qui pensait autrement se trompait.

***

Non ; ce n'est point là précisément une mode, car la mode vient de l'extérieur, encore que répondant à d'inconscientes réclamations intimes ; mais je crois que la guerre a laissé tous les esprits dans une disposition semi-pathétique particulièrement propre à subir

cette sorte de contagion. Des deuils, des réflexions insolitement graves, et particulièrement toutes celles que l'on peut faire sur le peu de durée et l'insécurité réelle de la vie, certains désespoirs insurmontés et paraissant insurmontables sinon par des moyens surnaturels, un grand besoin de sympathie, l'inemploi, dans le train-train ordinaire, de tous les héroïsmes que la guerre avait chauffés à blanc, un besoin d'abnégation, de se prouver à soi-même sa noblesse, de servir au bien public et de sacrifier à des intérêts supérieurs des particularités gênantes, de s'enrôler, oui tout cela s'y mêle et bien d'autres choses encore. C'est un état d'esprit ou d'âme que la guerre a créé. Certain ami à moi s'amuse (et je l'en blâme) à considérer nos nouveaux convertis comme des « gazés ». Et ce dont je le blâme c'est de s'en amuser ; mais je crois qu'il a raison de considérer toutes ces conversions comme des arrière-produits de la guerre (y compris mon *Numquid et tu*...) Car il n'est pas un de ces convertis dont l'esprit n'offrait quelque fissure (qu'un examen psychologique un peu subtil et approfondi permet toujours de découvrir) par où le gaz mystique put pénétrer. Ajoutez à cela que, dans ce nouvel état, chaque *néo* trouve son compte ; et si l'on est tout surpris de reconnaître en chacun d'eux tous les défauts les plus choquants de sa primitive figure, on apprend que ces défauts ont cessé d'être des défauts depuis qu'il les offre au Seigneur ; de sorte que chacun d'eux ne s'est jamais senti plus lui-même, et l'orgueilleux plus orgueilleux depuis qu'il l'est au nom de cette Vérité que désormais il possède, le coléreux depuis que sa colère est sainte, et le niais depuis qu'il a reconnu les pièges de l'intelligence et résigne à ses supérieurs le soin d'avoir pensé pour lui. Ainsi pour chacun d'eux. Il en est parmi eux d'excellents ; c'étaient les excellents de naguère ; ils ont cette modestie de croire qu'ils ne doivent qu'à leur conversion cette excellence. Trouvent

ici leur lieu ces âmes exquises sans s'avouer qu'elles eussent été, sous n'importe quel étendard, exquises ; mais je ne puis juger leur religion d'après elles ; simplement : cette religion leur convient et sans doute mieux qu'aucune autre. Ce qui m'avertit, me consterne, c'est que l'arbre puisse porter aussi d'affreux fruits. Car, il n'y a pas à dire, c'est bien cet arbre-là qui les porte et, pour que cet arbre puisse porter de tels fruits, c'est donc qu'il y a quelque chose de mauvais dans sa sève ; et n'est-ce pas Vous-même, Seigneur, qui m'avez appris à juger l'arbre d'après ses fruits ?



Il y a un grand malentendu entre eux et moi, qui vient de ce qu'ils m'ont pris d'abord pour un dilettante, un sceptique ; il leur semblait que l'effort de l'âme ne pût aboutir qu'à la foi et que ce qu'ils appellent « spiritualité » ne saurait être que mystique. L'âme qui ne croyait pas, dormait.

Or mon âme (mot que j'emprunte à leur lexique) est restée fervente. Ma foi n'est pas moins vive que la leur. Je ne suis pas un tiède ; j'ai passionnément aimé la vérité et ce n'est pas faiblement que je hais le mensonge. Eux, je ne les puis haïr ; au contraire. Mais ils ne sont pas plus convaincus de mon erreur, que je ne suis convaincu qu'ils se trompent...

Aucune discussion avec eux n'est possible. Nous avons vis-à-vis d'eux, de leurs convictions, de leur foi des égards qu'ils se doivent, au nom de leur foi, de n'avoir point vis-à-vis de notre pensée. Leur assurance fait leur force ; ils ne consentent à voir qu'orgueil dans notre résistance, que faiblesse dans notre circonspection. Ce qui, pour nous. est une indispensable vertu : la probité intellectuelle, n'est à leurs yeux qu'un empêchement de croire, qu'il importe de surmonter.

* * *

L'Église a toujours accusé ses ennemis de perfidie. C'est donner à entendre qu'elle accepterait des attaques loyales ; mais elle ne reconnaîtra pour loyales que celles dont elle sait pouvoir aisément triompher. Elle appelle perfides les coups qui visent au défaut de l'armure, c'est-à-dire les coups pénétrants. Les autres coups ne m'importent guère ; nombre des épigrammes de Voltaire, pour plaisantes qu'elles fussent, nous font rire encore, peut-être, mais nous paraissent sans portée. Disons plus : je crois que celui qui n'a jamais compris, aimé, adoré le Christ et le divin enseignement de son Évangile est mal qualifié pour combattre ce que la prudence humaine en a fait. Et je peux admirer aussi cette prudence, qui fut celle de l'Église, mais n'y sens le plus souvent plus rien, ou que très peu, de l'Esprit du Christ. C'est grand pitié que souvent cet enseignement divin et cette tout humaine prudence aient été mêlés, confondus, à ce point que l'on ne puisse dégager l'un de l'autre sans apparence d'attentat.



Quel extraordinaire reproche me font-ils d'interpréter et de tirer à moi les paroles de l'Évangile. Ce sont eux au contraire qui interprètent et expliquent. Je prends ces paroles telles qu'elles me sont données dans ce petit livre qui confond la sagesse des hommes. Et je ne me vante point, certes, d'avoir toujours mis en pratique les préceptes de vie que j'y lis. Ma's je sais bien que quelques-uns de ces préceptes ont à ce point dominé ma pensée qu'aucune philosophie n'a jamais rien pu à l'encontre. J'ai puisé là une instruction secrète qui m'a enrichi, guidé, déterminé ; j'y ai puisé surtout ma résistance à vos doctrines.

***

Le Musulman considère l'islamisme comme la seule religion vraiment et purement monothéiste ; et non point le catholicisme avec ses saints, sa Vierge-mère, sa Trinité. Nos théologiens qui travaillent à la mystique unification de tout cela, ne le convainquent guère ; il est buté. Mais nos théologiens sont butés également lorsqu'ils se refusent à comprendre que c'est précisément de cette inavouée concession au polythéisme qu'a pu naître toute l'efflorescence de l'art — refusée au monothéisme absolu des arabes (et des juifs et des protestants).

Qu'il veuille ou non l'admettre ce n'est que dans la mesure où le catholicisme se paganise (si j'ose dire), où il consent et cède à la diversité humaine, qu'il favorise l'art — et la civilisation. Gœthe l'a sans doute compris ; mais aucun de nos philosophes du XVIIIe, monothéistes à qui mieux mieux ; aucun d'eux, que je sache, n'a rien compris au paganisme.

***

Du grand danger (constant) de faire (de s'imaginer) l'adversaire, plus bête (et en général : plus faible) qu'il n'est ; ou même : plus bête que soi. L'Église a, sinon fort bien compris, du moins fort bien pressenti le redoutable ennemi que devait être pour elle (et devenir de plus en plus) la science, et en particulier les doctrines, si tâtonnantes qu'elles soient encore, du transformisme et de l'évolution. Elles ne s'adressent pas seulement à l'avenir, mais également au passé. Ce qui a déjà changé peut changer encore, et, réciproquement : si l'homme est susceptible de changer dans l'avenir, aussi bien s'assure-t-on qu'il n'a pas toujours été ce qu'il est. L'idée d'une modification profonde de l'homme et de la société (l'un ne pouvant aller sans l'autre) voit se dresser

contre elle, nécessairement, la religion qui fort justement, se rend compte que, par là, l'homme lui échappe, malgré le vertueux effort de certains croyants d'aujourd'hui d'englober l'idée d'évolution et, qui mieux est, de révolution, dans la religion même. Ils n'y pourraient arriver qu'en lâchant prise, soit du côté du dogme et de la mystique, soit du côté de la pratique. Et celui qui estime que le monde social doit être changé, qui se propose d'y aider, qui s'y dévoue, s'il voit dans la religion le plus grave empêchement au progrès, ce n'est hélas ! pas sans raison. Mon cœur me dicte cet : hélas ! car il est toujours prêt à s'opposer à ce que la seule raison lui propose. Mais la raison doit, ici comme partout ailleurs, triompher ; non point nécessairement, mais par la volonté de l'homme — de quelques hommes.

***

Je ne puis supporter d'entendre dire que j'ai découragé qui que ce soit. Mais ceux dont le bon vouloir défaille sitôt qu'il ne prend plus appui sur des mensonges et des chimères, ce n'est pas pour ceux-là que j'écris.

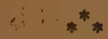
Il est certaine façon d'adorer Dieu qui me fait l'effet d'un blasphème. Il est certaine façon de nier Dieu qui rejoint l'adoration.

II

(Été 1937)

Dans le petit livre inachevé de Lénine : l'*Etat et la Révolution*, si important, si lourd, il est une phrase où je m'achoppe. « Jusqu'à présent, dit-il, reprenant du reste une idée chère à Marx et à Engels, il n'est pas une révolution qui, en fin de compte, n'ait abouti à un renforce-

ment de la mécanique administrative. » Je cite de mémoire et ne jurerais point que ce sont exactement ses paroles ; mais je crois que je ne trahis point sa pensée. C'est du reste celle-même que tout son livre développe. Et dans cette considération il puise un encouragement à saper plus complètement l'appareil compliqué de l'État. Car si les révolutions précédentes n'ont abouti jusqu'à présent qu'à un renforcement de cela même qu'on voulait détruire, c'est que ces révolutions sont demeurées imparfaites, pense-t-il ; c'est qu'elles n'ont pas été poussées jusqu'au bout. Cet écrit est de 1917. S'il est inachevé c'est que Lénine estime plus important d'agir que d'écrire. Cette révolution complète, il la fait. Pour l'accomplir, et jusqu'au bout, tous les sacrifices ont été consentis. La révolution enfin triomphe ; a triomphé. Il y a vingt ans de cela. Et à présent où l'U. R. S. S. en est-elle ? La bureaucratie redoutée, la mécanique administrative n'a jamais été plus forte. Il n'y a pas de « jusqu'à présent » qui tienne : la petite phrase reste vraie et ce que Lénine écrivait en 1917, il pourrait le récrire encore [1].



Dans les écrits de Marx, j'étouffe. Il y manque quelque chose, je ne sais quel ozone, indispensable à la respiration de mon esprit. J'ai pourtant lu quatre volumes du *Capital*, patiemment, assidûment, studieusement ; plus le volume de morceaux très bien choisis par Paul Nizan, d'un bout à l'autre. D'Engels, l'*Anti-Dühring*. Plus quantité d'écrits de Marx ou autour et au sujet du marxisme. J'ai lu tout cela avec plus de constance et de soin que je n'apportai à aucune autre étude ; et plus d'effort aussi ; sans autre désir que celui de me laisser convaincre, de me soumettre même, et de m'instruire.

1. Ces quelques réflexions ont été reprises dans ma préface au livre d'Yvon : *l'U. R. S. S. telle qu'elle est* (Gallimard).

Et je sortais de là, chaque fois, courbaturé, l'intelligence meurtrie comme par des brodequins de torture. J'allais me répétant : il le faut ; sachant bien que je ne devais point chercher là des agréments dont le marxisme n'a que faire. Mais je pense aujourd'hui que ce qui me gêne ici surtout, c'est la théorie même par tout ce qu'elle a, sinon précisément d'irrationnel, du moins d'artificiel (j'allais dire : d'artificieux) de fallacieux, et d'inhumain.

Je pense qu'une grande partie du prestige de Marx vient de ceci qu'il est difficilement abordable, de sorte que le marxisme comporte une initiation et n'est d'ordinaire connu qu'à travers des intercesseurs. C'est la messe en latin. Où l'on ne comprend pas, l'on s'incline. A travers tous les écrits de Marx (à la seule exception peut-être du *Manifeste communiste* — et encore...) sa pensée reste éparse, diffuse, à l'état nébuleux ; jamais elle ne se rassemble ni ne parvient à la densité. A part les deux célèbres slogans : « Prolétaires unissez-vous » et : « il ne s'agit pas de comprendre le monde, mais de le changer » (formule admirable) — on ne parvient pas, allant de page en page et de chapitre en chapitre à trouver phrase qui fasse flèche et se détache d'un confus magma. Et la fortune du marxisme vient également de ceci que, ne se laissant saisir par aucune pointe, sa masse énorme échappe à la prise, à l'attaque, trop nuageuse pour s'effriter. Les coups s'y enfoncent et ne paraissent jamais porter.

Je me soucie fort peu que mes écrits soient conformes ou non au marxisme. Cette « peur de l'index » que j'exprimais naguère, l'absurde peur d'être pris en défaut par des *purs*, m'a longtemps et beaucoup gêné, au point que je n'osais plus écrire. Ce que j'en dis va paraître bien enfantin. Peu m'importe. Je ne tiens pas à m'avantager, et ce que j'expose le plus volontiers, je crois que

ce sont mes faiblesses. Mais, de cette crainte stérilisante, à présent je suis quitte. Et cette crainte m'aura beaucoup instruit ; oui, beaucoup plus que le marxisme même. La discipline que je me suis imposée durant trois ans n'aura pas été sans profit ; mais je trouve aujourd'hui profit plus grand à m'en dégager qu'à continuer de m'y astreindre. Cette plongée dans le marxisme m'a permis de comprendre l'indispensable qui manquait à celui-ci.

Fallait-il la faillite de l'U. R. S. S. pour m'amener à penser ainsi ? Elle est l'illustration de mon déboire. Et l'on tâche à se dire d'abord : c'est par infidélité qu'elle a failli. Puis l'on entend retentir à nouveau les mots sinistres : « Il n'est pas une révolution qui ne... »

***

Ah ! que vous aviez donc raison de voir dans ma venue au communisme une affaire sentimentale ; mais que vous aviez tort de ne point comprendre que j'avais raison ! A vous entendre, le seul communisme qui vaille on n'y vient que par théorie. Vous parlez en théoriciens. La théorie certes est utile. Mais sans chaleur de cœur et sans amour elle meurtrit ceux-là mêmes qu'elle prétend sauver. Défions-nous de ceux qui veulent appliquer à froid le marxisme ; de ceux qui veulent, à tout prix, tracer sur un sol courbe des sillons droits ; de ceux qui préfèrent à chaque homme l'idée qu'ils se sont faite de l'humanité.

***

Tout de même l'U. R. S. S. en avait mis un bon coup. En dépit du reflux actuel, il en restera quelque chose. Et si l'on peut penser que le mouvement révolutionnaire de là-bas a provoqué par réaction la résistance fasciste

d'autres pays, il n'est point paradoxal de dire que c'est le bolchevisme et la grande peur qu'on en avait qui détermina les gouvernements fascistes à des réformes sociales protectrices, auxquelles ils n'auraient, sinon, jamais consenti ; façon de désarmer l'adversaire. Même l'Église comprit qu'il était de son intérêt de s'occuper davantage des questions sociales et que la négligence de ses devoirs avait singulièrement renforcé la légitimité des revendications de ses ennemis. Il importait d'enlever au bolchevisme sa raison d'être ; le décontenancer, c'était la meilleure façon de s'opposer à lui.

***

Le matérialisme marxiste s'oppose au christianisme, essentiellement (il est vrai que...). Mais je crois, je sais, que cette opposition n'existe nullement en pratique, et que nombre de jeunes marxistes sont tout près de s'entendre, ou tout prêts à s'entendre, avec de jeunes chrétiens socialisants d'aujourd'hui. Ce sont ceux qui, précisément, ne sont point venus au marxisme par raisonnement, par théorie, mais par un douloureux besoin de justice et par cette chaleur de cœur qui rappelle souvent, à s'y méprendre, ce que le chrétien appelle : la charité ; par amour. La charité chrétienne que toujours accompagne un sentiment d'abnégation, ne s'oppose point tant à l'idée de la justice qu'elle ne la pénètre et féconde. La charité, tout en soulageant temporairement la misère, ne s'attaque point à sa racine et l'on peut même dire que, par là-même, elle l'entretient. L'exercice de la charité devient, pour certains chrétiens, une sorte d'entraînement indispensable ; ils s'y perfectionnent eux-mêmes, s'y complaisent ; au point que, sans pauvres à secourir, ils se sentiraient tout appauvris. C'est contre quoi proteste à bon droit l'idée juive et marxiste de la justice. Mais celle-ci nous abuse en exal-

tant cette illusion qu'un état social meilleur puisse jamais venir à bout de la misère. Et même elle favorise cette idée, chez ceux qu'elle abuse, une certaine misère de cœur, d'assèchement. De sorte que je doute quelle serait la plus préjudiciable à soi-même et aux autres, à l'humanité : une charité qui prendrait son parti de l'injustice, une justice qui se sentirait quitte d'aimer ; une équitabilité sans amour ?

De ceux-là seuls je me sens frère, qui sont venus au communisme par amour, par grande exigence d'amour.

***

Dans certaines pages-sommets de son *Espoir*, Malraux revient à ce qui semble rester son constant souci. Il fait dire à son Guernico :

— « Dieu seul connaît les épreuves qu'il imposera au sacerdoce ; mais je crois qu'il faut que le sacerdoce redevienne *difficile* ».

Et il ajoute aussitôt :

« Comme, peut-être, la vie de chaque chrétien. »

Et, de même, son Alvear dira :

« L'homme n'engage dans une action qu'une part limitée de lui-même ; et plus l'action se prétend totale, plus la part engagée est petite. Vous savez que c'est *difficile* d'être un homme, monsieur Scali ; plus difficile que ne le croient les politiques. »

Et un peu plus loin :

« Le seul espoir, reprit Alvear... qu'ait la nouvelle Espagne de garder en elle ce pour quoi vous combattez, vous, Jaime (son fils) et beaucoup d'autres (républicains) c'est que soit maintenu ce que j'ai, des années, enseigné de mon mieux...

— C'est-à-dire ? » demanda Scali.

Le vieillard se retourna et dit, du ton dont il eût dit : hélas !

« La qualité de l'homme. »

***

« Je ne suis pas marxiste », s'écriait Marx lui-même dans les derniers temps de sa vie, prétend-on. J'aime cette boutade. Elle veut dire, à mon sens : « Je vous apporte une méthode nouvelle, et non point une recette, ni un système clos qui dispense désormais l'homme de tout effort ultérieur (j'entends : de tout effort de pensée). Ne vous en tenez donc pas à mes paroles, mais passez outre. »

L'on a trop dit que Molière se gaussait de la médecine. Non point : il rit des médecins et de ce qu'ils avaient fait de la médecine. Ce n'est pas à Aristote non plus qu'il en a. Mais à l'aristotélicisme. Non pas à la science, mais à ces savants de son temps, procédant par *baralipton*, et pour qui la connaissance des formules remplaçait paresseusement l'observation directe de la nature.

Combien de jeunes marxistes d'aujourd'hui, empêtrés dans la « dialectique », jurent par Marx comme on jurait autrefois par Aristote. Leur « culture » commence et finit au marxisme, qui leur permet, croient-ils, de tout comprendre, de tout juger ; et tout ce qui échappe au marxisme ou y contredit, ils le déclarent ou insignifiant ou mauvais.

Il est remarquable que certains purs théoriciens du marxisme attendent, espèrent, exigent, de la société, de l'état social, ce qu'ils ne commencent nullement par obtenir en eux-mêmes. Pour le chrétien, c'est en soi-même qu'opère la révolution. Je voudrais pouvoir dire : en soi-même d'abord ; mais le plus souvent cette révolution-là lui suffit ; tandis que la révolution extérieure suffit aux autres. Ces deux efforts, ces deux effets, je les voudrais complémentaires et crois que, souvent, c'est assez facticement qu'ils s'opposent.

Un besoin constant de conciliation me tourmente ; c'est un travers de mon esprit ; c'est peut-être une qualité de mon cœur. Je voudrais marier le Ciel et l'Enfer, à la Blake ; réduire les oppositions, et ne consens le plus souvent à voir que des malentendus dans les oppositions les plus ruineuses et meurtrières. « Individualisme et communisme... comment pouvez-vous prétendre réconcilier ces deux antagonistes, fût-ce en vous-même ? me disait en riant mon ami R. M. de G. C'est l'eau et le feu. » De leurs fiançailles naît la vapeur.

C'est un triste besoin de haine, que je sens partout aujourd'hui ; un besoin d'opposer tout ce qui devrait se comprendre, se compléter, se féconder, s'unir. Les opposés les plus extrêmes. Il ne naît que de la destruction, de cet entretien de la haine.

***

Entre matérialisme et spiritualisme, l'opposition serait moins âpre si, au lieu de « matérialisme » on admettait que c'est de « rationalisme » qu'il s'agit. Dès lors l'entente n'est plus impossible. Quant à moi je sens profondément que, de ces deux états d'esprit, l'un a tout ce qui, précisément, manque à l'autre. Je ne puis m'accommoder d'une spiritualité irrationnelle, et n'ai que faire d'un matérialisme exclusif de toute spiritualité. Mais l'on s'entête ; et le matérialiste ne reconnaît pas qu'il ne peut nier l'esprit qu'avec l'esprit même ; et le spiritualiste n'admet point qu'il a besoin de la matière même pour penser.

Ces conflits je les avais sentis se jouer en moi avant de les rencontrer au dehors. Je les reconnaissais, et c'est par personnelle expérience que je savais combien on s'use, et combien en vain, dans la lutte ; une lutte que longtemps j'avais entretenue entre les éléments très oppo-

sés de ma nature, jusqu'au jour où je me suis dit : à quoi bon ? où j'ai cherché non plus la lutte et le partiel triomphe, mais l'accord ; pour comprendre enfin que d'autant plus écartées les composantes de cet accord, d'autant plus riche est l'harmonie. Et de même, dans un état, c'est une assombrissante utopie, ce rêve de l'écrasement d'un parti par un autre ; ce rêve d'un état totalitaire où les minorités subjuguées ne pourraient plus se faire entendre ; où, qui pis est, chacun et tous penseraient de même. Il ne peut plus être question d'harmonie quand le chœur chante à l'unisson.

ANDRÉ GIDE

ORIGINES D'UNE NOUVELLE RÉVOLUTION FRANÇAISE

Pour faire comprendre les principales causes qui provoquèrent, en France, la révolution de 1939, il faudrait rappeler d'abord la crise qui, à cette époque, sévissait dans le monde entier. Cette crise offrait deux aspects essentiels : l'économique et le politique :

Par suite de la grande guerre, la production, les échanges commerciaux et les finances avaient été profondément troublés dans la plupart des pays. Le chômage, la misère, l'agitation sociale partout. Et la conférence économique de Londres n'avait apporté aucun remède à ces maux.

De même, à la suite de la guerre et de la crise économique, la situation politique était devenue inquiétante. Dans de nombreux pays, les régimes démocratiques, libéraux, avaient été remplacés par des régimes autoritaires, nationalistes, et tous les peuples qui, à Genève, célébraient la coopération universelle, inclinaient de plus en plus à se soupçonner, se quereller, s'armer les uns contre les autres. La S. D. N. créée pour sauvegarder la paix, avait organisé la Conférence du désarmement. Mais celle-ci échoua :

Et dès lors s'envenimèrent les inquiétudes dues à la crise économique et politique que l'échec de la Conférence ne pouvait qu'aggraver. On avait cru que les armements allaient disparaître, ou tout au moins diminuer. On avait entrevu je ne sais quel avenir de réconciliation et de prospérité. Et voici que d'irréductibles désaccords s'étaient révélés entre les nations. Allait-on

assister à une nouvelle course aux armements, suivie d'une nouvelle guerre ? A cette perspective quelques-uns raillaient déjà, saisis d'une impatience maligne : « Après tout, disaient-ils, songeaient-ils, la guerre est moins pénible qu'une perpétuelle menace de guerre. L'exécution met fin aux affres du condamné. Et qui ne préférerait mener la vie d'un soldat, plutôt que celle d'un chômeur mourant de faim ? Au reste la guerre engendrera peut-être le communisme... »

Mais un tel langage était rare et, pour parler statistique, disons que, sur 100 personnes, on n'en eût guère trouvé plus de 2 ou 3 qui tinssent de pareils propos, qui eussent de semblables pensées (sauf peut-être en Allemagne, en Italie, et dans quelques autres pays militarisés à outrance, où la proportion eût été plus forte). D'ordinaire, la tristesse et l'angoisse ou le ressentiment l'emportaient, et quiconque avait une oreille humaine pouvait entendre, partout sur terre, des doléances et des menaces sans nombre. Ainsi, par exemple, au hasard, entre tant de millions de plaintes analogues, celles de tel chômeur de Londres, quasi imperceptible, quasi indiscernable, tant il se confond douloureusement avec ceux qui l'entourent : « Ce matin, dit-il, ou plutôt se dit-il, car il n'a personne à qui parler, et il en est venu à croire que pour être entendu, écouté de quelqu'un, il ne faut pas être sans le sou, ce matin, se dit-il, sur le *Victoria Embankment*, près de la Tamise, un passant a vu que j'essayais de lire les titres des articles du journal qu'il tenait à la main, il a laissé tomber son journal, pour m'en faire l'aumône, mais il s'est tout de même assis sur un banc, à faible distance, il voulait me voir ramasser le journal, je ne me suis pas baissé, ni rapproché du journal, mais de loin j'ai lu des titres : la Conférence du désarmement a échoué, est-ce qu'on aura de nouveau une guerre, j'ai fait la dernière, je connais cela, ma jambe coupée, chômage, dénuement, j'aurais dû

suivre l'exemple de mon frère, rester en France, lui, il a été moins niais, il n'en est pas réduit à avaler en guise de soupe, l'hiver, de l'eau de rigole chauffée sur du bois mort, lui, tranquille, pas faim, pas froid, pas envie de battre les femmes qui passent et jouent à exciter les pauvres, mon frère, il a réussi, est arrivé, il a sa croix de bois ! Je ne veux pas revoir la prochaine der. Mieux vaudrait être cadavre. Qui donc disait : A moi les vers !... »

Et de même ailleurs, en quelque autre point, pessimiste ou révolté du monde, ailleurs, en Suisse, je suppose, à La Chaux-de-Fonds, dans le Jura aux sapins sombres couverts de neige dès le mois d'octobre, les fabriques d'horlogerie sont à demi-vides, l'huile se fige sur les poulies inertes, chez tel fabricant, par exemple, qui a dû congédier la moitié de son personnel, rue de la Paix, 15, au rez-de-chaussée, voyez cet ouvrier de 70 ans, Rodolphe Létondal. Il a demandé qu'on le laissât travailler pour rien, mais ce faisant il emploierait encore des matières premières, alors on lui a permis de s'installer dans un coin de l'atelier où il accomplit une besogne inutile et absurde, mais qui n'use, n'emploie rien qui ait de la valeur, il défait, puis refait, puis redéfait toujours les deux ou trois mêmes montres, or, lui aussi, il avait cru — naïf, pourquoi ? — à la Conférence du désarmement qui devait restaurer la confiance, réparer le mouvement des affaires, mais quand il a su que la Conférence n'avait pas réussi, il a serré à son étau, l'une après l'autre, les pièces d'horlogerie, il les a limées jusqu'au bout, puis il a ramassé la limaille au creux de sa main et l'a soufflée par la fenêtre dans la neige. « Je fais des montres en poudre », a-t-il dit, d'un air insensé.

Et de même encore, en Allemagne, à Leipzig, Berlinerstrasse, 29, troisième étage, dans une alcôve, je conçois, je vois un Oswald Gumper, professeur de piano, ruiné par l'inflation, il a perdu ses deux fils à la guerre,

et puis, à cause des gramophones et de la T. S. F. les gens ont cessé d'apprendre à jouer du piano, alors il a vendu son piano dont il a retiré de quoi se nourrir durant quelques semaines et maintenant il gagne sa vie, assure-t-il, comme « mannequin pharmaceutique » ; une succursale des usines B. essaye de temps en temps sur lui des remèdes nouveaux, car il a, comme il dit, « la chance d'avoir deux maladies sérieuses », il fait le cobaye et gagne ainsi de quoi manger ; certains médicaments lui donnent des douleurs diffuses ou toutes en petites chenilles, agacées de se perdre dans le labyrinthe de ses nerfs, oh ! on s'y fait, on s'y fait, il y a aussi des poudres qui, parfois, suggèrent à cet homme qu'il pourrait devenir un Beethoven ou même que Beethoven pourrait devenir Oswald Gumper, et cela, cette amusante réciprocité hallucinatoire, lui a-t-on dit, c'est bien curieux ! Vertus de la pharmacie ! Il y a de bons moments dans l'existence, par exemple encore lorsqu'il reçoit — en passant devant les cafés dont la porte s'entr'ouvre pour un client qui, se dit Oswald, n'est jamais moi, — un courant d'air et de musique mêlé à des odeurs de pipe, or ce Gumper, quand il a su que la Conférence avait échoué, il s'est privé de manger un jour et il a envoyé aux délégués de Genève une photographie de l'ossuaire de Verdun qui couvre 500.000 morts. « Vous donc aussi, tenez-vous prêts. »

Ou encore, écoutez, regardez, à Budapest, cette veuve de guerre priant dans une église pour écarter l'obsession qui la pousse à se noyer dans le Danube, ou ces bagarres à Lyon, et, à Athènes, cette flaque de sang qui dégoutte de marche en marche devant cette demeure au pied de l'Acropole. L'échec de la Conférence ?

A Athènes, c'est un banquier grec qui a été ruiné par des pluies excessives en Asie mineure, car il avait prêté trop d'argent aux paysans de cette région ; ruiné par ces pluies diluviennes, nuisibles à l'agriculture, mais

ruiné aussi, comme Georges Laming d'Oxford, par la crise économique et politique mondiale, et par l'échec de la Conférence, lequel a exercé une action déprimante sur la bourse de Londres, où ce même banquier, croyant au succès des délibérations de Genève, avait spéculé à la hausse, et sa ruine l'a découragé, et telle est l'origine de ce sang sur les marches de cette maison.

L'échec de la Conférence tend aussi à accroître l'affluence des pèlerins vers les principaux centres religieux du monde, ces centres qui ressemblent à des étoiles, à des soleils attirant les « hommes-héliotropes », ces centres qui apparaissent comme les axes relativement immobiles du maëlstrom humain... et dès lors, à Saint-Pierre de Rome, ou à Jérusalem, dont les bazars sont dominés par le Saint-Sépulcre, ou à la Mecque, sous les arcades de la Grande Mosquée, ou à Bénarès, ou autre part encore, les fidèles se pressent plus nombreux et plus uns.

Mais ailleurs, répétons-le, si l'on avait voulu, pu, puvoulu dresser une sorte de statistique mondiale des émotions, des actes provoqués par l'échec de la conférence, on aurait trouvé que, presque partout, le nombre avait augmenté des appréhensions, des larmes refoulées plus douloureusement que le désir, des plaintes d'affamés, des desseins de vengeance caressés ainsi que des enfants, ou mieux encore. Et cela, dans la plupart des milieux, dans les ateliers Renault ou dans les fermes normandes aux toits de chaume, chez les pêcheurs qui jettent leurs filets dans la Mer Noire, ou encore en telle maison de Paris, ou près de l'Escurial. En même temps, cette statistique aurait indiqué, à la surface de la terre, un nombre moindre de sentiments heureux, moins d'admirations, de fidélités, d'efforts, et cela aussi presque partout, sur les montagnes revêtues de neige ou sur les îles brûlées du Pacifique, partout sur cette sphère d'eau, de pierre et d'humus vital, jadis jaillie de la

forge solaire, avec d'autres étincelles : Vénus, Uranus, Jupiter...

Certaines maladies aussi devinrent plus fréquentes. Nombre d'adultes ou de vieillards, hantés par l'aggravation de la crise et le découragement, s'affaiblissaient, le sommeil leur manquait, ils se nourrissaient mal, leurs artères devenaient moins souples, ils pensaient avec petitesse et uniformité, et, de plus en plus souvent, qu'ils fussent chinois, brésiliens ou français, ils devaient tâtonner dans la démence pour atteindre leur tombe. Qu'ils fussent japonais ou espagnols, il arrivait aussi de plus en plus fréquemment que l'usage de l'alcool, du tabac, nuisît à leur cœur, et l'activité insuffisante de leurs glandes surrénales contribuait à creuser leur visage de rides qui disaient et faisaient leur chagrin, cependant qu'en de tels organismes, suivant l'expression d'un médecin communiste, « les bacilles de Koch dansaient la carmagnole »... Ou bien encore ce même alcool, absorbé pour oublier la crise croissante, provoquait des cirrhoses du foie, lesquelles provoquaient souvent de l'hydropisie, laquelle exigeait des ponctions renouvelées, voyez, entre autres cas, celui de Jean T. septuagénaire, rue de Trévise, 86, à Paris depuis près d'un an, toutes les quatre semaines, il faut qu'on tire de son ventre une dizaine de litres d'eau, quelle maladie grotesque, et dont ricanent intérieurement ses proches, un peu pour se distraire de l'odeur fétide du vieillard, et sa plus jeune fille qui le soigne s'est amourachée, par dégoût de son père, de l'infirmier qui vient chaque jour, et elle le frôle de près en soignant son père, et le vieillard s'en impatiente, or donc, le jour où il apprit l'échec de la conférence, il absorba juste ce qu'il fallait de poison pour mourir « sous les yeux des tourtereaux » ah, ah, sa bouche morte rit encore de ce coup de maître, de ce suicide-vengeance hara-kiri sino-japonais !...

D'autres maladies encore se propagèrent : c'était, ce

fut, suivant les latitudes, altitudes, et autres circonstances géographiques, le typhus, la grippe, la malaria, qui frappaient les hommes assez indifféremment, et donc équitablement, sans avoir trop d'égards pour leur condition sociale, leur âge, etc. « Enfin nivelés dans la grippe par ce bon bacille bolchéviste, ah, viens que je t'embrasse, ô bacille bien-aimé », écrivait alors un poète de l'U. R. S. S.

Mais l'échec de la conférence de Genève eut un effet plus grave, nous voulons parler du discrédit où tombèrent, pour un temps limité sans doute, les grandes organisations internationales, S. D. N., B. I. T., et dans une certaine mesure aussi, les autres bureaux qui gravitent autour de ceux-là à Genève, Bâle, Rome ou Paris.

La S. D. N. devait le jour à une somme, ou si l'on préfère, à un amalgame de circonstances mondiales. Wilson, Léon Bourgeois, la Sainte-Alliance, Kant, l'abbé Dubos, Henry IV, et les autres penseurs, philosophes ou apôtres qui, en tous temps et tous lieux, rêvèrent de créer une communauté des nations et de régler les différends de celles-ci par des voies pacifiques, ce furent là les parents de la S. D. N. Elle en comptait un autre encore, plus important peut-être : la Suisse.

Car enfin, la S. D. N. avait été créée sur le modèle d'une des premières institutions internationales : la Croix-Rouge, œuvre suisse par excellence, et tout inspirée des idées de paix, de neutralité, de confédération, d'interdépendance (« Un pour tous, tous pour un »), sur lesquelles est fondée la plus ancienne république d'Europe. Oui, l'interdépendance, le relationisme, la neutralité, ou mieux encore ce que nous pourrions appeler l'utralité, et qui est une sorte de macro- ou micro-cosmopolitisme, telles sont les idées, telle est, en quelque manière la philosophie de la Suisse. En cette patrie, diverses races, langues, ou religions se tolèrent, coexistent et collaborent sans rien renier de ce qui les

distingue, en elle se concilient « l'un » et le « plusieurs » politiques d'une façon heureuse, je veux dire en évitant les deux périls que sont la monotonie, qui dérive d'un excès d'unité, ou la guerre, résultant d'un excès de divergence.

Et pour que la Confédération helvétique se réalisât et que son idéal devînt tel, il avait fallu que les Waldstaetten après avoir subi le joug des Romains, des Barbares, de l'Allemagne, des Habsbourg, se rendissent indépendants de leurs maîtres pour s'unir entre eux (1291) ; puis il avait fallu que ces cantons primitifs exercent leur attraction politique sur les pays voisins et que ceux-ci s'unissent à leur tour, de leur plein gré, aux Waldstaetten. Accroissement original, on le voit, non point effectué par l'or ou la violence, mais par la sympathie réciproque. Ce mouvement de libre association, répétons-le, a fait de ce pays une espèce de mélange, de combinaison assouplie, une espèce d'unité-pluralité qui le prédestinait au rôle d'intermédiaire, d'agent de liaison spirituel. (N'oublions pas non plus que, par sa situation géographique, la Suisse, à la fois milieu et cime de l'Europe, devait exercer sur son entourage une double attraction, centripète et de capillarité). L'âme suisse, le caractère suisse offrent en effet une sorte de respect congénital pour l' « autrui », et pour l' « autre ». Respect que certains qualifient de débile parce qu'ils y trouvent quelque chose de dubitatif et de trop plural, de faible et de fade. « Les Suisses, déclarent de semblables critiques, se divisent dans l'espoir d'unir et de se multiplier. Ils ressemblent à des dialogues, des dictionnaires, des bibliothèques, où toutes les contradictions se succèdent, se juxtaposent au lieu de s'exclure ou de se concilier avec vigueur. Les Suisses sont des additions, des sommes, des chambres de compensation, des hôtels ouverts à tous venants. De là leur manque d'esprit combatif ou agressif, leur manque d'esprit de choix et de conquête.

Le grand courant d'impérialisme belliqueux, qui passa de la Grèce à Rome, à l'Espagne, à l'Autriche, à la France, à l'Angleterre, à l'Allemagne, à la Russie, a évité la Suisse. Dans son indépendance conciliante, elle ne veut ni être asservie, ni asservir. Cas historique remarquable, encore qu'un peu grisaille. »

Or, il va de soi qu'après l'échec de la Conférence du désarmement ces censeurs de l'esprit suisse formulèrent des reproches analogues à l'adresse de la S. D. N. : c'était, à les en croire, une entreprise amorphe, hybride, équivoque, un effort pour accorder l'inconciliable, une œuvre de lâche syncrétisme, mais non point une synthèse, mais non point un combat. La S. D. N., comme la Suisse, disaient-ils, ressemblait à une société anonyme pour le divertissement et l'exploitation des touristes ! Comme la Suisse, la S. D. N. ne rêvait que d'atténuer tous les conflits et de les réduire à des échanges de paperasses entre bureaux. Plus d'invasions, de rapts, de viols, plus d'incendies et de massacres ponctuant l'histoire de feu et de sang, plus de croisades mais de l'encre, du buvard et des gommes ! Bel idéal, vraiment, que celui qui vise à remplacer l'hercule guerrier par le rond-de-cuir, Alexandre par le Père Soupe ! A substituer aux campagnes de César ou de Napoléon des tournées de propagande dans le style Drummond-Thomas, tournées de commis-voyageurs ou de comédiens en pacifisme, tournées de chancelleries et de palaces, peut-être de cabarets et de grands-ducs. Pouah ! Observez, continuaient ces détracteurs, le sourire des huissiers helvétiques aux portes de la S. D. N. et des autres organisations internationales. Il rappelle celui des portiers d'hôtels et des sanatoria helvétiques. Et ne signifie-t-il pas : « Entrez, Messieurs, plus vous serez nombreux, mieux cela vaudra pour nous. Et plus vous serez en désaccord, plus vos dissentiments dureront, mieux nous ferons nos affaires. » Intermédiaires ! le beau métier, et

le plus lucratif avec les moindres risques ! Comme le banquier trop avisé pour s'aventurer dans la mêlée, nous voulons dire dans les paris et les jeux de la Bourse, mais qui juge plus habile de prélever simplement une commission sur l'acheteur et le vendeur, ainsi l'intermédiaire. Lui non plus, cet antipascalien, ne parie pas, ne parie jamais, et gagne pourtant à chaque coup. La Suisse, autrefois, louait ses mercenaires, ses armes au plus offrant, quelle que fût la cause de celui-ci. Aujourd'hui, elle loue ses lits à tous les parleurs, aux délégués de toutes utopies ! « Pourvu qu'ils soient nombreux, et pourvu que ça dure. » Et le Secrétariat de la S. D. N. ne pense pas autrement, il pense suisse sur ce point. Son intérêt est que les désaccords entre les nations se multiplient et se prolongent. Ces pacifistes ont besoin de pays en guerre à pacifier. On gagne sa pitance comme on peut...

Ce furent là quelques-unes des critiques adressées d'abord à la S. D. N. (et à la Suisse) par certains de leurs ennemis, les plus sommaires, semble-t-il.

Et la crise politique s'aggrava.

Mais c'est plus encore une crise intérieure de la France elle-même, qui entraîna ce pays à la révolution. Crise religieuse d'abord, car le christianisme, le catholicisme étaient en butte aux attaques de certains partis de gauche. Et puis, le catholicisme était également troublé par divers courants plus ou moins hérétiques, comme par exemple celui qu'une jeune fille, Marie Largas, créa dans la région de Marseille :

Elle était la fille d'un employé de banque qui passait ses journées à s'égosiller à la Bourse, l'endroit du monde, assurait-il, « où les hommes crient le plus », car lui qui avait fait la guerre disait n'avoir jamais entendu, sur les champs de bataille ni dans les hôpitaux, des hommes crier comme à la Bourse de Marseille, aux moments de

hausse ou de panique. Et il en concluait que la douleur est toujours moins intense, moins essentielle, chez l'homme, que la passion du lucre. C'était là une de ses « pensées ». Il avait perdu sa femme, laquelle avait bu un jour, dans un café du Vieux Port, une eau souillée de bacilles typhiques, et d'ailleurs la résistance morale de cette femme avait été amoindrie, disait-on, depuis que ses parents avaient été appauvris par le krach Kreuger ; Mme Largas était donc morte dans son appartement, boulevard Chave, et de son lit, avant de fermer ses yeux, elle vit encore, dans la prison qui est en face, s'éclairer les fenêtres de malfaiteurs qu'elle envia, mourante, qu'elle aurait souhaité d'être, plutôt que de mourir.

Marie avait alors huit ans. Elle se rendit chaque jour sur la tombe de sa mère, où elle chantait à voix basse. De son vivant Mme Largas avait eu l'habitude de chanter pour endormir son enfant, et même de chanter un peu après que l'enfant s'était endormie, afin de lui « suggérer de plus beaux rêves ». Toute seule à présent, Marie s'imaginait que, puisqu'elle avait pu être, dans son sommeil, atteinte et égayée par les chansons de sa mère, il devait en être de même pour sa mère qui dormait sous cette tombe. Sa faible voix sincère touchait certains passants ou en surprenait d'autres, en attendrissait quelques-uns au point que leurs yeux parfois, endurcis par l'âge, redevenaient sensibles, et leurs gestes, généreux. Avec cet argent, elle achetait des fleurs pour la tombe. Un jour cependant qu'elle n'avait rien reçu, il lui vint l'idée de prendre des immortelles sur une tombe voisine. On la surprit, un gardien, qui lui défendit de revenir.

Elle ne connut plus que les trottoirs, loin de la tombe. Son père, quand il avait fini son travail, quitté la Bourse, éprouvait le besoin de se divertir et il fréquentait les rues proches de l'Hôtel de Ville, après quoi il se distrayait des filles en faisant une collection de timbres,

après quoi il se distrayait de ses timbres en retournant à la Bourse, et ainsi de suite, il avait une vie circulaire, circulante, « cercleuse », disait-il, et à recommencements, tournant toujours comme un cheval de manège. « Ma vie est une rotation, ajoutait-il, car je rote ma vie, comme d'autres bâillèrent la leur ». C'était une autre de ses pensées.

Marie se promena d'abord autour de la prison Chave, puis rue Monte-Cristo, rue des Orgues, puis quand elle eut treize ou quatorze ans, dans un autre quartier, sans trop savoir pourquoi, elle fut attirée par le cours Gouffé, quel Gouffé ? celui de la malle, non, non, plutôt celui des chansons et des vaudevilles, ou un autre encore peut-être, et dans cette rue elle fit la connaissance d'un vieux libraire qui se tenait dans sa librairie comme une sorte de goret devant son auge, car cette librairie renfermait surtout des œuvres de Silvestre, Mendès, Paul de Kock, Féval, et d'autres du même genre, plus modernes, des romans sexuels ; le vieux pensait que ce qu'il y a de plus durable chez l'homme, c'est sa façon de s'échauffer... Alors que d'autres libraires ressemblent à des pâtissiers débitant sucreries, ou à des armuriers distribuant munitions pour des émeutes ou des guerres, lui, ce libraire, vieux, pas trop dégoûtant d'aspect néanmoins, car il recouvrait ses odeurs de dents cariées, au moyen de parfums trompants, démarquants, comme masques et fards, ce libraire attira un jour Marie dans son arrière-boutique dont les parois étaient épaissies de livres qui en faisaient comme une chambre forte pour des trésors, une chambre capitonnée pour folies ou pour violences, justement, du genre de celles qu'il y avait plusieurs fois commises sur des mineures, ce qui lui avait valu démêlés avec la police qui l'avait enrôlé comme indicateur, donc ce Monsieur Jules, ainsi qu'on l'appelait, dans cette arrière-boutique où il disait, en montrant tous les rayonnages remplis de livres et augmentant l'épaisseur

des parois, où il disait : Ah ! ces livres, quel bon usage, quels services ils m'ont déjà rendus, que de soupirs et de cris ils ont déjà, ces bienfaisants bienfaiteurs, étouffés, car les livres sont non seulement pour l'usage de l'esprit, mais aussi, on peut s'asseoir dessus pour exhausser un siège, par exemple, disait-il, ou bien on en brûle pour se chauffer, de ces classiques qui sont faits pour le feu, qui ne sont désennuyants que dans une cheminée, à moins encore que ces livres, on ne les emploie comme torche-..., car il y a des collections dont le papier est juste bon pour cela, ou bien encore, les livres, Monsieur Jules, il leur devait la vie, répétait-il, car un soir qu'il était sorti avec un volume de Champsaur dans la poche de son manteau, un homme du « milieu » marseillais, pour règlement de compte, d'affaire de filles, de cartes obscènes et traite des mineures, sur M. Jules, avait tiré un coup de revolver, et la balle avait été déviée, ralentie par le volume, et les livres, encore, donc, avait-il dit ce jour, non seulement d'étouffoir, de rehausse ou torche-..., ou de combustible, mais encore de bouclier, peuvent servir, oh vivre dangereusement ! Tel était l'homme, un peu poète quand même, imaginatif, qui avait abusé de Marie.

Quelques jours plus tard, dans l'église Saint-Victor, un soir, elle se fit enfermer en se cachant, elle y passa la nuit, rallumant les cierges à l'aide d'un rat-de-cave avec lequel elle portait la flamme de cierge en cierge. Puis elle disposa quelques-uns de ceux-ci de façon à former l'initiale du prénom de sa mère. Elle s'approcha d'un harmonium et, craintivement, elle fit entendre un seul son, de flûte, dans la nuit et le vide, au-dessus des ossements de la crypte. Ces morts, la nuit, l'église déserte sauf cette présence d'enfant, ce son de flûte, ce jour-là, à la surface de la terre, quel appel plus saisissant à l'au-delà, l'au-dessus ? Elle fut tentée de se caresser, puis, reprenant un cierge, elle dessina sur son bras, avec la

flamme, une croix, puis une autre croix, ne souffrant point, éprouvant même une certaine ardeur, une certaine flamme à faire ce qu'elle faisait. De se brûler ainsi, il lui semblait que cela lui communiquait un feu intérieur, elle pensait à Jeanne d'Arc, et se disait confusément : quel beau supplice que d'être transformée en feu, en flamme qui chauffe et éclaire, devenir bûcher, feu, c'est devenir plus vie que les vivants, plus lampe et plus foyer que leurs regards, plus Dieu ou âme que le souffle de leur respiration ou leur cœur qui palpite, le feu, plus vie et plus divin que la simple vie.

C'était également pour elle comme un jeu, ce jeu des croix, comme un travail aussi, un travail bien fait, minutieux, analogue à ces dessins, broderies que font les femmes, c'était un jeu religieux, une tâche, un devoir, mais plus encore une sorte d'amour mystique...

La douce violence de cette foi devait produire à Marseille et en Provence un réveil religieux du sentiment, une nouvelle tendresse religieuse. Sans trop s'attendrir elle-même, car elle jugeait les larmes indignes « même d'une femme », elle savait toucher. Elle parlait de Dieu à ceux qui l'entouraient sur des places publiques, près de la mer, d'abondance, sans théologie, mais avec foi, comme un apôtre féminin, apôtre enfant, sans égal, sans pareil dans la légende dorée, que les croyants voyaient avec émotion se compléter, continuer sous leurs yeux.

Ses yeux, bleutés et verts, semblaient hésiter entre les deux couleurs. Mais c'était ses yeux seulement qui hésitaient, ou paraissaient hésiter, d'une douce manière, en son visage où tout le reste était ardeur et force. Parfois des jeunes se moquaient, riaient. Et ce n'était point par la colère et le blâme qu'elle savait leur répondre, mais par un autre rire, qui avait quelque chose d'harmonieux, au lieu que celui des railleurs était saccadé, aigre ; elle leur répondait par un rire de douceur, de bienveillance,

un rire de confiance et de foi dont quelqu'un disait qu'il n'avait point de précédents, non plus, dans l'histoire religieuse, un rire généreux et amical, un rire en quelque sorte religieux. Dans ce rire, il y avait non seulement l'intelligence, la compréhension des rieurs et de leurs sarcasmes mais une certaine indulgence pour eux, et au delà, plus haut, la compréhension, l'amour pour ce que ces rieurs ne pouvaient comprendre. Ainsi, elle les faisait taire, ces moqueurs.

Elle avait un pouvoir de divination qui semblait étrange. Devin, divin. (Deviner, divination, divinité, idées voisines l'une de l'autre.) Ce pouvoir se manifestait par exemple de cette façon : elle disait : « Je m'assoirai dans cette chambre, près de la fenêtre, et je vous raconterai la vie de ceux qui vont passer dans la rue, ici, rue Raynard ». Or elle devinait parfois avec une surprenante justesse, non seulement le caractère de passants inconnus d'elle mais ce qu'ils venaient de faire ou ce qu'ils allaient faire.

En la critiquant, peu à peu, on lui fournit des raisons, non pas une doctrine froide, mais un ensemble, un faisceau de pensées vécues. Elle combattit contre une religion d'habitudes automatiques, contre une religion de disputes vaines, contre une religion d'argent, pour une religion d'amour et d'action.

Surtout une religion d'amour, et c'est grâce à Marie Largas que se développa alors, en France, ce mouvement de religion sentimentale, ce renouveau de « catholicisme sensible » qui s'opposait à l'emploi des inventions de la technique moderne pour des fins religieuses.

Des femmes se groupèrent autour de Marie, l'aimèrent, la protégèrent contre ceux qui la raillaient, et ainsi elles accrurent son rayonnement.

Mais ce mouvement religieux, qui semblait ne se soucier que d'aimer, d'agir, et dédaigner toute doctrine et tout dogme, parut trop sentimental aux autorités

catholiques. Cette espèce de mysticisme pratique, cet élan « du cœur et de la main, non du cerveau », comme disait Marie, laquelle ajoutait que les raisonnements divisent les hommes bien plus qu'ils ne les peuvent unir, que l'union, la réconciliation humaine doit se faire et ne peut se faire que par le cœur et l'action, cette religion du cœur et de la main déplut donc à certaines personnalités religieuses. Des curés, des évêques, ou de plus hauts dignitaires encore éprouvaient de la jalousie à l'égard de cette jeune fille et de son « succès moral ». On disait qu'il y avait dans son attitude, « une sorte de pragmatisme américain ou moscovite », doublé d'un sentimentalisme « d'inspiration également étrangère à la vraie doctrine catholique. »

Mais peut-être ces inimitiés se seraient-elles peu à peu calmées, et peut-être l'Église aurait-elle fini par encourager la vocation de Marie, si cette dernière n'avait eu, en quelques-unes de ses adeptes passionnées, des adversaires plus dangereux que ceux qui, en croyant et disant qu'ils s'opposaient à elle et en s'opposant à elle en effet, avaient, jusque-là, surtout réussi à la faire mieux connaître et mieux aimer. Ces adeptes excessives, ce fut d'abord les femmes qui, à Chartres, voulurent restaurer les pleureuses de jadis, puis celles qui, à Lisieux assure-t-on, organisèrent ces « exercices de larmes » qui fournirent tant d'occasions de moquerie aux athées. Ce fut enfin, Madame C. de S. qui publia, vers ce moment, ses « Exercices du cœur », lesquels prétendaient compléter les Exercices spirituels de Loyola, se réclamaient aussi de Marie de Marseille, et donnaient dans une sentimentalité niaise.

De telles exaltées desservirent la jeune apôtre. Rome, qui avait paru vouloir la traiter avec indulgence, et même avec bonté, la condamna, elle et son mouvement, par l'Encyclique « Cordis religione ». A Marseille, dans la région provençale, et partout où son influence s'était

étendue, les catholiques et les incrédules firent cause commune contre elle. Ses partisans, ses admirateurs l'abandonnèrent.

Et un jour qu'elle avait parlé Quai de Rive-Neuve, entourée de ses derniers fidèles, des voyous l'assaillirent et l'attachèrent par les jambes à un réverbère. Une vieille femelle suggéra de la brûler. On arrêta une automobile dont on vida le réservoir d'essence et on arrosa la malheureuse qui se rappelait les pressentiments qu'elle avait eus dans la crypte de Saint-Victor. Quelqu'un demanda ensuite : « Qui veut lui mettre le feu ? » Un enfant s'offrit, que sa grande sœur retint. On hésitait, car on avait peur de se brûler soi-même. « Vous manquez de courage, dit Marie, donnez-moi ce qu'il faut... Et maintenant, prenez garde d'être aussi atteints par les flammes ». Les badauds reculèrent, la regardèrent se bouter le feu à elle-même, et ils crièrent de fureur de ne pas l'entendre crier.

Dès le lendemain de sa mort, elle fut de nouveau aimée. La vieille qui avait eu l'idée de brûler la jeune fille périt trois semaines plus tard, dans un incendie. L'enfant qui s'était avancé pour mettre le feu à la malheureuse fut blessé par une automobile. Ces deux accidents furent regardés comme des signes. D'ailleurs, Marie ne gênait plus, ne portait plus ombrage à personne, fût-ce aux prêtres. Au contraire, morte, elle devenait utilisable pour eux, elle était à leur discrétion. Des enfants la pleurèrent avec plus d'amour et de désintéressement et, grâce à eux en partie, ses adeptes redevinrent nombreux...

Un certain désarroi dans la philosophie française ne laissa pas non plus d'encourager les aspirations révolutionnaires :

Certes, en aucun pays et aucun temps, les esprits, les pensées n'ont marché à la manière militaire, par rangs et files rigoureusement alignés. Il y a toujours eu un

certain désordre, un peu de chaos, un beau désordre d'ailleurs parfois, effet de l'art et d'une certaine liberté, dans les démarches de l'esprit. Mais, à l'époque dont nous parlons, la part faite au désordre, la part du désordre semblait disproportionnée, périlleuse.

Pour être, si l'on en croit la recette, l'ordonnance de celui que Mirebot appela le « grand docteur cuisinier Descartes, le grand ancêtre des docteurs cuisiniers de France », pour être, il faut penser. Or en France, chacun ou presque chacun, en ce temps-là, se préoccupait d'être, tenait à être. C'est un point de vue, une exigence qui peut se défendre. En conséquence, presque chacun pensait. Et ceux qui, venant des pays étrangers où le nombre des dormeurs dociles et actifs, des militaires, ou celui des passionnés, était plus grand qu'en France, ceux qui, venant de ces pays étrangers parcouraient, survolaient, l'oreille tendue, la rumeur philosophique, les bruits philosophiques de cette nation, y percevaient quelque cacophonie. Ce brouhaha d'idées ressemblait aux tours de Babel de certaines conférences internationales. Tous les systèmes, tronçons de systèmes, toutes les combinaisons ou mélanges de systèmes donnaient de la voix. Et si un tel chaos, nous l'avons dit, faisait songer à une introduction, une sorte d'avant-propos de la révolution, à une « invitation à la valse révolutionnaire », comme l'écrivait le journaliste Pierre Malay, il faut reconnaître encore que beaucoup de ces doctrines ou lambeaux de doctrines, par elles-mêmes ou eux-mêmes, déjà, y poussaient, y tendaient, parfois de toutes leurs forces, à la révolution :

— Il n'y a que des idées, c'est l'idéalisme qui a raison, disaient quelques-uns. — Mais qu'est-ce qu'une idée ? Montrez-moi une idée, je veux en voir une, en entendre, en toucher une, il n'y a que ce que l'on perçoit qui existe. L'idéalisme est bourgeois, conservateur, c'est une doctrine de rentier qui n'a jamais tenu un outil, jamais

souffert, car le travail et la douleur prouvent l'objet, la matière. — Au contraire, l'idéalisme est révolutionnaire, dynamique. — Les nombres sont des idées, ou des choses. Si vous ne considérez que la matière, aucune science n'est possible, donc il faut croire aux idées, et le matérialisme est une idée. — Le peuple n'a que faire de la vérité, de la science, des intellectuels, donnez-lui à boire, manger, dormir et faire l'amour... — Le peuple a plus d'idéal que vous ne le croyez. — Les « progrès » de la science font le malheur et le « recul » du genre humain : la chimie, la physiologie et la biologie serviront de plus en plus à infliger aux hommes, en temps de guerre, de nouvelles souffrances. — Et les savants sont des desséchés, des mutilés, des sans-cœur et sans-c... — Et sans-âme et sans-Dieu. — D'ailleurs la science change toujours. — C'est ce qui lui permet de progresser constamment. — Hier elle croyait au déterminisme, aujourd'hui elle croit à l'indéterminisme, au hasard en somme. — La science nie ou ignore la morale, le bien. — Au fait, qu'est-ce que le bien ? Ce n'est pas la science qui conduit le monde, mais l'instinct, les passions, et c'est donc en excitant les passions que nous ferons triompher la cause révolutionnaire. — Si Auguste Comte revenait parmi nous, il serait communiste. — Paix à ses cendres ! — Non, guerre à ses cendres au contraire ! — Pour nous autres pragmatistes, est vrai ce qui est utile, donc si la révolution... — Les matérialistes, les sceptiques, Hegel, les athées furent les précurseurs du bolchevisme. — Tout est possible. — Rien n'est possible, tout est fatal. — La liberté... — Vieille idée de 89 et de 48, vieille idole de bourgeois ! — Dieu... — Les dieux vous voulez dire. — Les dieux contre Dieu. — La vie future... — Une machine à faire taire les malheureux de ce monde, un bâillon... — Blasphèmes ! — Qu'est-ce que le bien ? — Le bien, c'est la force, l'effort, et c'est par la force que

nous nous emparerons du pouvoir. Sorel a fait l'éloge de la violence. Allons-y, vive l'émeute ! — Mais non, c'est plutôt par la faiblesse, je veux dire par la ruse, que nous arriverons à nos fins. Simmel, Descartes et d'autres ont reconnu la force de la faiblesse. — Mais alors elle n'est plus faiblesse ! — Nous autres bourgeois n'avons qu'à nous résigner, suivons le conseil de Tolstoï, notre cause est perdue. — Réagissons ! — La philosophie n'est pas une question de classe. — Quant à nous, prolétaires, nous avons assez travaillé... Platon, Aristote, les Écritures déprécient le travail manuel, reposons-nous. — Nous voulons boire et manger notre saoul. — De la famine à l'indigestion, à la goutte, la gravelle et l'apoplexie ! — Il insulte à la pauvreté, à mort, vendu, fasciste ! — Bolchéviste ! — Saint Paul, Jésus, les stoïciens ont préconisé l'ascétisme... eh bien, vous autres bourgeois, donnez l'exemple, à la diète, Messieurs ! — Tous les matérialistes et Freud recommandent au contraire de savoir jouir des « biens » de ce monde. — Il y a trop d'orgueil chez les prolétaires ! — Et chez les bourgeois donc ? — Spinoza, Descartes et Nietzsche n'ont-ils pas qualifié de vicieuse une certaine humilité ? — Mais Confucius, Mahomet, saint Augustin veulent qu'on s'humilie...

Et ainsi de suite, ce dialogue se prolongeait en France, alors, entre pauvres et riches, conservateurs, communistes, socialistes de toutes conditions et toutes professions, du nord et du sud, des campagnes et des villes...

D'une façon analogue, on entendait des optimistes qui se réclamaient, je suppose, de Spinoza, ou de Leibnitz ou de Nietzsche et qui disaient : tout va bien, ô Candide, tout ira bien, Madame la marquise, faisons donc la révolution, cependant que d'autres, au contraire, déclaraient : puisque tout va très bien, que pourrions-nous avoir de meilleur ? Et des pessimistes

repartaient : tout va très mal, on ne peut plus mal, donc nous ne risquons rien à faire la révolution, rien ne pourrait être pire, — cependant que des pessimistes d'une autre humeur estimaient que, si rien ne pouvait être amélioré, il ne fallait rien changer à rien.

Et de même encore, au nom du christianisme, de Hume, de Comte, certains prêchaient l'amour, la charité, l'altruisme, cependant que d'autres, s'inspirant de saint Augustin, de Kant, de Renouvier, critiquaient l'amour ou même conseillaient l'égoïsme à la façon et à la suite de Hobbes, Stirner, Nietzsche.

— Descartes, Joubert ont justifié diverses formes de haine, haïssons donc les bourgeois ! — Haïssons au contraire les communistes. Haïssons les nationalistes, les calotins, les tartufes. — Haïssons les sans-dieu. — Vive la modération, nous sommes la patrie de la mesure, la patrie du mètre, du système métrique, la patrie de nombre de mathématiciens pondérés. — La mathématique, appliquée à la vie, délire. — A bas la mesure qui n'est que médiocrité, lâcheté, juste milieu et tiédeur rebutante, qui fait vomir en attendant d'être vomie elle-même. — Vivent les excès, l'abus, la grandeur, la puissance ! — Napoléon, Jeanne d'Arc ne furent point des pondérés médiocres, des moyens, des pleutres de la moyenne ! — Alors, vive le déséquilibre et refaisons l'éloge de la folie ! — Ou plutôt de l'anarchie. — Etres sans conscience ! — Qu'est-ce que la conscience ? — Et le devoir ? — Schopenhauer, Guyau, Bayet en ont fait la critique. — Nous sommes pour la liberté. — Nous vous réclamons la liberté au nom de vos principes, quitte à pouvoir ensuite... — Le fascisme est anti-libéral. — Et le communisme ? — Liberté de parole, de réunion, de culte, de vote, de... — Toutes ces libertés sont-elles réalisables et seraient-elles de si grands biens ? D'ailleurs Socrate, Platon, Calvin et tant d'autres se prononcent contre la liberté et pour l'autorité. — Facilitons l'avor-

tement et le divorce, à bas la famille et la religion. — Vive Dieu au contraire. — Vive la guerre, que saint Augustin, saint Thomas, Calvin, Kant, la Bible, le Coran, Aristote, Fichte, Hegel, Nietzsche ont recommandée dans certains cas. — Vive la guerre civile ! — Le meurtre est admis par les lois de la guerre, admis en cas de légitime défense, ou dans les cas passionnels, admis en somme par Durkheim, qui envisage le crime comme un signe de santé sociale... — Et le père Didon n'a-t-il pas écrit : « Lorsque la persuasion a échoué, que l'amour a été impuissant, il faut brandir le glaive, terroriser, couper les têtes. » — Or justement nous sommes, nous bourgeois, en cas de légitime défense. — Nous aussi, prolétaires. — Mais c'est vous qui avez commencé à nous attaquer. — Non, c'est vous. — Voyez le jeu des reproches et des incriminations, comme dit Perlat-Semèze. — Il ne s'agit point de jeu, mais bien de notre sang, de notre vie et de la vie de nos enfants. — Ce n'est point à cause d'un peu de sang et de mort que cela cesse d'être un jeu. — Scandale ! — L'heure H de la guerre a sonné, le jour de gloire est arrivé, jour de mort et de guerre civile. Contre la tyrannie bourgeoise, contre son étendard sanglant ! Aux armes, citoyens ! — C'est la lutte finale. — A mort les sans-dieu, les sans-famille, sans patrie, sans foyer, sans tradition. — A mort « les avec-Dieu, avec-famille, avec-patrie » ! A mort. — A vie ! — Qu'est-ce que ce cri, qui n'est pas français et ne veut rien dire ?

C'étaient là quelques-uns des propos plus ou moins philosophiques et doctrinaires qu'en survolant la France, on aurait pu entendre.

Terre de douceur et de mesure ?...

Donc, en ce pays, il y avait alors : un conflit entre la philosophie apologétique et la philosophie laïque ; des conflits, à l'intérieur de cette dernière, entre plusieurs doctrines dominantes ; enfin, des conflits entre d'innom-

brables pensées et théories philosophiques de toutes provenances, et qui se faisaient parfois les domestiques, ou « chiens de garde » de n'importe quels intérêts, de n'importe quelles passions politiques, religieuses, ou autres.

Pour être moins incomplet, il faudrait mentionner encore diverses doctrines intéressantes, qui se développèrent en marge des groupes que nous avons distingués, et sur un plan littéraire de préférence. Il faudrait parler des idées de Benda, Alain, Gabriel Marcel, etc. Parler aussi de la doctrine de l' « imprudence philosophique » de Roubas, et de la « philosophie de la crise » de Simenson (suivant ce dernier, la notion de crise se rattache à la notion de critique, de criticisme, et cet auteur esquissait parallèlement la crise-critique de nos arts, de nos sciences, de nos religions). Enfin, dans le même ordre, il siérait de rappeler les idées de Georges Garlont, qui furent accueillies, on le sait, avec une faveur inquiétante mais significative :

Cette philosophie de la folie et de la mort, voici de quelle manière elle s'était formée dans l'esprit de Garlont, qui avait eu, comme François Boivais, le prédicateur d'Orient, une vie tourmentée, laquelle expliquait en partie cette doctrine étrange, « confectionnée sur mesure, disait Perlat-Semèze, pour une époque désaxée. »

Garlont était né à Beauvais, rue Saint-Pierre, près de la cathédrale, une des plus belles de France. Lorsqu'il était enfant il allait volontiers se cacher dans cette église, et réfléchir au milieu de la pénombre et des prières. Rien de moins connu que l'enfance des philosophes, et que les origines, les antécédents ou précédents de leurs doctrines. Toutefois il est certain que ces doctrines devaient avoir déjà leurs sources, qu'elles se manifestaient déjà, timidement, puérilement, dans la manière de jouer de ces futurs sages, je suppose, dans leurs façons aussi, d'autres fois, de ne pas jouer avec les

autres enfants, d'apprendre, de lire ou de refuser d'apprendre, dans leurs façons de contrarier leurs parents, peut-être, d'aimer ou de craindre la solitude. Imaginer l'enfant Socrate, et l'enfant Descartes, et l'enfant Spinoza... Sans être de la taille de ces grands, loin de là, Georges Garlont, lui aussi, s'était mis à penser très tôt, en présence de cette église.

Une cathédrale comme celle de Beauvais (la plus élevée des églises gothiques) peut agir sur la pensée par sa seule architecture déjà. Il semble que la hauteur d'un tel édifice devrait donner aux yeux, et par contagion à l'esprit, le sens de l'élévation, de l'ascension, de l'effort, car la hauteur est effort, est lutte contre la pesanteur, et la hauteur est aussi détachement, domination, elle peut sans doute devenir dédain, mépris, vertige aussi, et menace ou tentation de chute, elle peut devenir isolement, solitude, égarement, nuages ou nuées, la hauteur. S'élever toujours, voilà une direction possible pour l'esprit, altière, hautaine, haute. Elle est autorité parfois, la hauteur, mais parfois humiliation pour les autres, qui en conçoivent de la rancune. Cette hauteur est aussi vue au loin, vue d'ensemble, mais aussi parfois vue trop sommaire, et oubli des détails. Toujours plus haut. Excelsior. Sursum corda. Sursum Spiritus. Sursum animi et animae. L'élévation. L'Ascension. Gravir. Idée de succès, idée de montée, de triomphe, trône surélevé, apogée, courbes ascendantes, cimes des montagnes, hauts lieux, gravir, toujours gravir. Porter en triomphe. Erection de statues ou d'autres choses. Hauteur, à laquelle s'associent tant d'idées avantageuses, excitantes, exaltantes. Exhausser, redresser, relever, résurrection, ressurgir, l'homme debout, et non dormant, ni mort, l'homme vertical et non horizontal, les obélisques, les tours, les clochers, campaniles, l'ascension perpétuelle, l'idée de progrès aussi, qui est idée d'ascension, aristocratie et religion altières.

Telle est la direction que, d'une manière plus ou moins obscure, tendaient à imprimer à l'esprit de Garlont la vue et la présence de la cathédrale. Telles sont les associations d'idées que cette église lui suggérait, ou aurait pu lui suggérer.

D'autres s'y ajoutèrent, moins exhortantes : Son père, Joseph Garlont, architecte, incrédule, regardait la cathédrale comme un édifice qu'il comparait à d'autres, d'un point de vue matériel. Et il y avait quelque chose de profane, d'hypocritement profanant dans les comparaisons qu'il faisait de cette église avec l'Hôtel de Ville de Beauvais, sa gare, ou même ses abattoirs. Joseph Garlont racontait aussi que, par deux fois jadis, les voûtes de la cathédrale s'étaient écroulées, et que s'était écroulée de même, au XVI[e] siècle, une flèche qui s'élevait à plus de 150 mètres. « Tout tombe, disait le père Garlont ; suivant l'Écriture, la vie humaine commence par une chute, et les savants d'aujourd'hui nous racontent que l'univers se dissout, qu'il descend une pente. »

Joseph Garlont avait fait de mauvaises affaires durant la guerre. A cette époque Georges, âgé de quatorze ans, avait eu faim, et le matin, lorsqu'il se réveillait et qu'il ne voyait pas sa mère venir à lui dans sa chambre, il devinait. Elle était sortie déjà, pour n'avoir pas à lui dire : il n'y a rien à manger. Était-elle allée chercher du travail, ou quémander quelque part ? Il buvait de l'eau. Parfois, sans chaussures, afin de ne pas faire de bruit, il montait l'escalier de la maison locative où il habitait. Au quatrième étage, derrière la porte, des morceaux de pain trempaient dans une assiette de lait, pour le chat de M[me] Bourgne, Georges se penchait, et prenait quelques morceaux. M[me] Bourgne, un jour, s'était aperçue du larcin, elle n'avait rien dit, et versé simplement un peu plus de lait dans l'assiette, mais une autre fois son jeune fils avait vidé toute une salière dans la soucoupe.

A l'école, les maîtres traitaient Georges d'engourdi,

de marmotte, « d'animal à sang froid ». Il n'avait guère de force, était maigre, pâle, et de méchants camarades se distrayaient à le frapper. Ce fut même une sorte de rengaine, de rite cruel, dans la classe, durant un certain temps. Toutes les fois que quelque chose n'allait pas, on disait en manière de plaisanterie : « C'est la faute de Georges, allons le corriger. Ça le réchauffera, il a l'air de grelotter... »

Pourtant un jour que le malheureux n'avait pas mangé depuis l'avant-veille, un de ces vauriens crut comprendre et lui tendit du pain que Georges donna aux oiseaux. Il éprouvait, dans son chagrin, une espèce de griserie et d'orgueil. Il n'avait point mangé, ses maîtres l'avaient blâmé ou raillé, ses camarades l'avaient frappé, sa mère préférait s'éloigner de la maison plutôt de le voir qui avait faim, son père, le soir, quand il rentrait, l'œil trouble et mécontent, lançait encore des sarcasmes, comme des giclures de fiel : « Vive Dieu, mes amis, qui a inventé la mort. » Et Georges, sans répondre, au-dedans de lui, réagissait. Les épreuves que lui infligeait le sort l'encourageaient. Ou bien il lui semblait qu'il tenait tête à une sorte d'orage. « Encore, disait-il intérieurement à ces êtres hostiles, frappez toujours. »

C'était comme une expérience, un défi, comme un duel, comme un jeu religieux — ou malin ? — et il lui arrivait de désirer le comble des offenses pour atteindre au comble du mérite.

Ses parents ayant quitté Beauvais pour Lille, il les suivit et entra chez un notaire en qualité de saute-ruisseau. Durant ses loisirs, il fréquenta le musée des Beaux-Arts, lequel, comme tous les musées, renfermait des œuvres venues de partout, et de tous temps, des œuvres d'artistes qui crurent en Dieu ou le nièrent, qui furent violents, ou grivois ou mystiques.

Georges s'étonnait que personne ne fût choqué du

désordre, des contradictions qui existaient entre ces tableaux.

Il se mit à réfléchir à ces contradictions. Et trop jeune, malheureux, inexpérimenté, autodidacte en partie, il ressentait, de ces contradictions, je ne sais quel endolorissement de l'esprit. Garlont pensait alors par oppositions et conflits, par « collision d'idées », disait-il. Désaccords entre lui-même et son père, entre lui-même et ses camarades, ou entre lui-même et ses maîtres, naguère, entre la cathédrale et ce musée profane, incrédule à certains points de vue.

Il se mit à écrire, avec maladresse, mais aussi une vigueur et une sincérité qui rachetaient cette maladresse. Le titre de son premier livre fut : « Dieu-le-Fou », et ce titre lui était venu à l'esprit le jour même où Amédée Mondet, le vieillard de Paris, avait prononcé cette parole sacrilège, sous forme interrogative. Télépathie, coïncidence, radiations spirituelles ? — Garlont prétendait montrer que, puisque les contradictions se rencontrent partout dans le monde de la pensée et des êtres, celui qui dirige l'une et les autres ne peut que déraisonner. « L'univers, écrivait-il, est un chaos continué. Et la mort seule mettra fin à cet enfer de conflits, de bagarres, d'absurdités, qu'est notre existence. » Philosophie de la mort et de la démence.

En d'autres temps, à une époque de mesure et de pondération, ces idées, énoncées et liées sommairement, auraient eu toutes chances de passer inaperçues, incognito si l'on peut dire. (Et combien d'autres penseurs, plus sérieux et solides, ont vécu toute leur vie en cet état malencontreux !) Mais à l'époque qui nous occupe, on aurait pu croire que certains journalistes, certains critiques voulaient essayer de faire pour un penseur ce que tant de fois, jadis, des agents de publicité sans vergogne avaient fait pour tel peintre, tel sculpteur, tel écrivain. Lancer un philosophe, comme les

autres hommes ou des produits quelconques, par la réclame, pourquoi pas ? La religion elle-même ne faisait-elle pas sa publicité ? Le snobisme s'en mêla. L'enfance malheureuse de Georges Garlont fut connue, racontée, publiée. On alla l'interroger, le consulter. On découvrit dans sa pensée « quelque chose de populiste dans l'athéisme », et je ne sais quoi d'inexpérimenté, de vécu, douloureux, de gauche et inhabile, mais qui ne pouvait pas ne pas toucher le peuple, ni ne pas être utilisé par ceux qui l'utilisent. Une philosophie du peuple pour le peuple. Une idéologie non bourgeoise, ni cléricale. Une pensée d'un pauvre pour des pauvres. Garlont, Garlont enfin ! La métaphysique est de classe comme de race ! Il existe une philosophie prolétarienne aussi bien qu'il existe une physique allemande !

Ce qu'il y avait de découragé et de mortel dans ce rudiment de doctrine aurait dû, semble-t-il, rebuter le peuple. Mais celui-ci retenait surtout, de cette pensée, ce qu'elle offrait de blasphématoire. D'ailleurs, au fond, était-elle si profondément athée cette pensée ? Ne gardait-elle rien de l'église à portée de laquelle elle était née ? Ne faut-il pas dire, à propos de Garlont : « Qui nie Dieu, affirme Dieu ». — Au reste, écrivait un ecclésiastique, mieux vaut affirmer : Dieu est fou, que d'affirmer : Dieu n'est pas. C'est une foi invertie que la foi de Garlont. Mieux vaut prêcher la mort que de ne rien prêcher. Mieux vaut une ardeur à nier qu'une frigide foi, qu'une certaine froideur à croire... »

LÉON BOPP

(*à suivre*)

POÈMES

FIN D'UN MONSTRE

Il faut que tu te voies mourir
Pour savoir que tu vis encore
La mer est si haute et ton cœur est bien bas
Fils de la terre mangeur de fleurs fruit de la cendre
Dans ta poitrine les ténèbres pour toujours couvrent le ciel

Soleil lâche la corde les murs ne dansent plus
Soleil laisse aux oiseaux des voies impénétrables.

A LA POURSUITE DES SAISONS

Entre le feu le nain de mars feu sans fumée
Jeu de lèvres jeu de naissances
Il y a des grâces de famille
Gorges toutes les rues des sources

Entre le jeu le feu d'avril
Qui forge des germes guindés

Le soir la terre qu'on éteint avec délices
Où l'on patauge
Dans l'oreiller de mai
Aux rêves accordés

Tu ne sépares pas
Le monde où tu végètes et celui où tu vois

Sans caprices la vie avance

Sur les plateaux des mers des vaisseaux de brouill
Voguent vers un printemps que tu as oublié.

A PEINE UNE PART DE SOUFFLE

Nous de l'avenir
Pour un petit moment pensons au passé
Vertu pense au malheur
Mon passé mon présent
Nous n'en avons plus peur

Nous disions amour et c'était la vie
Parmi les tours et sur les plages de l'enfance
C'était un sang léger aérien
Et d'aveux en aveux nous devenions les autres
Plaisir faire plaisir
Nous inventions le feu
Jamais rien que le feu

Quand je parlais seul
Je disais amour et c'était la vie
Je parlais j'écoutais encore mon semblable
Les mille rames de son cœur fendaient ma chair
Je parlais
Je ne veux pas voir cette ombre au soleil
Donne-moi ma peine rends-moi mon souci
Je ne veux pas voir
Ce fardeau de pluie sur l'eau de ton front
Sur l'eau sans fond de notre union.

NE PAS ALLER AU CŒUR DES AUTRES EN SORTIR

Monte descends je ne prends part qu'à ton plaisir
Idole pâquerette giroflée pervenche
Aime pour moi dresse les fleurs abats les fruits
Cerne les roses fais mûrir les pommes loin de l'arbre
Assouplis l'or de la longue rivière
Bon cœur verse la chair
Dans les formes que j'aime
Beaux yeux ordonnez la lumière
A travers toute vie nouvelle.

PAUL ELUARD

LA NOCE MEURTRIÈRE

(suite)

DEUXIÈME TABLEAU

L'extérieur de la grotte de la fiancée. Peinte en tons de blanc gris et bleu froid. Grands figuiers de barbarie. Panorama de plateaux blonds. Le tout, durci comme les paysans des céramiques populaires.

SERVANTE. — (*Rangeant sur une table des verres et des plateaux*).

L'eau passe,
L'eau passe,
Et vire le moulin
La noce arrive enfin :
Que s'entr'ouvrent les branches,
Qu'une lune d'or fin
Brille aux barrières blanches.

(*A voix haute*) Mets les nappes !
(*D'une voix poétique*) :

L'eau passe,
L'eau passe.
La noce arrive enfin.
Et chante par la lande :
Que brille un givre fin,
Et vienne du miel, plein
Les amères amandes.

(*A voix haute*) Prépare le vin !

(*D'une voix poétique*)

Fillette,
Fillette,
La belle du pays
Se mire à la fontaine
Et voilà son promis
Trousse ta robe à traîne,
Que le mari t'emmène
Au nid sous l'aile au nid.

L'homme est un tourtereau
A poitrine de braise,
Si du sang coule chaud
Les champs vont crier d'aise.

L'eau passe,
L'eau passe,
L'eau, le sang et le vin.
Et vire le moulin.
La noce arrive enfin
De ton ombre de fille
Délivre l'eau qui brille,
L'eau, le sang et le vin...

MÈRE. — (*Entrant*) Enfin !

PÈRE. — Nous sommes les premiers ?

SERVANTE. — Non. Léonard et sa femme sont déjà là. Ils ont été comme le tonnerre, aussi vite qu'à cheval. La femme est arrivée morte de peur.

PÈRE. — Ce gars cherche un malheur : il a le sang mauvais.

MÈRE. — Le sang de sa famille. Cela a commencé avec son bisaïeul, le premier de la lignée qui ait tué un homme, et ça se perpétue dans sa maudite engeance... Manieurs de couteaux, gens au rire sournois...

PÈRE. — Nous n'allons plus parler de ça...

SERVANTE. — Comment pourrait-elle n'en plus parler ?

MÈRE. — J'ai mal jusqu'au bout de mes veines. Je ne vois en eux tous que leurs mains, pareilles à celles qui ont tué mes deux hommes. Tu me crois folle ? Eh bien : si je le suis, c'est de n'avoir pas crié autant que j'en avais besoin. J'ai dans la poitrine, toujours prêt à sortir, un cri que je maîtrise et cache sous ma mante. Car une fois qu'on a emmené les morts, les vivants doivent se taire. Il n'y a que ceux qui n'ont rien à voir dans l'histoire qui aient le droit de clabauder. (*Elle retire sa mante.*)

PÈRE. — Ce n'est pas le jour de penser à tout ça.

MÈRE. — Quand les souvenirs me montent à la tête, il faut que je parle. Aujourd'hui plus que jamais. Car, désormais, je serai seule.

PÈRE. — En attendant la compagnie.

MÈRE. — C'est bien ce que j'espère : les petits enfants.

PÈRE. — Je veux qu'ils en aient beaucoup (*Ils s'asseoient*). Cette terre a besoin de bras qui ne soient pas loués. Il faut faire la guerre aux mauvaises herbes, aux chardons, aux cailloux qui sortent d'on ne sait où. Ce sont les maîtres de la terre qui doivent la châtier, la vaincre, faire pousser les semences : il nous faut des garçons.

MÈRE. — Quelques filles aussi ! Les garçons, le vent les mène, ils sont forcés de manier des armes. Les filles, elles, ne quittent pas la maison.

PÈRE. — (*Joyeux*) Je crois qu'ils auront de tout !

MÈRE. — Mon fils désire ta fille, il la couvrira bien. Il est de bonne souche. Son père aurait pu me donner beaucoup d'enfants.

PÈRE. — Je voudrais que ça puisse se faire en un jour. Qu'ils aient deux ou trois enfants tout de suite.

MÈRE. — Hé non : ça prend du temps. C'est pour ça que c'est si terrible de voir couler le sang de ses enfants.

Une minute, et c'en est fait de ce qui nous a coûté, à nous, des années. Quand je suis arrivée auprès de mon fils, il était écroulé au milieu de la rue. J'ai trempé mes mains dans son sang, et je les ai léchées à pleine langue : c'était aussi mon sang à moi. Tu ne peux pas savoir ce que c'est : la terre qui a bu ce sang là, je la mettrais dans un ostensoir en topazes et en cristal.

PÈRE. — Allons : tu peux reprendre espoir, maintenant. Ma fille est large, et ton fils est fort.

MÈRE. — Aussi j'espère.

(*Ils se lèvent.*)

PÈRE. — Prépare les plateaux de blé.

SERVANTE. — Ils sont prêts.

LA FEMME DE LÉONARD. — (*Entrant*) Qu'ils soient heureux !

MÈRE. — Merci !

LÉONARD. — On va festoyer ?

PÈRE. — A peine. Les gens ne peuvent pas s'amuser.

SERVANTE. — Les voici !

(*Des invités arrivent en groupes joyeux. Entrent les mariés au bras l'un de l'autre. Léonard sort.*)

FIANCÉ. — Jamais on n'a vu autant de monde à une noce.

FIANCÉE. — (*Sombre*) Jamais.

PÈRE. — C'était beau.

MÈRE. — Tous les parents sont venus.

FIANCÉ. — Des gens qui ne sortent jamais de chez eux.

MÈRE. — Ton père a beaucoup semé : toi, tu récoltes.

FIANCÉ. — Il y a des cousins que je ne connaissais pas.

PÈRE. — Ceux de la côte.

FIANCÉ. — (*Joyeux*) Les chevaux prenaient peur...

(*Ils parlent entre eux.*)

MÈRE. — (*A la fiancée*) A quoi penses-tu ?

FIANCÉE. — Je ne pense à rien.

MÈRE. — Les bénédictions pèsent.

(On entend les guitares.)

Fiancée. — Comme du plomb.

Mère. — Elles ne doivent pas te peser. Tu dois être légère comme une colombe.

Fiancée. — Vous passez la nuit ici ?

Mère. — Non. Je ne veux pas laisser ma maison seule.

Fiancée. — Vous devriez rester.

Père. — *(A la mère.)* Regardez-les danser : ce sont les danses de là-bas, au bord de la mer.

(Entre Léonard. Il s'assied. Sa femme est derrière lui, toute droite, rigide).

Mère. — Ce sont les cousins de mon mari, fermes comme roc quand il s'agit de danser.

Père. — Ils sont réjouissants à voir ! La maison est transformée *(Il sort.)*

Fiancé. — *(A la fiancée.)* L'oranger t'a fait plaisir !

Fiancée. — *(L'œil fixe)* Oui.

Fiancé. — Il est tout cire. Il durera toute la vie. J'aurais aimé que ta robe en fût couverte.

Fiancée. — A quoi bon ?

(Léonard sort par la gauche).

Ire Jeune Fille. — Nous allons retirer les épingles de ta couronne.

Fiancée. — *(Au fiancé)* Je reviens de suite *(Elles sortent enlacées).*

Femme de Léonard. — *(Au fiancé).* J'espère que tu seras heureux avec ma cousine.

Fiancé. — J'en suis sûr.

Femme de Léonard. — Vous allez vivre ici tous les deux, sans jamais sortir de chez vous. Et vous ferez une maison prospère ; comme j'aimerais, moi, vivre ainsi, loin de tout !

Fiancé. — Pourquoi n'achetez-vous pas des terres ? Ce n'est pas cher, dans la montagne, et les enfants s'y élèvent mieux qu'ailleurs.

FEMME DE LÉONARD. — Nous n'avons pas d'argent. Et nous ne sommes pas près d'en avoir !

FIANCÉ. — Ton mari est pourtant courageux.

FEMME DE LÉONARD. — Oui, Mais il est un peu en l'air. Il aime aller d'une chose à l'autre. Ce n'est pas un garçon tranquille.

SERVANTE. — Tu ne manges pas ? Je vais te donner quelques biscuits au vin pour ta mère : elle les aime bien.

FIANCÉ. — Donne-lui en trois douzaines.

FEMME DE LÉONARD. — Une demi douzaine suffira.

FIANCÉ. — Ce n'est pas tous les jours fête.

FEMME DE LÉONARD (*A la Servante*). Sais-tu où est Léonard ?

SERVANTE. — Je ne l'ai pas vu.

FIANCÉ. — Il doit être avec les autres.

FEMME DE LÉONARD. — Je vais voir (*Elle sort*).

SERVANTE. — C'est beau, tout ça.

FIANCÉ. — Et toi, tu ne danses pas ?

SERVANTE. — Personne ne m'invite.

(*Deux jeunes filles passent au fond. Pendant tout l'acte, c'est un chassé-croisé de personnages.*)

FIANCÉ. — (*Gaiement*) Ils n'y connaissent rien. Les vieilles aussi vertes que toi dansent mieux que les jeunes filles.

SERVANTE. — Vas-tu m'en conter ? Quelle famille ! Mâles entre les mâles ! J'ai vu se marier ton grand-père : quel homme ! On aurait dit la noce d'une montagne.

FIANCÉ. — Je suis moins grand que lui.

SERVANTE. — Mais tu as les mêmes yeux brillants. Et la petite ?

FIANCÉ. — Elle enlève sa couronne.

SERVANTE. — Ah, pour la minuit, comme vous ne dormirez pas, j'ai préparé du jambon et de grands verres de vin vieux. C'est dans le bas du buffet.

FIANCÉ. — (*Souriant*) Je ne mange pas la nuit.

SERVANTE. — (*Avec malice*) La mariée mangera bien. (*Elle sort*).

1er GARÇON. — (*Entrant*) Il faut que tu viennes boire avec nous !

FIANCÉ. — J'attends la mariée.

2e GARÇON. — Tu l'auras au petit matin...

1er GARÇON. — C'est le meilleur moment...

2e G. — Allons, viens !

(*Ils sortent. Grand brouhaha. Entre la mariée. Du côté opposé, deux jeunes filles viennent en courant à sa rencontre.*)

1re J. F. — A qui as-tu donné la première épingle ? A moi ? Ou à elle ?

FIANCÉE. — Je ne me le rappelle pas.

1re J. F. — C'est à moi. Tu me l'as donnée ici même.

2e J. F. — Non, c'est à moi, tu m'as donné la mienne devant l'autel.

FIANCÉE. — (*Inquiète, en proie à une grande lutte intérieure*) Je ne sais rien.

1re J. F. — C'est que je voudrais que tu...

FIANCÉE. — (*L'interrompant*) Ça m'est égal. J'ai d'autres préoccupations...

2e J. F. — Pardon.

(*Léonard passe au fond.*)

FIANCÉE. — (*Voyant Léonard*) Ces moments sont bien agités...

1re J. F. — Nous n'en savons rien.

FIANCÉE. — Vous verrez lorsque ça sera votre tour... C'est une grande décision de prise.

1re J. FILLE. — Tu es fâchée ?

FIANCÉE. — Non. Pardonnez-moi.

1re J. FILLE. — Te pardonner ? N'importe laquelle des deux épingles a le pouvoir de nous faire marier dans l'année, pas vrai ?

FIANCÉE. — Toutes les deux.

Ire J. FILLE. — Mais l'une de nous se mariera un peu plus vite...

FIANCÉE. — Vous êtes si pressées ?

2e JEUNE FILLE. — (*Confuse*) Oui.

FIANCÉE. — Pourquoi ?

Ire J. FILLE (*Embrassant la deuxième*) Mais...

Elles se sauvent toutes les deux en courant. Le fiancé arrive très doucement par derrière, et il serre la mariée dans ses bras).

FIANCÉE. — (*Sursautant*) Laisse !

FIANCÉ. — Tu as peur de moi ?

FIANCÉE. — Ah ! C'était toi !

FIANCÉ — Qui donc, alors ?

(*Silence*).

Ce ne pouvait être que ton père, ou moi.

FIANCÉE. — C'est vrai.

FIANCÉ. — Seulement, ton père n'aurait pas serré aussi fort.

(*Sombre*).

FIANCÉE. — (*Sombre*) Naturellement.

FIANCÉ. — Il est vieux, lui (*Il l'étreint brutalement*).

FIANCÉE. — Lâche-moi !

FIANCÉ. — Pourquoi ? (*Il la lâche*).

FIANCÉE. — Mais... les gens... On pourrait nous voir...

(*La Servante passe au fond sans regarder les mariés*).

FIANCÉ. — Et puis quoi ? Nous avons reçu la bénédiction.

FIANCÉE. — Oui, Mais, laisse-moi... Plus tard...

FIANCÉ. — Qu'as-tu ? Tu m'as l'air effrayée...

FIANCÉE. — Je n'ai rien. Ne t'en va pas.

(*Entre la femme de Léonard.*)

FEMME DE LÉONARD. — Je ne voudrais pas interrompre...

FIANCÉ. — Mais non...

FEMME DE L. — Avez-vous vu mon mari ?

FIANCÉ. — Non.

FEMME DE L. — C'est que je ne le vois pas ; et son cheval n'est pas à l'écurie.

FIANCÉ. — (*Gaiement*) Il fait sans doute un petit temps de galop.

(*La femme sort, inquiète. Entre la servante.*)

SERVANTE. — Vous êtes content, j'espère ? Que de compliments !

FIANCÉ. — Je commence à en avoir assez. La mariée est un peu fatiguée.

SERVANTE. — Qu'est-ce que j'entends ?

FIANCÉE. — J'ai la tête lourde.

SERVANTE. — Une mariée de ces montagnes doit être forte.

(*Au marié*).

Toi seul as le pouvoir de la guérir : elle t'appartient.

(*Elle sort en courant.*)

FIANCÉ. — Allons au bal. (*Il l'embrasse*).

FIANCÉE. — (*Angoissée*) Je voudrais me jeter un instant sur mon lit.

FIANCÉ. Je vais te tenir compagnie.

FIANCÉE. — Jamais ! Et tous les gens d'ici ? Qu'est-ce qu'ils diraient ? Laisse-moi me reposer un peu.

FIANCÉ. — Comme tu voudras. J'espère que tu iras mieux ce soir !

FIANCÉE. — (*Sur le seuil*) Ce soir, j'irai mieux.

FIANCÉ. — C'est ce que je veux.

(*Apparaît la mère.*)

MÈRE. — Fils !

FIANCÉ. — Où êtes-vous ?

MÈRE. — Au beau milieu de la fête. Tu es content ?

FIANCÉ. — Oui.

MÈRE. — Et ta femme ?

FIANCÉ. — Elle se repose. Mauvais jour pour la mariée.

MÈRE. — Mauvais jour ? Le seul beau jour ! Pour moi ce fut comme un héritage.

(*Entre la servante. Elle se dirige vers la chambre de la mariée.*)

C'est le labour des terres, la plantation des nouveaux arbres.

FIANCÉ. — Vous partez ce soir ?

MÈRE. — Oui. Je dois rester chez moi.

FIANCÉ. — Seule.

MÈRE. — Seule, non : car j'ai la tête pleine de choses. d'hommes, de combats.

FIANCÉ. — Des combats qui n'en sont plus.

(*La Servante entre rapidement et disparaît par le fond en courant.*)

MÈRE. — On combat tant qu'on existe.

FIANCÉ. — Vous n'avez pas eu à me combattre, moi ! Je vous ai toujours obéi.

MÈRE. — Tâche d'être affectueux pour ta femme. Mais si, un jour, tu la vois méprisante, ou colère, fais lui une caresse qui la bouscule un peu : une étreinte rude, une morsure, et, par là-dessus, un baiser très tendre, Qu'elle ne puisse pas t'en vouloir, mais qu'elle sente en toi le mâle, le maître, celui qui commande. C'est ainsi que ton père m'a menée. Et comme il n'est plus là, c'est moi qui dois t'apprendre le secret de sa force.

FIANCÉ. — Je vous obéirai toujours.

PÈRE. — (*Entrant*) Où est ma fille ?

FIANCÉ. — Dans sa chambre (*Le père sort*).

Ire J. FILLE. — Nous allons faire une ronde avec les mariés.

Ier GARÇON. — (*Au marié*) C'est toi qui diriges le mouvement.

PÈRE. — (*Entrant*) Elle n'y est pas.

FIANCÉ. — Non ?
PÈRE. — Elle doit être sur le balcon.
FIANCÉ. — Je vais voir (*Il sort. Brouhaha. Guitares.*)
Ire J. FILLE. — Ils ont commencé !
FIANCÉ. — (*Entrant*) Elle n'y est pas !
MÈRE. — (*Inquiète*) Non ?
PÈRE. — Où a-t-elle pu aller ?
SERVANTE. — (*Entrant*) Où est la petite ?
MÈRE. — (*Grave*) Nous n'en savons rien.

(*Le fiancé sort. Entrent trois invités.*)

PÈRE. — (*Tragique*) N'est-elle pas au bal ?
SERVANTE. — Elle n'est pas au bal.
PÈRE. — (*Avec éclat*) Il y a beaucoup de monde : regardez !
SERVANTE. — J'ai déjà regardé !
PÈRE. — (*Dramatique.*) Alors, où est-elle ?
FIANCÉ (*Entrant*). — Personne. Nulle part.
MÈRE. — Qu'est-ce que cela veut dire. (*Au père*) Où est ta fille ?

(*Entre la femme de Léonard.*)

FEMME DE LÉONARD. — Ils se sont enfuis ! Elle, et Léonard ! A cheval ! Serrés l'un contre l'autre ! Soufflant la même haleine !
PÈRE. — Ce n'est pas vrai ! Ça ne peut pas être ma fille !
MÈRE. — Ta fille, oui ! Fruit de mauvaise mère ! Et lui aussi, lui ! Mais elle est déjà la femme de mon fils !
FIANCÉ (*Entrant*). A cheval ! Derrière eux ! Qui a un cheval !
MÈRE. — Un cheval tout de suite ! Qui donc a un cheval ? Je donnerais mes yeux, ma langue, tout ce que j'ai, pour un cheval !
VOIX. — Voici un cheval.
MÈRE. — (*Au fiancé*) Va ! Poursuis-les ! (*Il sort avec deux garçons*) Non ! N'y va pas ! Ces gens tuent vite et bien... Mais oui : cours. J'irai derrière !

PÈRE. — Ça ne peut pas être elle ! Et si elle s'était jetée dans la citerne ?

MÈRE. — Les honnêtes filles se jettent à l'eau. Les filles propres. Mais pas elle ! Pas celle-là ! Mais elle est déjà la femme de mon fils ! Deux partis : il y a désormais ici deux partis (*Ils entrent tous.*) Ma famille, et la tienne. Sortez tous. Secouons la poussière de nos semelles. Allons aider mon fils.

(*Les gens se partagent en deux groupes.*)

Il a du monde pour lui, mon fils : ses cousins de la mer et ceux qui viennent de l'intérieur. Hors d'ici ! Sur tous les chemins ! L'heure du sang est revenue ! Deux partis : toi, avec les tiens, et moi, avec les miens. Arrière ! Arrière !

F. GARCIA LORCA

traduit par MARCELLE AUCLAIR et JEAN PRÉVOST

(à suivre)

UN SAINT DU TRAVAIL
DON JEAN BOSCO

Giovanni Bosco, ce qui veut dire Jean Bois, né en 1815 au hameau des Becchi, en Piémont, près de Castelnuovo d'Asti était de famille pauvre mais non misérable. Chacun y portait des souliers,parfois sur le dos pour les économiser comme cela est raisonnable quand on fait longue route sur les chemins poussiéreux où le pied ne blesse pas. Le père, ouvrier agricole, travaillait assez pour que ses trois fils eussent chacun une paire de chaussures par an et la missent chaque dimanche pour la messe. On peut se bien nourrir, sans viande tous les jours. Les potées de polenta et les torchons de pain bis font en montagne piémontaise de beaux gaillards. Personne chez les Bosco ne tendait la main mais tous la serraient sur l'outil : de la pioche à la truelle. Rude vie dont le père François Bosco mourut à 36 ans, ayant trop sué un jour de moisson. Sa femme Marguerite, veuve à vingt neuf ans, était sa deuxième épouse. Il lui avait apporté d'un premier mariage un fils Antoine et il eut d'elle deux autres garçons : Joseph et Jean.

Antoine et Joseph s'accordaient, ayant mêmes goûts, pour travailler la terre, maçonner, et paître les chèvres. A l'aîné incombait le devoir de ne pas laisser rêver le benjamin Jean qui racontait le catéchisme aux enfants de son âge, imitait les saltimbanques et les marchands forains qui passaient dans le pays, tirant pitance de boniments et parlant cinq minutes pour vendre un sou

de fil et d'aiguilles, dépense que maman Marguerite faisait prudemment.

Quand Jean eut treize ans, âge d'homme dans les familles de grand travail, il lui fallut quitter la sienne et se louer, ce qui valait mieux que de subir la dispute quotidienne d'Antoine à qui revenait par droit d'aînesse l'autorité du père défunt. Il ne l'exerçait point méchamment. Il faisait rudement ce qu'il devait en réclamant que son petit demi-frère fût un garçon comme les autres, sans fantaisie d'esprit ni abondance de paroles.

Jean aurait pu devenir une célébrité de cirque. Il aimait pirouetter mais n'y consentait pas pour rien. Il ne marchait sur les mains que si les spectateurs le payaient en prières. Ce petit montagnard avait une vocation de jongleur de Notre-Dame. Pour plaire à Dieu il se tenait la tête en bas.

Qui veut étudier, s'attire rarement la sympathie des gens de travail. Pour l'homme qui tient l'outil le liseur est un fainéant. Antoine Bosco réprouvait que Jean fût enclin au porte-plume plus qu'à la pioche. L'aîné maintenait le valeureux orgueil des hommes qui font le monde avec leurs mains. Jean ne se dérobait pas au labour. Pour lui la prêtrise n'était pas une évasion de la peine de gagner sa vie ; si des fils de paysans voyaient dans l'autel un abri contre la charrue, Jean Bosco n'y rêvait que dévouement de l'esprit ajouté à celui des mains. Le curé du village, don Calosso, qui l'encourageait aux études ecclésiastiques, ne lui montrait pas que les avantages de la carrière d'Église. La maman Marguerite, plus sympathique aux pauvres mendiants qui cheminent en sandales et aident à la moisson, qu'aux évêques somptueux, disait à son fils :

— Si tu deviens un riche séculier, je ne mettrai jamais les pieds chez toi.

La fierté des pauvres peut dépasser la superbe des

somptueux. La fortune est une limite, le renoncement un infini.

Jean Bosco étudiait pendant ses loisirs de valet de ferme. A seize ans, toujours encouragé par le presbytère qui a de la ténacité, il commença ses études d'externe au collège de Chieri et fit trois classes en une année. La gratuité de l'enseignement ne comportait pas la nourriture et le logement. Jean Bosco les gagna en aidant le confiseur, le tailleur, le forgeron, le coiffeur, le cafetier.

Cet acrobate juvénile, rompu aux travaux agricoles, s'adaptait promptement à tous métiers. Artiste de la technique, il trouvait plaisir à tremper des fruits dans le sucre, à coudre des tissus, à battre le fer, à coiffer un enfant de chœur pour la messe et à servir proprement et vite l'Asti spumante sous la treille de l'auberge.

Les travaux de Jean Bosco en dehors de ses études n'étaient pas seulement un moyen de les continuer mais une modification critique de leur programme qui n'utilisait qu'une partie de l'homme. Jean Bosco instituait dans son corps et par ses mains l'enseignement professionnel. L'École soumet l'esprit aux Lettres et aux Mathématiques, deux positions différentes de la pensée qui supposent chacune un don particulier. Le Métier n'a pas cette généralité. L'homme habile au travail du bois n'est point éduqué à celui du fer. Il faut rester chacun dans sa partie. Si l'on en sort, on se déconsidère. Tant de métiers faits par Jean Bosco pouvaient être la preuve qu'il n'était excellent à aucun. Il innovait l'affinement de la tactilité, et la prouvait aussi capable de diversité que le cerveau. La spécialisation est l'œuvre de l'industrie, qui est vorace de profit. Le Métier a toujours été une restriction.

Le bricoleur capable de multiples besognes n'est pas prôné par la gloire professionnelle. L'ouvrier sérieux de ses mains se limite à une besogne. Les Corporations qui défendaient si rudement leur particularisme ne permet-

taient pas au menuisier de s'occuper de serrure. La diversité éducative n'est qu'intellectuelle : Philosophie, Grec, Géométrie. Le manuel n'accepte pas qu'on soit bois et fer, cuir et briques.

Jean Bosco encyclopédiste d'esprit et de main, absorbait en dix mois trois ans de programme collégial et gagnait sa vie en six métiers. Sorti prêtre en 1841 du séminaire de Chieri, il partit achever à Turin ses études sacerdotales.

Pourquoi ce paysan de la forte race de l'Italie du Nord choisit-il pour patron saint François de Sales, mystique émacié, mort depuis deux siècles quand Jean Bosco naquit, et dont la Savoie gardait un souvenir émerveillé ? Pour ces deux hommes, identité de région et de foi, deux prêtres alpins du gouvernement de Turin. Mais le Savoyard est né dans le château familial près d'Annecy, Bosco dans une masure piémontaise où l'on cuit la polenta. François de Sales écrit l'Introduction à la vie dévote, Philotée ou le Traité de l'amour de Dieu. Bosco est plus souvent au métier qu'en méditation.

Leur seule identité de caractère est le désir d'instruire. Deux pédagogues, François de Sales par la Confrérie de la Croix qui apprend à lire aux pauvres, Jean Bosco par l'enseignement professionnel.

Ce qui attire sa dévotion à François de Sales, incapable de planter un clou, est la bonté. L'orgueil de main prévaut souvent contre les intellectuels maladroits, pour qui le porte-plume est le seul outil d'exercice. Ils peuvent vivre sans connaître les mancherons d'une charrue ou le fer d'une pioche. Des masses d'hommes n'auront jamais éprouvé le poids d'une masse de forge et le mouvement d'une navette. Pour Jean Bosco, l'outil appartient à la scolarité, comme le livre. La femme comprend mieux le travail que ne fait l'homme intellectualisé. La richesse la délivre du battoir de la buandière, mais non de l'aiguille à coudre et à tricoter, du crochet à broder.

La toilette lui est un métier de main. Par le caprice de l'habit elle entre dans l'éternelle invention du costume. Un professeur peut mourir, n'ayant pratiqué que deux gestes : ouvrir un livre et bourrer sa pipe.

Jean Bosco croit au travail non par raisonnement mais par amour et par don. Il a le caractère ouvrier comme on a le courage militaire ou l'oreille musicale. S'il devient éducateur professionnel c'est parce qu'il est naturellement capable de danser sur la corde raide, de coudre une manche de veste, de cuire des fruits dans le sucre, de frapper sur le fer rouge. L'œuvre lui est toujours un plaisir. Prêtre à Turin, il voit que le grand malheur des enfants est d'être hors de métier.

Il se voue à l'éducation corporative. Il est le précurseur de l'enseignement professionnel. Homme d'Église et homme d'atelier, par lui les outils s'ajoutent à l'encensoir et le chant de travail à celui des offices. François de Sales n'avait pas un caractère à installer l'établi et la forge sous l'autel. Jésus crucifié lui était plus compréhensible que Joseph le charpentier, Paul le tapissier et Pierre le pêcheur. Ce que le prêtre ouvrier Jean Bosco prend à l'évêque savoyard, c'est la douceur, la suprématie de la bonté. Cet enfant acrobate, épris d'habileté manuelle, fonde l'ordre des Salésiens pour régir des fabrications et nullement pour continuer la pure mystique du directeur de Madame de Chantal et d'Angélique Arnauld.

Ramasser dans la rue des enfants que bien des gens appellent voyous, chercher un local où les assembler, n'attire pas la complaisance des propriétaires et du voisinage. Jean Bosco passe d'abord pour un gueux. On est plus enclin à l'expulser qu'à l'accueillir. Un prêtre qui se fait suivre par les malandrins et les dépenaillés est dans la tradition du Christ, mais non dans les habitudes de bienséance que le clergé doit pratiquer, et les sacristains plus encore. Jean Bosco le vit bien, un jour que son

bedeau accomplit son devoir de serviteur de l'ordre en flanquant une bonne volée au valet de maçon Bartolomeo Garelli, qui ne savait que gâcher du plâtre et coltiner des pierres. Invité à servir la messe puisqu'il était sans travail et cherchant l'aumône, il refusa honnêtement, comme il aurait refusé de traverser le Pô à la nage. Il ne savait ni nager, ni lire. Il ne connaissait rien à la messe et il le disait. Cela méritait des gifles selon le bedeau mais selon Jean Bosco cela nécessitait une éducation. Il la commença tout de suite.

Garelli amène ses camarades. Il est le premier Salésien, sinon en ordination, du moins en esprit.

A cette bande d'enfants piémontais, Jean Bosco trempe la soupe et raccommode les culottes. Tous ses métiers lui servent : il enseigne à peler les pommes de terre sans gâcher la marchandise, et à ravauder les nippes sans que la reprise lâche. Sa mère à soixante ans est venue l'aider.

Homme musclé, décisif, il pratiquait le sacrifice actif plus que l'ascétisme de privation. Il n'a jamais bien vu le mérite qu'il y a à se passer de manger quand on trouve une assiettée pleine. Donner du pain à suffisance lui paraissait une œuvre agréable à Dieu, et pour avoir pitance il fallait travailler. Il est dans la tradition de saint Eloi l'orfèvre, de saint Honoré le meunier, de saint Fiacre le jardinier, de saint Christophe le transporteur, qui protège les automobilistes parce qu'il a passé Jésus à gué sur ses épaules. Jean Bosco n'est pas devenu, comme ces spécialistes sacrés, patron d'une main-d'œuvre qualifiée. Il était apte à tout. Pour les orphelins et les vagabonds de Turin, il fut prédicateur, journaliste, cuisinier, tailleur. Après avoir quêté pour eux, il leur faisait la cuisine et revisait leurs habits.

Il fonda sa première œuvre française dans une cave du vieux Nice. En 1875, il quitta ce souterrain pour une

villa en lisière de la place d'Armes au bord du Paillon cailloutoux et torrentiel.

Les buandières à croupetons dans leurs corbeilles voyaient passer sur le pont qui reliait la cité ancienne aux nouveaux quartiers à jardins, les apprentis que les Salésiens de don Bosco recrutaient pour les ateliers où l'apôtre piémontais ne se lassait point d'entendre les outils. Les machines s'y sont ajoutées. La petite villa au bas du mont Boron est devenue une cité éducative et corporative pour quatre cents élèves et apprentis.

L'ancien enseignement professionnel donné dans le métier comportait bien des sévices pour l'enfant. Chargé des basses besognes, du port des fardeaux, des courses en ville, tenu de balayer l'atelier et de chercher les litres, on ne lui confiait que tardivement les outils, non seulement par crainte qu'il ne gâtât la marchandise, mais par désir de profiter longtemps de lui pour les travaux sommaires.

Apprendre venait peu à peu mais sûrement, car le métier était enseignant par la vue de l'œuvre, par les propos des compagnons. Chaque minute contenait l'adaptation corporative, ralentie par prudence et besoin, mais certaine.

L'idée d'ajouter des écoles d'apprentissage à l'enseignement primaire obligatoire est tardive. Des gens de métier la considèrent encore comme une erreur et n'ont tort qu'en ne reconnaissant pas que ce professorat technique devient une nécessité sociale quand la formation des apprentis cesse aux lieux de travail.

Jean Bosco établit non une école mais un atelier d'apprentissage. Les mains juvéniles y doivent vivement devenir utiles à des travaux payants. Cela suppose une accélération de l'enseignement professionnel au lieu du retardement pratiqué par la vieille corporation qui infligeait à l'apprenti des années d'épreuve avant de le déclarer compagnon.

L'innovation de Jean Bosco est la promptitude dans la formation de l'habileté manuelle. Recueillant des enfants pauvres, il doit les mettre rapidement en état de gagner leur vie et faire concourir leur main-d'œuvre à l'entretien de l'établissement.

Une institution salésienne suffit d'abord à toutes ses nécessités. Elle cuit son pain, confectionne ses chaussures, coud ses habits, construit ses meubles, maçonne, peint, forge.

L'École professionnelle peut se permettre beaucoup d'exercices et user du bois ou du fer comme on noircit des feuilles de papier.

Quand on met un adolescent à l'étau pour planer à traits croisés les faces d'un cube tiré d'un fer laminé, il a les mains tristes d'humiliation de faire un objet inutile.

Mais qu'il lime la panne d'un marteau, le voilà outilleur, promu à la dignité de se rendre productif au lieu d'être à charge. Sa figure change. Il entre dans l'honneur ouvrier.

Le compagnon en boutique, qui attend le client, s'irrite contre l'atelier d'apprentissage qui fait des travaux de ville, mais c'est une conséquence du renoncement des métiers à instruire les jeunes gens.

L'oratoire Saint Léon, institution salésienne de Marseille, achetait en 1925, 250.000 francs de pain par an, puis elle a installé sa manutention. Un bon client de moins pour le commerce, mais une école de plus pour la boulangerie.

Parmi les ordres religieux, celui des Salésiens de don Bosco répond le mieux aux nécessités d'une société où la puissance du Travail subit une rapide transformation.

Ce créateur de l'orientation professionnelle a laissé des principes d'éducation corporative inspirés par la sagesse des métiers.

D'abord, respect de la personnalité et de la décision de

l'enfant. Aux Offices, pas de communion en rang, de standardisation des mouvements. Bien avant que l'âme ouvrière ne s'attristât sous la contrainte des gestes enchaînés, don Bosco s'était prémuni contre eux. Les communiants avancent à l'autel un par un, quand ils veulent, et non en file par ordre, au battement des mains.

Ce libertarisme se retrouve dans les amusements de cour et de préau. Écoliers et apprentis ont leurs heures de jeu où ils sont les maîtres. Ils y agissent à leur guise.

Un chagrin de don Bosco fut la réputation de maison de correction faite parfois à ses œuvres. Il recueillait les enfants dont personne ne voulait, mais il ne leur appliquait point la dureté. Il ne croyait qu'en la douceur. Que ses Salésiens aient quelquefois manqué de patience devant des gamins difficiles à mener, c'est un état d'esprit que bien des éducateurs éprouvent, mais il ne relève pas de la philosophie don Boscienne qui cherche à rendre l'homme heureux par le métier. Ce n'est pas une œuvre de force, mais de finesse.

Si les institutions de Giovanni Bosco devenu en 1934 Saint Jean Bosco, le Saint des métiers, reprennent grande vigueur en France, c'est qu'elles correspondent à un profond besoin social dont une autre attestation est donnée par la renaissance de l'artisanat et du compagnonnage. L'enseignement technique est un bienfait pour toute l'Économie. Qui l'augmente et le perfectionne contribue à la fortune nationale, qui est dans les mains ouvrières plus que dans les bilans de Banque. Que les cours soient régis par le Ministère de l'Education nationale, par la Confédération générale du Travail, par les cayennes compagnonniques, par les institutions municipales, par les syndicats chrétiens, par les Salésiens de don Bosco il n'y en aura jamais trop. C'est la religion du dieu Travail. Ceux qui lui ont voué leur vie ne sont point séparés par la différence des doctrines. Cela apparaît bien quand on voit à Caen l'examen du certificat d'apti-

tude professionnelle se tenir dans les ateliers de l'institution don Bosco, parce qu'ils sont les mieux outillés.

A Nice, ville initiale de l'œuvre, le travail des Salésiens corporatistes continue au même emplacement pour la même construction de l'esprit : aimer le métier.

Il faut d'abord le choisir aimable. Pourquoi un enfant se décide-t-il à travailler le bois plutôt que le fer, le cuir au lieu du drap ?

On pourrait craindre que chez les Salésiens cette orientation soit autoritaire puisqu'ils recueillent beaucoup d'adolescents dont personne ne veut.

Ils ne font pas concurrence aux écoles d'Arts et Métiers où les examens deviennent de plus en plus difficiles. Ils acceptent ce que les autres laissent. Or chaque enfant sorti des institutions don Bosco est placé. Pas un ne reste à la traîne. Ils deviennent tous ouvriers spécialisés. C'est donc que la méthode éducative a grande efficacité puisqu'elle concède de la valeur à ce qu'on estimait n'en point avoir.

Quelle est la part de la volonté de l'enfant dans le choix du métier ? La mode y agit autant que dans le vêtement. La mécanique est la grande favorite et surtout celle d'aviation. Les philosophes sociaux ont estimé que le malheur de l'homme commence à la mécanisation du travail, mais les apprentis trouvent leur bonheur à devenir mécaniciens. Les professions nouvelles sont plus recherchées que celles qui ont des siècles derrière elles. La vogue de la T. S. F. dépasse celle de l'ébénisterie.

Cela tient à la curiosité, à l'exploration. On avance dans un pays du travail, où beaucoup reste à découvrir. A cela s'ajoute l'abondance brusque de la vente d'un objet dont tout le monde n'est pas encore muni. Chaque famille a son armoire et peut la garder pendant plusieurs générations. L'appareil de T. S. F. n'a pas cette stabilité dans les mœurs. Il se démode aussi vite qu'un chapeau.

Pas de vertu d'antiquité dans l'équipement scientifique de la maison. Le vieillissement ne lui confère point de valeur comme à la commode. Un fauteuil centenaire est passé à la loupe et à l'extase à l'hôtel des ventes ; un « poste » vieux de deux ans supporte le mépris. Le meuble ancien va chez l'antiquaire, l'appareil de T. S. F. au marché aux puces. D'où grande fabrication et bel avenir pour l'ouvrier.

Les métiers régionaux sont un commandement, comme la culture de la terre pour le paysan. Un enfant de Lille ou de Roubaix deviendra filateur ou tisseur de lin, laine ou coton ; celui de Dunkerque ira au jute ou aux huileries ; le Calaisien ou le Caudrésien deviendra tulliste. C'est une conscription des usines plus qu'un choix de profession.

Un homme travaillera toute sa vie dans le textile parce qu'il est né dans le pays. Pour s'évader du métier local, il faut qu'il change de région. Un Breton ne deviendra pas marin pêcheur si, sur la flotte de guerre, il a été spécialisé dans la mécanique. Il la continue à terre après son temps de service. L'armée de mer fait de lui un radio-télégraphiste. Le cuirassé, usine de mécanique, a plus besoin d'ouvriers que de marins. La flotte recrute à Billancourt et à Javel autant qu'à Brest et à Hennebont. C'est pourquoi beaucoup de garçons du Finistère fabriquent des automobiles au lieu de pêcher la sardine. L'enrôlement détruit le sédentarisme corporatif. Quand quitter un pays c'est quitter un métier, le régiment y aide par le recrutement à distance établi pour la sécurité d'esprit de l'armée. Cela évite que des régiments de vignerons ne se mettent en révolte quand le vin se vend mal ou que des mineurs sous les armes ne fraternisent avec ceux qui sont en grève.

La fosse est l'exemple le plus complet de métier indigène. Elle tient la population. Quand l'effectif manque pour augmenter l'exploitation ou que les Français ne

veulent plus descendre, il faut recréer une race minière, qui sera liée au puits. De là vient la polonisation des houillères du Nord et du Pas-de-Calais. On installe les familles avec le maître d'école, le prêtre. On amène tout un pays humain qui s'ajoute au pays de métier. Pour qui veut rester dans la tradition locale et corporative, aucun besoin d'enseignement professionnel. La fosse est l'école et la vie. Les Salésiens n'ont jamais fondé d'atelier d'apprentissage dans les pays miniers. Leur œuvre est aux grandes villes où le choix de la profession laisse l'enfant hésitant. Un gamin d'Hénin-Liétard aura bien de la peine à devenir autre chose que mineur, mais il est certain de trouver du travail à la fosse, de même qu'un Beauceron à la culture. Dans ces métiers de foule, les individus manquent. Où il est le plus facile de se placer, les hommes se placent le moins. Arrivée en masse d'ouvriers étrangers. Le recrutement du champ et de la fosse se fait hors frontières.

Celui de l'ébénisterie, de la typographie, se fait dans le quartier. Sur 150 apprentis en tous métiers de l'institution don Bosco de Marseille il y a 60 mécaniciens. Ce n'est pas seulement le plaisir de toucher le fer ; c'est que la mécanique confère une supériorité sociale et a de l'avenir. Les parents poussent l'apprenti dans une profession à haut salaire et à chômage rare. L'amour de la matière, la forme de l'objet n'agissent point dans leur esprit mais le seul désir de donner à l'enfant une sécurité de gain. Les orienteurs professionnels choisissent d'abord les plus instruits et les mieux éducables pour les métiers de finesse. Ceci concorde avec la volonté des enfants de devenir imprimeurs ou mécaniciens parce qu'ils estiment que cela est bien au-dessus de boulanger ou cordonnier.

L'orgueil du métier est vivace. Les meilleurs élèves en français deviennent typographes. Faire un cordonnier est difficile, car même les enfants sans disposition pour les professions raffinées les souhaitent. Dans les institu-

tions don Bosco, les travaux du cuir consistent d'abord à rapetasser la godasse. L'art de la peausserie est surtout exercé par la reliure et avec une telle maîtrise que l'institution de Marseille a eu un diplômé premier ouvrier de France.

Jean Bosco n'a jamais encouragé les industries de luxe. Quand on lui faisait respectueusement observer que les ficelles blanches ne conviennent pas pour lacer les souliers, il les trempait dans son encrier afin d'être correct.

Dans les millions qu'il recueillait pour ses œuvres, il ne se réservait pas le prix d'une paire de lacets.

Pour lui, le travail avait la même sainteté au sillon qu'à l'établi et à ravauder des guenilles qu'à broder des nappes d'autel.

Certains métiers subissent le sobriquet : le cordonnier est un gnaf ; le relieur n'a point de surnom. Du ribouis au livre, les ouvriers ne trouvent pas la même estime sociale. Le boulanger est mitron, le cuisinier marmiton, gâte-sauce, le pâtissier gnolleux, l'épicier cornichon, le mécanicien reste mécano ou métallo. C'est une abréviation, non une raillerie.

Ce qui atténue la fierté des métiers les uns contre les autres est que chacun maintient la sienne. Dans l'institution d'apprentissage elles se touchent toutes. Le cordonnier se sent inférieur auprès du sans-filiste, parce qu'ils se voient tous les jours, ont récréation ensemble ; mais dans la vie le métier les sépare autant qu'une religion. Le geindre de fournil n'aura plus aucun contact avec le tourneur de pièces d'automobile. Il ne sera pas dans le même syndicat. Il aura pour lui l'ancienneté du métier artisanal, fier de ses siècles, et la possibilité de s'établir petit patron.

Ceux qui aident l'enfant à choisir une profession et à la pratiquer, lui rendent un service qui décide de toute sa vie. Don Jean Bosco a été dans cette direction de la conscience des mains, dans le choix de la vocation de

travail, un précurseur à qui l'Église a conféré l'auréole et à qui le corporatisme doit la vénération.

Par les ateliers monastiques et les confréries ouvrières, ancêtres des syndicats, le Christianisme a laissé des marques profondes dans l'Histoire corporative. Don Jean Bosco, Saint des ouvriers, a reconstitué l'association de la main-d'œuvre et des mains jointes d'où est sortie la ferveur de la justice dans le Travail.

PIERRE HAMP

LES ENFANTS SANS AGE

En Lorraine, au milieu d'une campagne féodale et hirsute, la manufacture de M. de Wastville occupait une centaine d'ouvriers, sans compter les enfants employés à ramasser sur les carreaux de l'atelier les bouts de fil qui traînent ou parfois même à surveiller, debout, le dévidage des trames. Cette dernière fonction était celle du petit Charles : il y avait appris combien une journée peut être longue, même lorsque s'allument les lampes à huile et que l'atelier prend un aspect fantastique, où la rumeur des battants et le tressautement des vitres semblent s'assoupir et se fondre comme un interminable orage, et où la puanteur des ballots, des haleines et du renfermé finit aussi par s'oublier. A cette heure-là l'accoutumance est devenue profonde, l'esprit, les yeux, le dos sont définitivement domptés. Néanmoins, en hiver surtout, l'heure arrive très tôt, c'est une duperie, on s'en aperçoit à la longueur de l'après-midi qu'il faut supporter encore et qui n'en finit plus : si bien que la fatigue revient et qu'il fallait à Charles appuyer son bas-ventre contre un des madriers du métier pour retrouver une sorte d'exaltation, surtout si au même moment il regardait les jambes de la mère Firmine. Car c'est le fait du corps masculin, tant qu'il vit, d'éprouver dans son membre, ce mouvement de sève, même en marchant à l'échafaud. Oui, peut-être le suprême désir du condamné à mort est-il d'accoler le montant de la guillotine, désespérément dressé vers le

ciel et d'épuiser dans cet embrassement une énergie toujours disponible. En dépit de l'insondable fatigue, en dépit aussi, avouons-le, d'une virilité encore insuffisante, Charles sentait il ne savait quoi s'éveiller en lui, à n'importe quel moment du jour, et c'est pour étayer ce fragile appel qu'il se pressait contre la membrure du métier et jetait les yeux sur une image féminine, que ce fût l'épaisseur d'une ouvrière ou, plus gracile et plus lancinante, Mélanie, la petite compagne de son âge, neuf ans, trottant par terre à la façon d'un chat pour y glaner les bouts de fil. Alors le père de Charles survenait et, d'une baguette, frappait son enfant selon le pacte qu'ils avaient conclu à l'aube en venant à la fabrique. « Père, c'est toi qui me taperas dessus, n'est-ce pas, et qui te fâcheras avec de grands cris, parce que je ne veux pas que ce soit le contre-maître. » Celui-ci, pendant cette petite comédie, clignait de l'œil d'un air mauvais sous sa casquette de loutre. Charles se redressait, son père reprenait l'ouvrage en grommelant. Personne ne levait les yeux. Mélanie courbait son échine et filait entre les pattes des ouvriers et des métiers.

Y avait-il autre chose encore entre Charles et Mélanie ? Pouvait-on dire que Charles était amoureux de Mélanie ? Certes, on pouvait le dire. Et Mélanie de Charles. C'était de l'amour, ce sentiment brutal qui les rapprochait l'un de l'autre pendant la demi-heure consacrée au repas, dans les mauvaises herbes de la cour et faisait se frotter leurs mollets maigres. C'était aussi de l'amour, cette écœurante pitié qui étreignait Charles lorsque Mélanie avait moins à manger que lui, si bien qu'il n'hésitait pas à lui offrir un quart de sa pomme acide. Elle saisissait le bout de pomme entre ses pattes, noires d'avoir traîné par terre, et y enfonçait les dents en levant les yeux, sous ses paupières bleues, vers son petit ami. Celui-ci souriait : c'était là le seul sourire de sa longue journée, un sourire mince, défaillant, et qui écaillait sa minus-

cule face de plâtre. Ensuite le père arrivait et leur faisait boire à tous deux une lampée de vin au même goulot. Alors plus que jamais c'était de l'amour qui coulait dans la gorge étroite de Charles, et Mélanie le regardait avec une plus vive satisfaction encore et comme un air de complicité totale. Puis Charles tirait de sa gibecière un mégot ramassé par terre et le fumait : à l'âcreté du vin succédait, dans sa gorge, une purge de fumée noire. Le soir, au retour, en marchant à côté de son père, dans l'ombre de la mauvaise route, et en serrant de sa petite main blessée l'énorme main paternelle, Charles se sentait l'égal de son père et, comme lui, capable d'ingurgiter du poison et de l'amour. Jamais il n'eut l'idée de se croire coupable devant son père, mais s'il était coupable devant d'autres, devant le contre-maître, par exemple, ou le madrier du métier, ou le lointain M. de Wastville, c'est que son père l'était aussi, au même degré et de la même sorte. Mélanie, elle, rentrait seule chez elle, n'ayant plus de père et habitant au bout du pays chez une espèce de vieille femme. Elle n'avait personne de qui se sentir l'égale, mais elle avait tout de même beaucoup de courage et de mépris puisqu'elle pouvait faire seule ce long chemin nocturne, sans rien redouter, sautant les fossés quand il y avait un fossé à sauter et brûlant aux orties ses jambes nues. Personne avec qui conclure un pacte, personne à qui donner la main, personne de qui partager la fatigue, le désir, le vice, la colère. Elle ne pouvait se comparer qu'aux herbes de la nuit, aux animaux, aux plaintes rauques qu'on entend dans l'étendue et à toutes sortes de choses malfaisantes sur quoi on risque de trébucher et qui sortent de terre à ce moment-là.

M. de Wastville aimait la comédie. Il pensait aussi que rien n'était plus capable d'élever les cœurs et les esprits de ses ouvriers, et en particulier des enfants. A certains jours de fête il faisait jouer à ceux-ci des pièces

sur la petite scène qu'il avait aménagée dans une galerie de son château. A l'entendre lui-même, sa meilleure découverte avait été celle du talent de Charles et de Mélanie. Il n'y avait pas de représentation où il ne les employât, en même temps qu'un garçon plus grand qu'eux — il avait treize ou quatorze ans — et qu'on appelait le grand Rodolphe. Ce dernier avait toujours pour partenaire, dans les comédies, la fille même de M. de Wastville. Rodolphe jouait des rôles selon lesquels il s'éprenait de Mlle de Wastville, son laquais était le petit Charles, et celui-ci faisait sa cour à Mélanie qui jouait les soubrettes de Mlle de Wastville. Assis au premier rang des spectateurs, M. de Wastville, très rouge sous son toupet de cheveux gris et engoncé dans sa haute cravate, savourait son divertissement, tandis que les messieurs et les dames du voisinage échangeaient des observations amusées. Dans le fond de la salle, les ouvriers de la fabrique et les gens du village étaient admis à applaudir. Ils étaient si loin que les acteurs ne les distinguaient pas. Ils ne voyaient guère que M. de Wastville, tout le reste se perdait dans l'ombre confuse des chandelles. Mais surtout ils se voyaient eux-mêmes, et Charles pouvait admirer tout à son aise la grâce de Mélanie sous ses déguisements. Lui-même se sentait parfaitement allègre et pur dans son costume de théâtre. « Eh ! maraud ! » lui criait le grand Rodolphe. Que n'eût-il pas fait alors pour le service de Rodolphe et son bonheur ? Rodolphe était un si galant cavalier ! Il appartenait à Charles d'imaginer mille tours plus ingénieux les uns que les autres afin de lui venir en aide et de favoriser ses amours. « Pense donc, mon ami, lui disait Rodolphe, c'est la plus belle des belles et depuis que j'ai débarqué dans ce pays j'ai pour cette femme la cervelle à l'envers ! » Cette femme, c'était Mlle de Wastville, à qui de son côté Mélanie montrait un dévouement et une fidélité éperdus. Mlle de Wastville faisait son

entrée, grande et en tous points digne de la grande taille de Rodolphe et des adorables attentions de sa soubrette Mélanie. Cette pieuse jeune fille savait, en ces occasions, se montrer extraordinairement coquette et voluptueuse, se cambrant et se tournant en tous sens et découvrant dans l'ombre de son corset l'éblouissante aurore des deux seins. Ses bras aussi étaient faits de clarté et sa voix charmante avait des façons inimaginables de se glisser jusqu'au fond des âmes. Et que les costumes étaient exquis et souples ! Tout était en soie, de cette même soie qui se fabriquait dans les ateliers et se révélait enfin, aux lumières du théâtre, comme une matière achevée et vivant de sa vie propre et de sa personnelle splendeur. « Décidément, confiait le grand Rodolphe à son valet, depuis que j'ai débarqué dans ce pays, j'y vais de merveille en merveille et d'étonnement en étonnement. Maraud, veux-tu que nous nous y établissions jusqu'à la fin de nos jours ? Ah ! tu ris ? Cette idée te séduit... » Ces scènes où le grand Rodolphe et le petit Charles échangeaient leurs impressions et leurs vœux leur causaient à tous deux, c'était visible, un immense plaisir. Ils se sentaient à l'aise et en confiance. Mais lorsqu'à la porte Mlle de Wastville apparaissait, Charles voyait le visage de son maître se décomposer sous le fard, car une grande scène obscure et troublante se préparait. « Laisse-nous », disait le maître d'un ton bref. Charles retournait dans les coulisses, et pour lui aussi une scène d'amour se préparait, car aux galanteries des maîtres succédaient les galanteries des domestiques. Et alors il reparaissait sur la scène avec Mélanie à qui il devait faire des agaceries, non, d'ailleurs, sans certaines chances de succès. « Serait-il vrai ? Oh ! mais alors je serais le plus heureux des hommes ! — Vous divaguez. Je ne vous ai rien dit qui puisse vous faire croire... — Ta ta ! j'ai bien entendu, et je connais le cœur des femmes. — Dans ce cas... » Un baiser furtif

auquel on consent. Un nouveau baiser... Cette fois, c'est trop et, néanmoins... Oui, il peut bien dire qu'il va être le plus heureux des hommes. Car cette attente, ce souci et l'écho, encore tout vibrant dans l'air, des paroles qui viennent d'être prononcées, cette musique demeurée, comme une guirlande, accrochée aux lueurs étoilées de la scène, tout cela peut vous rendre l'homme le plus heureux du monde. Dans la salle, les spectateurs se trémoussaient sur leurs sièges en déclarant que ces deux gamins étaient absolument adorables. M. de Wastville, flatté, saluait à droite et à gauche en souriant.

On pouvait imaginer que pendant la semaine et les longues heures de l'atelier les enfants pensaient à ces fêtes et en attendaient avec impatience le retour. Il n'en était rien. Et peut-être ne faisaient-ils aucune différence entre ce qu'il y avait de pénible dans les journées de l'atelier et ce qu'il y avait de miraculeux dans les moments où, sur la scène du théâtre, ils produisaient des mélodies enchantées. En échange, ces derniers moments n'étaient pas troublés par la pensée du lendemain et des coups de bâton devant les métiers. Si cette opposition, insupportable dès qu'on la conçoit, existait quelque part, c'était peut-être uniquement dans l'esprit de M. de Wastville : son ombre aurait pu dire qu'il en souffrait. Et que lui, pendant que la comédie se déroulait, savourait avec horreur l'idée que, quelques minutes plus tard, Charles, le grand Rodolphe, Mélanie, retrouveraient leurs foyers obscurs et la menace de la semaine à recommencer. Mais son ombre seule aurait pu confier l'existence de ces considérations. Car pour ce qui est de la figure même de M. de Wastville, elle faisait, pendant le spectacle, très bonne contenance, se déridant aux tirades plaisantes et aux répliques bien venues et paraissant goûter avec une sérénité parfaite l'excellence du jeu des petits comédiens. Il paraissait content d'y voir mêlée sa fille, car c'était une bonne

chose qu'une jeune personne aussi bien élevée et ces pauvres petits galopins confrontassent leurs talents.

Donc, Charles, Mélanie et le grand Rodolphe jouaient la comédie des amours et des surprises sans en tirer pour eux-mêmes le moindre sentiment d'espoir, et quand Rodolphe disait : « Depuis que nous avons débarqué dans ce pays... » ils n'imaginaient nullement qu'on pût débarquer quelque part. Cette absence totale de désir et d'illusion ne les empêchait nullement, d'ailleurs, de jouer leurs rôles avec une parfaite bonne volonté, des voix frémissantes et un cœur palpitant. De même, Mélanie, quand, courbée vers le sol de l'atelier, elle courait après les bouts de fil abandonnés, remplissait cet office avec beaucoup d'attention et sans distraction aucune, sans se raconter aucune de ces histoires que se racontent les petites filles de neuf ans. Il en était de même du petit Charles : tout était égal à ses yeux et il ne faisait aucune distinction entre aucun moment de sa vie, même pas entre le jour cruel et la nuit bienfaisante pendant laquelle on dort. La venue du sommeil était tout près, pour lui, de l'aube et du réveil, sans que se présentât jamais un seul de ces instants où quelqu'un vous chatouillant du doigt la nuque, vous appelle petite abeille ou petit chien. Dans tout ce temps massif, il n'y avait pour Charles que deux lueurs singulières qui apportaient quelque changement en lui : c'était lorsqu'il appuyait son bas-ventre contre le madrier et qu'un bizarre et grossier désir d'homme le saisissait. Et aussi lorsque, la fatigue l'accablant, il redoutait de voir apparaître la canne levée du contre-maître. Alors son esprit aiguisé l'avertissait du danger : il tournait les yeux vers son père. Celui-ci comprenait cet appel et venait lui-même battre son enfant, comme cela avait été convenu entre eux.

Ainsi vivaient ces enfants, sans jouir de la tristesse et de l'angoisse des fêtes. Lorsque la comédie s'achevait

et que la salle devenait plus jaune et papillonnante, toute cette plénitude s'épanouissait sans qu'ils en connussent rien. Les spectateurs ou l'ombre de M. de Wastville pouvaient alors se demander avec mélancolie si les heureux comédiens, demeurés à jamais dans le pays où ils avaient par fortune abordé, allaient garder leurs costumes de féerie et, derrière la scène, dans les coulisses, souper joyeusement et continuer de se lancer, à travers les lumières, des paroles aériennes. Ou bien s'ils allaient se dépouiller de leurs ailes et subir l'amertume de retomber dans une réalité intolérable. Ils eussent été bien rassurés s'ils avaient pu comprendre que ces questions ne se posaient pas pour les enfants comédiens. Et s'il leur avait pris fantaisie d'entrer le lendemain matin dans l'atelier, quelle n'eût pas été leur surprise de n'y même plus retrouver l'effacement des songes de la veille ! Se penchant auprès de Mélanie, ils lui auraient dit : « Que cherches-tu là ? Un bout de fil ? C'est amusant. Non, prends celui-ci d'abord : c'est une reine, vêtue de mauve, et qui s'ennuyait dans l'interstice de ces carrelages. Là-bas, il y a un coquelicot, tout rouge, caché dans les blés. Cette odeur de poussière, c'est l'odeur des champs, n'est-ce pas ? Et ces champs sont bien grands : tout à l'heure tu seras parvenue à l'autre bout, la forêt commencera et ce sera, cette fois, des champignons que tu t'amuseras à y cueillir. » Mais la petite fille les aurait alors regardés comme on regarde des gens qui divaguent. Mélanie, en effet, ne divaguait pas. Seulement son échine prenait un pli dur et cassé. Les gens se seraient demandés aussi comment on peut, si longtemps, jouer au même jeu : pour entretenir une attention qui n'aspire qu'à voltiger ne faut-il pas inventer des fictions ? Ce recours était bien inutile à Mélanie qui, enfermée dans l'atelier pour y ramasser des bouts de fil pendant quatorze heures, n'avait point à imaginer que les choses pussent s'efforcer

de ressembler à quoi que ce fût de différent de ce qu'elles étaient.

Les enfants n'avaient donc à souffrir que de l'usure imposée à leur petite taille. Et c'est plutôt les gens qu'il faut plaindre, car il n'est rien de plus déchirant que l'idée d'un contraste, lorsqu'elle se fait obsédante et que les spectacles extérieurs la représentent sans cesse à l'esprit. Assurément, c'est de cette idée que mourut M. de Wastville. La tension qu'elle avait installée en lui était trop forte et il éclata. Une congestion le renversa dans son fauteuil, râlant, la face violette, les yeux blancs, une grosse langue pendante, en plein théâtre, tandis que sur la scène, sa fille à qui le grand Rodolphe était en train, justement, de baiser la main, se mettait à pousser des cris épouvantables. Elle sauta de la scène, tout habillée en princesse, comme elle était, cependant que Rodolphe demeurait le bras en l'air, avec son madrigal interrompu et que Charles et Mélanie se demandaient quelle contenance il fallait prendre. Devaient-ils jouer leur scène, à eux, ou bien se défaire de leurs costumes et retourner à la fabrique ? On baissa le rideau et il y eut un moment de désordre.

La règle reprit son cours avec l'enterrement de M. de Wastville, qui fut une fête parfaitement organisée. Le matin tous les ouvriers, femmes et enfants compris, assistèrent à la messe et suivirent le convoi funèbre jusqu'au cimetière. On avait retenu quelques sous sur leurs salaires afin de leur permettre d'acheter une couronne, qui fut accrochée derrière le cercueil et sur laquelle on lisait ces mots : *A notre bienfaiteur*. Les enfants entrevirent Mlle de Wastville, toute enveloppée dans ses voiles et qui sanglotait là-dessous. On la fit monter dans une voiture. Mais ils eurent tout le loisir de contempler les trois fils de M. de Wastville qui ne cessèrent de se montrer aux yeux et de veiller à toute chose. Ils s'étaient fait tailler, pour la circonstance, des vêtements noirs

dans un drap religieux et rêche. C'étaient trois énormes chasseurs, osseux, haut-perchés et qui portaient des favoris drus comme il sied à des fils de la Providence, à des frères de l'Eternité. On ne les avait guère vus jusqu'alors, mais ce jour-là on comprit bien qu'ils existaient et que la fabrique était toujours en de bonnes mains. Les gens du pays se demandaient s'ils avaient hérité les goûts délicats de leur père et si l'on continuerait, au château, à donner la comédie. Mais les enfants ne se demandaient rien. L'enterrement achevé, il fut porté à la connaissance des ouvriers qu'en signe de deuil, le travail ne reprendrait qu'à cinq heures de l'après-midi. Jusque-là tout le monde était libre. Les enfants en profitèrent pour se retrouver, après le déjeuner, devant les ateliers fermés et se promener un peu dans les mauvaises herbes. Un silence insolite pesait sur les bâtiments, l'air était blanc et morne. Le petit Charles suçait et mordillait sa main à laquelle il trouvait une saveur de pain grillé. En même temps il regardait Mélanie, toute maigre dans sa robe à carreaux, ses yeux verts percés dans le visage comme des petits trous, sa tignasse, et ses jambes nouées par un genou à la peau plus brune et plus rude que celle du mollet. Le grand Rodolphe était près d'eux et semblait préoccupé.

Ils tournaient autour des bâtiments et peu à peu parvinrent à ces confins où des mauvaises herbes de la fabrique on passe au jardin du château. Et le château se dressa devant leurs yeux, avec sa pelouse et son bassin aux cygnes. Plus rien ne traînait ici, qui rappelât l'industrie, et si des instruments avaient été oubliés près de cette cabane, c'étaient des instruments de jardinage, ceux avec lesquels on ratisse les cailloux clairs des allées, on arrose les fleurs heureuses des parterres. La cabane elle-même était propre et accueillante ; les ronces des haies, émoussées et luisantes, paraissaient incapables de piquer ; et ce banc, sous cette charmille

au détour de cette allée, on l'eût dit fraîchement repeint. Les trois enfants, poussant leur promenade, se risquèrent jusqu'aux abords du château.

Ils s'arrêtèrent au pied du château, sous une fenêtre, et tout était, autour d'eux, immobile et désert. Rodolphe se haussa sur la pointe des pieds comme pour essayer de regarder par la fenêtre, mais bien qu'il fût grand il n'y put parvenir. Alors il souleva Charles dans ses bras et lui demanda ce qu'il voyait.

— Je vois Mlle de Wastville, lui dit Charles. Elle est toute seule dans une grande chambre. Elle a une robe noire.

A son tour Mélanie voulut voir Mlle de Wastville dans sa robe noire. Puis le grand Rodolphe, s'agrippant au rebord de la fenêtre, jeta un regard dans la chambre. La jeune fille était assise près d'une lampe allumée. Elle portait ses cheveux coiffés en bandeaux, et une mince collerette blanche bordait son corsage noir. De cette collerette se dégageait un cou mince et pâle. Le visage était posé de trois-quarts et les larmes avaient rougi les yeux et déposé sous l'ombre du front toute une petite brûlure crépusculaire. La bouche était pensive, les mains se joignaient sur le giron. Ce n'était plus la grande princesse éblouissante, et qui, sous une éclatante perruque poudrée, répandait une idée de belle aventure à courir. C'était quelque chose d'intime et de mystérieux, que la douleur avait frappé et qui apparaissait là pour la première fois au monde.

Les trois enfants se regardèrent, ou plutôt Charles et Mélanie, les plus petits, regardèrent leur aîné, Rodolphe, et il y eut dans leurs regards une lueur qui ressemblait à de l'étonnement. Car tout à coup, dans cette plate fin de journée d'octobre, le grand Rodolphe avait éprouvé un sentiment correspondant à un âge de la vie et qui était de ceux qu'éprouvent les garçons de quatorze ans. Il avait regardé cette jeune fille avec les yeux de sa

jeunesse et comme on regarde une image inaccessible et poignante. Son cœur avait battu, il l'avait écouté battre et l'avait interrogé. L'image était restée de l'autre côté de la vitre, mais en fermant les paupières il la voyait encore, assise dans la pénombre, et se disait, avec une sorte de douce terreur, qu'il la reverrait toujours. Ses deux petits compagnons le virent baisser et rouvrir plusieurs fois les paupières et s'appuyer en chancelant contre le mur, sous la fenêtre merveilleuse. Ce fut là un événement extraordinaire, vraiment, mais le plus extraordinaire fut que les deux petits, qui, comme on l'a vu, n'avaient pas d'enfance, firent, à la suite de Rodolphe, une soudaine intrusion dans le temps. Ils partagèrent bien qu'ils n'eussent, d'apparence, que huit ans et en réalité pas d'années du tout, la détresse de l'adolescent efflanqué qui s'adossait au mur, les mains pendantes et les yeux mi-clos. Ils s'approchèrent de lui comme pour essayer de le guérir, mais en sachant bien que son mal était inguérissable. Alors, lointaine et du fond du ciel des fabriques, la cloche sonna. Ils s'en retournèrent vers les métiers, le petit garçon et la petite fille pressant le pas et s'essoufflant afin de rester auprès de leur grand camarade. Le jardin s'efaca dans le soir, les pavés rudes reparurent sur le sol. Et on vit surgir les vitres rouges des ateliers fermés où couvait le mélange étouffant des halètements et des soupirs, vapeur qu'exhale le temps, lorsqu'il se confine et qu'il s'arrête.

JEAN CASSOU

Noël 1937.

QUELQUES FANATIQUES

NOTE

Au milieu du siècle dernier, les sectes pullulaient sur le Nouveau Continent. Dès le XVIIe, et avant même que l'Amérique se fût proclamée la terre de la liberté, des croyants européens (Pères Pèlerins, Quakers, Puritains), persécutés pour leur foi, y étaient venus chercher asile. Leur influence s'étendant avec la civilisation nouvelle, ils avaient créé peu à peu cette atmosphère chrétienne et protestante qui est encore celle d'aujourd'hui.

Sur cet immense territoire où tous les hommes étaient libres, où les croyants avaient semé les graines d'une religion passionnée, les personnalités mystiques assez fortes pour se rebeller et sortir du moule commun n'eurent pas de peine à trouver des disciples. Il y eut des sectes de toutes sortes, fondées sur les croyances les plus diverses. Les disciples mettaient leurs biens en commun, abdiquaient toute volonté personnelle devant les chefs — hommes ou femmes — « qui représentaient Dieu » et qui, d'ailleurs, s'ils agissaient trop souvent comme des fous, étaient rarement des escrocs. Ces communautés ont parfois prospéré quelque temps, mais aucune d'elles — si l'on excepte les Mormons et la Christian Science — n'a réellement pu survivre à son chef.

Née chez les Quakers en 1782, Hannah Whitall, dont on va lire les souvenirs, a consacré sa vie à la poursuite de la vérité religieuse. Elle y a apporté une vitalité sans égale, une bonne humeur inaltérable, une santé robuste d'esprit et de corps.

A 19 ans, ayant épousé Robert Pearsall Smith, elle quitta avec lui le cercle des Quakers pour entreprendre sa recherche de la parole de Dieu. Dans cette recherche, ils se rapprochèrent successivement des Méthodistes, des « Plymouth Brethren », des Baptistes. Devenus ensuite évangélistes, et tous deux prédicateurs remarquables, ils vinrent prêcher en Angleterre la « Vie plus haute » afin de réveiller le sentiment religieux. Leurs principes n'avaient rien de sectaire. Un scandale éclata pourtant : accusés de servir une doctrine secrète, ils durent retourner en Amérique. Ils reviendront plus tard, avec toute leur famille, s'établir en Angleterre.

A la fin de sa vie, Hannah Whitall Smith se retrouva toute proche de la position des Vieux Quakers d'où elle était partie.

Vers 1890, elle réunit ses Souvenirs personnels sur le Fanatisme Religieux.

« Il ne faudra pas les publier avant ma mort, dit-elle à ses enfants, ni avant que tous ceux dont je parle soient morts eux aussi. Mais alors je crois qu'il faudra le faire. Nous ne souffrirons pas de ces révélations, tandis que maintenant elles causeraient bien du trouble. »

S. MARTIN-CHAUFFIER

I. Le fanatisme du docteur Foster

En 1871 ou 1872 mon mari et moi conduisîmes notre famille dans un Sanatorium de l'État de New-York. Mon mari devait y suivre un traitement pour une dépression nerveuse : nous y demeurâmes trois ou quatre mois. Le directeur de l'établissement était un des hommes les plus saints que j'aie jamais rencontrés. Personne ne pouvait l'approcher sans avoir l'impression qu'il vivait dans une intimité et dans une communion constantes avec le Seigneur. Non qu'il parlât beaucoup de religion, mais cela émanait de son aspect, de l'atmosphère où il vivait, de ses actions et de tout ce qui venait de lui. Une de mes très chères amies se trouvait dans le Sanatorium à ce même moment, et,comme nous avions toutes les deux faim et soif de connaître les profondes choses de Dieu, nous avions très souvent de longues conversations sur ce sujet. Un jour elle me dit : « Hannah, j'imagine que le docteur Foster a pénétré certains secrets de la vie divine que toi et moi devrions connaître : il y a fait quelques allusions dans ce qu'il m'a dit à propos de ma santé. Ne voudrais-tu pas qu'il nous en parle ? » Naturellement j'acquiesçai de tout mon cœur et elle décida de l'interroger. Mais, à sa requête, il répondit qu'il demanderait au Seigneur s'il devait ou non nous révéler son secret. Quelques jours plus tard, il nous apprit que Dieu l'y avait autorisé et nous fixa un rendez-vous. Nous étions évidemment dans un état d'extrême excitation et fîmes de grandes prières pour demander à Dieu d'être bien dirigées dans cette initiation.

Jamais je n'oublierai cet entretien ! Le docteur Foster commença par nous dire que le Baptême du Saint-Esprit

était un phénomène physique qui se faisait connaître par de délicieux frémissements qui parcouraient le corps de la tête aux pieds : celui qui n'avait pas ressenti ces frémissements ne pouvait savoir ce qu'était le Baptême de l'Esprit. Il nous raconta que la chose lui avait été révélée de la manière suivante : ayant supplié le Seigneur de lui accorder le Baptême de l'Esprit, il s'aperçut que chaque fois qu'il priait, et surtout lorsqu'il était fervent, il éprouvait des frémissements physiques qu'il croyait dus aux passions terrestres. Il s'en blâma excessivement et songea qu'il devait être un homme bien sensuel pour que de pareilles impressions lui vinssent dans ces moments sacrés. Il s'en délivrait par le jeûne et la prière puis recommençait d'implorer le Baptême de l'Esprit. Mais invariablement, après un court moment d'adoration, les sensations renaissaient et il devait recommencer à jeûner et à prier. Ce même processus s'étant renouvelé plusieurs fois, il fut saisi de désespoir. Un jour cependant, alors que, durant une ardente saison de prière, ces sensations étaient particulièrement violentes, il lui sembla qu'une voix intérieure lui disait : « Ces sensations que vous condamnez si fort, sont réellement la manifestation divine du Saint-Esprit dans votre corps. » Il lui avait été très difficile de l'admettre, mais cette voix semblait posséder une autorité divine si puissante qu'il n'avait pu y demeurer sourd. Il demanda un signe qui lui prouvât que c'était bien là ce baptême de l'Esprit qu'il avait imploré, un signe tel qu'il n'en pût plus douter. Et sa prière, nous dit-il, avait été exaucée : il avait été convaincu, sans l'ombre d'une hésitation possible, que ces mêmes sensations qu'il avait condamnées comme charnelles étaient véritablement le Baptême de l'Esprit qu'il avait tant attendu. Immédiatement il commença de les accueillir avec gratitude et elles étaient maintenant si continues qu'il ne passait guère de moment sans les éprouver. Du moment où il avait accepté ces sensations comme une manifestation divine, il s'en était senti spirituellement transporté et éclairé. Ceci, nous dit-il, était le secret divin qui lui avait été révélé et qu'il avait eu la permission de révéler à son tour à des âmes élues. Quand le docteur Foster s'en alla, nous demeurâmes un long moment dans un silence abasourdi. Nous ne pensions pas à voir là

quelque ruse du démon et nous avions d'ailleurs une confiance absolue dans la sainteté de cet homme de Dieu. Nous craignîmes que l'horreur que nous avions éprouvée en l'entendant ne vînt de ce que nos esprits trop occupés de choses charnelles ne pouvaient saisir la profonde pureté spirituelle de cette révélation : il nous parut que nous ne devions pas la repousser sans prières et sans considération.

Nous eûmes par la suite de nombreuses conversations avec le docteur Foster sur ce sujet. Il nous dit que ces baptêmes étaient vraiment l'accomplissement de l'union du Christ avec son peuple, comme de l'Époux avec l'Épouse, décrite dans l'Épitre aux Éphésiens V. 25-32, symbolisée dans le Cantique des Cantiques, et dont il est parlé en maints passages de l'Écriture : la repousser serait repousser l'union avec le Seigneur Lui-même. Et il nous décrivit cette union spirituelle comme un tel transport, un tel ravissement, il nous la montra si remplie de la présence réelle de Dieu qu'enfin nous commençâmes à y croire et à désirer connaître par nous-mêmes la réalité de cette merveilleuse expérience. Nous commençâmes avec ferveur à la rechercher pour nous-mêmes. Cependant, avant d'avoir reçu une réponse à nos prières, mon amie et moi quittâmes le Sanatorium, nous fûmes séparées par une grande distance et nous ne nous sommes jamais plus rencontrées.

II. Le fanatisme de miss S.

J'avais miss S. pour amie. C'était une femme intéressante et fort douée, en même temps qu'une Chrétienne militante dont l'action était des plus efficaces. Mais je la trouvais un peu trop absorbée en elle-même. Elle s'habillait de la façon la plus austère, avec un bonnet en pain de sucre, des mouchoirs croisés et, sur ses épaules, un correct petit châle à trois pointes. Nous devînmes très intimes ; je m'intéressais profondément à sa vie religieuse et suivais avec une réelle sympathie ses expériences variées. Nous découvrîmes rapidement que nous aspirions toutes les deux à la vie mystique

et particulièrement au baptême de l'Esprit Saint, et nous recherchâmes les occasions d'y parvenir ensemble.

A cette époque, des Méthodistes qui croyaient à la sanctification par la foi avaient l'habitude de tenir d'immenses « Camps de Sainteté ». Pendant les chauds étés américains, ces meetings se réunissaient un peu partout dans le pays, dans les bois ou les forêts, près des lacs, au bord de la mer. Ils duraient généralement dix jours, sous la direction d'éminents prédicateurs ou de maîtres religieux qui croyaient à la doctrine de la Sainteté ou, en d'autres termes, à la « Sanctification par la foi. » Ceux qui prenaient part au meeting vivaient sous des tentes disséminées parmi les arbres ; pendant ces dix jours on devait, autant que possible, se dépouiller de tout souci, de toute préoccupation terrestre, pour se donner entièrement aux exercices et aux intérêts religieux.

Pendant l'été de 187., je pris part, avec l'amie dont je parle, à l'un de ces grands « Camps de Sainteté ». Affamés de justice comme nous l'étions tous, nous aspirions surtout à connaître expérimentalement le baptême de l'Esprit Saint. C'était là le thème de nos exercices, et chaque réunion nous apportait les merveilleux témoignages de ceux qui, d'après eux, l'avaient consciemment reçu.

Notre attente et nos aspirations ainsi surexcitées avaient atteint le plus haut degré de l'enthousiasme, lorsqu'un soir, après la réunion publique, quelques-uns d'entre nous se réunirent sous une tente afin d'y faire ensemble des prières toutes spéciales : nous étions résolus à nous crisper, à agoniser même pour provoquer une réponse. A genoux dans l'obscurité, nous répandîmes pendant deux ou trois heures nos prières et nos supplications, tantôt à voix haute, tantôt mentalement. Mais, à ma grande surprise, nulle réponse ne sembla nous parvenir et, quand l'heure tardive nous obligea à nous séparer, j'éprouvai pour ma part une indicible déception.

Comme tout le monde sortait je remarquai l'absence de mon amie et pensai qu'elle avait sans doute regagné silencieusement sa tente avant la fin de la réunion. Ayant allumé une bougie pour me coucher, je la découvris, à ma stupéfaction, étendue au pied de mon lit ; elle semblait évanouie,

mais quand je l'eus appelée elle se mit aussitôt à louer Dieu avec transport : « Oh ! quelle merveille ! Que c'est magnifique ! Oh ! c'est le baptême ! Oh ! Quelle bénédiction ! C'est plus que je n'en puis supporter ! Oh ! Seigneur, arrête Ta main ! La chair et le sang ne peuvent soutenir cette gloire ! » D'autres expressions de ce genre s'échappaient de ses lèvres sur des tons extasiés. Comme on peut bien l'imaginer, je me sentais remplie à la fois de joie et de terreur et je courus rappeler nos amis afin qu'ils vinssent contempler cette merveilleuse réponse à nos prières : je ne doutais pas que mon amie n'eût reçu le baptême de l'Esprit auquel nous aspirions. Pourquoi elle avait été choisie, je n'en savais rien, car elle ne me paraissait ni meilleure ni plus ardente que n'importe laquelle de nous. Mais c'était ainsi et je décidai d'en jouir à travers elle autant que cela me serait possible.

La nuit parut être pour miss S... une nuit de délices et, le lendemain matin, je fis savoir à la réunion matinale de prières que le Camp avait reçu de grandes bénédictions. Une députation des organisateurs vint aussitôt trouver mon amie sous sa tente pour lui demander de vouloir bien se rendre à la réunion publique et porter témoignage de la bénédiction qu'elle avait reçue. Mais cette requête parut la choquer extrêmement, car elle répondit qu'il lui semblerait exposer en public ses plus chers secrets d'amour ; elle était très mécontente, et je ne pus m'empêcher de croire qu'elle perdit par là le bénéfice, quel qu'il fût, de ce qu'elle avait reçu. Il semble néanmoins que cela ait été pour elle ce que les Swedenborgiens appellent « une entrée dans le monde spirituel », car, depuis lors, elle connut des expériences étranges et merveilleuses qui se muèrent en grand fanatisme. Après ces moments de ravissement, elle trouva tout naturellement fastidieux le tran-tran de la vie religieuse ordinaire et s'efforça continuellement de rechercher de semblables extases. Quand je lui parlai de ma saison d'eaux et du secret qui m'y avait été révélé, elle saisit aussitôt l'occasion qui s'offrait à elle de retrouver la grâce perdue : elle alla donc se mettre là-bas sous la direction du docteur Foster dans l'espoir d'apprendre, elle aussi, ses étranges secrets. Le résultat fut qu'elle se livra aux plus étranges extravagances. Elle embrassa toutes ses vues

et — pour obéir, pensait-elle, à la voix de l'Esprit Saint — se laissa entraîner fort loin par le docteur. Entre autres choses, elle crut de son devoir de lui demander de se mettre nu devant elle, et d'en faire autant devant lui. Je n'ai jamais su au juste à quels excès elle s'était livrée, mais je sais qu'elle était pleinement imbue de l'idée que le baptême de l'Esprit Saint était aussi bien physique que spirituel ; selon elle, le but des maîtres religieux devait être d'exciter en eux-mêmes et chez les autres ces frémissements physiques qui accompagnent la passion et qui lui paraissaient alors le gage manifeste de l'union avec le Christ. Elle vit dans le Cantique des Cantiques la description des rapports de l'âme et du Christ considérés comme l'Épouse et l'Époux et elle m'avoua avec une sorte de terreur sacrée que le Christ venait souvent la visiter la nuit en véritable Épouse et qu'il avait avec elle des relations d'Époux. Elle enseigna cette doctrine à un petit cercle choisi d'amis et s'efforça même, par contact personnel, de produire en eux ces frémissements physiques qu'elle croyait fermement être le contact réel du Saint-Esprit.

III. Le fanatisme de L.

En 1879 nous louâmes pour l'été une maison meublée à Germantown. La maison voisine était occupée par des gens qui avaient la réputation d'être des Chrétiens admirables et de recevoir de remarquables révélations. Recherchant moi-même à cette époque les expériences de ce genre, ces personnes m'intéressaient excessivement et je fis sans tarder leur connaissance. Le chef de la maisonnée était un ministre méthodiste nommé J. L. qui me parut fort imposant et intéressant. Il lui arrivait de se tourner brusquement vers vous pendant une conversation : il venait de recevoir un message du Seigneur, et vous avertissait solennellement que le moment était venu pour vous de faire un pas décisif, ou quelque chose de ce genre. Il y avait aussi dans la maison deux sœurs dont le père, le docteur W. possédait dans l'église Méthodiste une haute situation avec la réputation d'une grande piété. A Ocean Grove, où il habitait avec sa famille, on les tenait pour des gens d'une extraordinaire dévotion.

Dès le premier moment je fus profondément impressionnée par la sainteté évidente de mes voisins et je sentis qu'ils avaient été conduits là pour m'aider à réaliser cette union avec le Christ que je cherchais ardemment et qu'ils semblaient avoir atteint à un degré vraiment merveilleux.

La première chose qui m'intéressa fut la façon remarquable dont ils se laissaient diriger par l'Esprit Saint dans toutes leurs petites affaires quotidiennes.

J'obtins de miss W. qu'elle consentît à me donner un exemple de la manière dont elle était dirigée. J'appris ainsi que, lorsqu'elle se réveillait le matin, sa première pensée consciente était pour consacrer sa journée au Seigneur, et Le prier de conduire chacun de ses pas. Puis elle Lui demandait si elle devait ou non se lever, et très souvent, quoiqu'il parût nécessaire qu'elle se levât, le Seigneur lui commandait de rester au lit. Mais la voix pouvait lui ordonner un peu plus tard de se lever. Elle commençait donc à s'habiller et, au fur et à mesure, demandait au Seigneur si elle devait revêtir ceci ou cela. Très souvent Il lui disait d'enfiler le soulier droit, mais non le gauche ; quelquefois elle ne devait mettre qu'un seul bas ; d'autres fois les deux bas sans souliers, d'autres fois encore les souliers sans bas. Il en allait ainsi pour toutes les pièces de son habillement. Elle me dit aussi que, dans la journée, alors qu'elle était assise à travailler, le Seigneur lui enjoignait parfois de se lever et de sortir de la pièce, puis aussitôt d'y rentrer. Et souvent elle s'entendait ordonner de changer de chaise, d'aller se tenir devant la porte d'entrée ou d'autres choses incohérentes. Le but de tout cela était, disait-elle, de plier nos volontés pour nous rendre prêts à suivre instantanément la direction du Seigneur. Je pensai immédiatement que j'aimerais à vivre de la sorte et, dès le lendemain de cette conversation, je commençai à agir selon les conseils de miss W. Mais ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté que je pus achever ma toilette et descendre à mon travail, car la voix ne cessait de m'ordonner mille autres actions. Il me fut aussi difficile de prendre mon petit déjeuner, la voix me suggérant de reposer ma cuiller quand j'allais la porter à ma bouche. Je passai ma matinée entière à courir de chaise en chaise, à aller vers le perron, à

en revenir, à me précipiter d'une chambre à l'autre, et même je dus enlever mes souliers et mes bas puis les remettre sans cause apparente.

Cela dura jusqu'à midi, mais alors mon bon sens se révolta et je me dis : « Il n'y a aucune Direction divine dans tout cela. Ces idées m'ont été suggérées par les confidences de miss W. et c'est moi-même qui les fabrique », et je dus convenir avec regret que je n'avais pas encore décelé le secret de la Direction divine. Néanmoins cela ne diminua pas mon désir de connaître le fond des expériences dont j'entendais parler.

Je connus ainsi pendant mes rapports avec mes voisins de grandes perplexités spirituelles. Un certain mystère, qui accompagnait cette grande sainteté apparente, en était souvent la cause. Cependant, comme je les considérais comme mes maîtres en religion et que je leur accordais la plus entière confiance, je confiais souvent mes difficultés à l'un ou l'autre d'entre eux et particulièrement à la plus âgée des demoiselles W., Caroline, femme intelligente et cultivée qui possédait une extraordinaire autorité spirituelle. J'épanchais dans son cœur tous mes doutes, mes embarras et mes tentations et je dois reconnaître qu'elle m'écoutait très patiemment ; mais lorsque je m'arrêtais, attendant d'elle quelque parole consolante ou encourageante, après une minute ou deux de silence elle me disait invariablement sur un ton définitif qui rendait toute discussion impossible : « Oui, tout cela peut être vrai, mais *il y a Dieu* ». Cette réponse m'impatientait car il me semblait que j'étais un cas fort intéressant et que mes doutes méritaient plus et mieux que cette simple affirmation : « Il y a Dieu ». Cependant toute la passion et le désespoir avec lesquels je lui disais mes peines spirituelles ne pouvaient obtenir de miss W. plus que cette phrase : « Oui, oui, je sais tout cela. Mais il y a Dieu. » Elle réussit pourtant par la répétition de ces quelques mots à me détacher de mes propres doutes et à m'amener à voir qu'en effet il n'était besoin de rien que de Dieu seul.

Un soir, vers la fin de leur séjour une de mes amies qui était venue s'asseoir à leurs pieds et moi-même, nous nous

trouvions en grande perplexité : comment était-il possible que Dieu laissât s'égarer des personnes qui ne cherchaient qu'à Le suivre et s'efforçaient de marcher dans Sa voie ? Nous allâmes nous coucher sans que la moindre lueur eût éclairé nos doutes ; mais, je ne sais comment, le lendemain matin, lorsque nous nous retrouvâmes, nous nous accueillîmes avec ce seul mot « Dieu ». Jamais nous ne l'avions prononcé de cette manière. Nous reconnaissions soudain que Dieu était Tout. Jamais plus nous ne l'avons oublié. De ce moment je n'ai pas eu, pour ma part, dans ma vie religieuse, une anxiété ni un seul doute à quoi ce simple mot « Dieu », n'ait répondu de manière suffisante et,depuis lors, bien qu'il y ait de cela trente ou quarante ans, nous nous saluons, mon amie et moi, dans toutes nos lettres et nos conversations, de ce seul nom que nous répétons — Dieu.

Il serait impossible d'exprimer par de simples mots de quelle tranquille évidence nous fûmes pénétrées ce matin-là : Dieu répondait à tous nos besoins. Il pouvait seul nous satisfaire. Depuis ce jour j'ai vu mille fois mes doutes se dissiper et toutes mes craintes s'évanouir lorsque je répétais ces mots : « Dieu suffit ». Et je garderai toujours une reconnaissance réelle à cette étrange maisonnée à laquelle je dus cette révélation. Cependant je fis peu après sur leur compte quelques terribles découvertes.

Peu après le départ de mes voisins je reçus un télégramme de Mrs. C. qui demeurait à Boston. Elle me priait de venir aussitôt la voir pour une affaire d'importance capitale. Le message était si pressant que je pris un train de nuit et arrivai chez Mrs. C. le lendemain matin. Elle me dit aussitôt qu'il lui semblait que je ne pouvais ignorer ce qui se passait chez Mr. L. et qu'elle m'avait fait venir pour me l'apprendre. Elle introduisit une doctoresse, très considérée, qui me raconta ce qui suit :

Elle avait à Boston deux amies très intimes. Ces deux jeunes femmes — dont l'une, qui dirigeait une grande école, était regardée comme une autorité en la matière — possédaient une rare culture, de la distinction et beaucoup de charme. Leur grande réputation religieuse ne mentait pas : elles étaient d'ardentes chrétiennes, respectées par tout le

monde. Ayant, dix-huit mois plus tôt, fait la connaissance de Mr. L., le pasteur méthodiste qui dirigeait l'étrange maisonnée près de chez moi, ses enseignements avaient paru leur procurer de grandes élévations spirituelles. A cette époque la doctoresse dirigeait un hôpital et ses amies venaient souvent l'y voir. Elle remarqua que l'une d'elles perdait sa gaieté, et semblait abattue sans qu'il y eût à cela aucune raison apparente. Elle paraissait constamment sur le point de dire quelque chose à son amie, mais s'arrêtait comme terrifiée. La doctoresse sentait bien qu'elle avait quelque confidence à lui faire mais qu'elle ne parvenait pas à s'y résoudre.

Un soir, cette amie vint passer la nuit à l'hôpital et dormit dans la chambre de la doctoresse. Comme elle se tenait devant la glace pour arranger ses cheveux, la doctoresse fut frappée par quelque chose de particulier dans son aspect, et s'aperçut soudain qu'elle était enceinte. Elle s'exclama : « Oh, chérie, qu'y a-t-il ? » et son amie éclata en sanglots. Rien d'autre ne fut dit sur le moment ; la doctoresse était trop secouée pour parler ; elle n'aurait pas été plus étonnée si elle avait vu l'Ange Gabriel dans la situation de son amie ; toutes deux passèrent la nuit à pleurer mais ne se dirent rien jusqu'au matin. Puis miss X... lui ouvrit son cœur et lui confia tout : sa compagne et elle-même avaient été très impressionnées par l'enseignement de Mr. L. qu'elles avaient connu par miss X..., professeur de religion d'une haute spiritualité, qui vivait à Boston. Elles subirent fortement son influence et eu à peu il leur dévoila qu'il devait être le père d'une race d'enfants mis au monde comme le Christ l'avait été ; le Seigneur, qui lui avait révélé cela, lui avait également fait voir qu'elles devaient être toutes les deux les mères favorisées de ces enfants. Je n'ai jamais pu savoir si ce docteur L. était un homme mauvais ou simplement un sauvage fanatique mais en tout cas il réussit à abuser complètement les deux dames et à réaliser ses projets.

IV. Le baptême de l'esprit

J'étais à cette époque très facilement disposée à accepter tout ce qui m'était dit. Je prenais en considération les plus

absurdes expériences et croyais à leur origine divine pour peu que leur narrateur en parût suffisamment assuré. J'avais, en particulier, une foi absolue en ceux qui professaient être « guidés par le Seigneur ». Je la devais sans doute à l'enseignement Quaker sur la « Direction divine » que j'avais reçu dans mon enfance. Il suffisait que quelqu'un me dît que le Seigneur l'avait conduit à faire ceci ou cela pour qu'aussitôt je m'inclinasse devant lui avec un profond respect. J'avoue que mon bon sens fut souvent durement choqué, mais j'attribuais mon étonnement à mon défaut de spiritualité et j'en vins à croire que ma vision intérieure, en se développant, me permettrait de comprendre les raisons divines des actes qui me paraissaient, à ce moment, violer les règles du bon sens et même de la simple morale. En dépit des déceptions passées, mon âme affamée de Dieu accueillait, avec un enthousiasme et une espérance toujours renouvelés, toute promesse d'une révélation divine.

Mais à cause de ma sympathie j'appris, j'en suis convaincue, beaucoup plus de choses qu'on n'en apprend généralement. Grâce à cela, après que j'eus reconnu le péril pour moi-même je fus en mesure d'aider quelques-unes des pauvres victimes qui s'étaient laissées prendre dans le filet et ne trouvaient plus nulle part ni espoir ni secours.

Une jeune femme vint me voir un jour dans une grande angoisse d'esprit à cause d'un piège où elle était tombée. Elle me dit qu'elle avait recherché le Baptême de l'Esprit depuis le jour où elle avait entendu un pasteur méthodiste prêcher avec ferveur dans la ville où elle habitait. Des conversations qu'elle avait eues avec ce pasteur lui avaient apporté une grande aide spirituelle. Ils découvrirent, me dit-elle que, lorsqu'ils étaient ensemble, la présence de Dieu se faisait pour eux plus sensible, et, plus ils s'asseyaient près l'un de l'autre, plus forte était la sensation. De merveilleuses vagues de frissons divins les parcouraient s'il y avait entre eux un contact quelconque. Le prédicateur lui dit que c'était là ce baptême sensible de l'Esprit Saint qu'elle appelait dans ses prières. Dans ces conditions, bien entendu, plus ils ressentaient ces vagues et plus l'Esprit les pénétrait, de sorte qu'ils avaient recherché un contact personnel toujours plus

rapproché jusqu'au jour enfin où elle s'était trouvée entraînée à avoir des relations criminelles avec le pasteur, homme marié. Brusquement rappelée à la réalité, elle se désespérait. Le Seigneur pouvait-Il lui avoir permis de tomber dans le péché quand elle recherchait si ardemment la sainteté ? Ou bien apportait-elle un esprit et des pensées impurs dans ce qui n'était que la plus vraie pureté spirituelle ? La détresse de son esprit l'avait déjà rendue presque folle : ayant entendu parler de moi comme professeur religieux elle venait me demander si je pouvais l'aider. Elle me supplia de lui dire ce qui était bien et ce qu'elle devait faire. J'avais heureusement déjà découvert que ces choses n'étaient que de dangereuses erreurs : je pus expliquer toute l'affaire à la pauvre fille et la convaincre qu'il ne lui restait qu'à cesser immédiatement et pour toujours toute espèce de relation avec le prédicateur qui l'avait conduite dans ces terribles erreurs. Il était pathétique de voir l'agonie et la détresse de cette pauvre fille abusée. Quelqu'un, me disait-elle, devrait, comme un veilleur, se tenir sur la plus haute tour de chaque ville et prévenir tout le monde du danger qui résidait dans ces sortes de choses. Elle suivit mes conseils et rompit toutes relations avec le pasteur, mais le choc avait été trop grand pour elle et peu de temps plus tard, heureusement, elle mourut.

Un ou deux ans après l'été où j'avais habité à côté de Mr. L. et de son étrange maisonnée, je me trouvais à Boston et je fus priée d'aller voir une dame qui possédait une grande influence parmi les fanatiques. Elle avait entraîné bien des personnes, et particulièrement les jeunes femmes dont j'ai parlé à propos du fanatisme de L., dans une voie dangereuse. Il était à craindre qu'elle n'agît de même sur d'autres et on espérait que je pourrais peut-être l'aider à concevoir combien tout cela était mal. Je vis une dame très distinguée, d'âge mûr, évidemment très intelligente. C'était aussi une travailleuse chrétienne hautement estimée par tous ceux qui la connaissaient. Je lui dis ce que je savais de la maison de L. et lui demandai si elle pouvait me répondre. Elle m'assura qu'elle le pouvait, que les voies du Seigneur étaient souvent très mystérieuses et telles que l'homme ordinaire se trouvait incapable de les comprendre,

mais que ce que Dieu avait déclaré propre, nul n'avait le droit de le juger malpropre.

Pendant notre conversation, cette dame me dit encore : « Vous pouvez trouver cela étrange, mais je parle d'expérience; quelquefois, lorsque je voulais aider mes amis à recevoir le Baptême de l'Esprit Saint, suivant l'inspiration du Seigneur, je les faisais coucher avec moi et nous demeurions dos à dos sans aucun vêtement qui nous séparât. Et, ajouta-t-elle, cela leur a toujours apporté le Baptême sensible qu'ils attendaient. »

Je lui en exprimai mon horreur et tentai de lui en faire voir le danger et à quels abus cela conduisait, mais elle s'écria : « Oh, Mrs. Smith, je n'ose pas le considérer de cette manière ou je perdrais ma foi en Dieu. Que puis-je faire si, dans mes moments les plus sacrés, quand je suis toute consacrée à Dieu et abandonnée à Sa volonté, je reçois l'ordre de faire ces choses ? Comment croire qu'en de tels instants, Il me laisserait induire en erreur et comment refuser d'obéir à Sa voix ? »

La réponse était difficile. Je ne pus que répéter mille fois que tout cela était l'œuvre des esprits du mal et la supplier d'y renoncer. Je n'oublierai jamais son pitoyable plaidoyer, ni cette phrase qu'elle répondait désespérément à toutes mes objurgations : « Je n'ose pas douter. Je n'ose pas douter. » Enfin, je dus la quitter, et je n'ai plus entendu parler d'elle.

HANNAH WHITALL SMITH

AIR DE MARS

1er Mars. — En lisant, répartis sur toute la première page d'une revue, les titres suivants décernés à son Directeur : *G. D. et la chair touchée, D'une conversation avec G. D., G. D. les poètes et la poésie, G. D. devant la guerre, G. D. et la médecine, La possession du monde, G. D. voyageur et avocat de l'humain, Voici l'homme, G. D. et le cercle de famille, G. D. devant Dieu...* je me sens incité à déclarer, sans aucune vergogne et *coram populo*, que je suis actuellement le premier poète de France, Claudel n'étant que le premier du monde, et que jamais par le libre génie, la fantaisie, la spontanéité, l'esprit qui coule de source, chroniqueur ne m'égala.

■

2 Mars. — *Mercredi des Cendres.* Je ne me lasse pas, à pareille date et depuis 1905, de goûter avec une joie de plus en plus profonde d'année en année, les paroles rituelles du prêtre : « *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris* ». J'ai été empêché, ce matin, d'aller recevoir à la Paroisse cette poussière de lauriers incinérés, mais je me la suis fait imposer chez moi en face de mon crucifix par ma plus jeune enfant qui me quitte pour se faire hirondelle.

■

4 Mars. — Je me sens malade et, pour réagir, je me fais conduire dans l'après-midi au *Musée de la Mer*, à Biarritz. Les deux petits phoques évoluent dans leur bassin en glapissant comme des chiens et, tels que ceux-ci encore, offrant leurs bons crânes ronds et ras de noix de coco dépouillées aux caresses de l'homme. Ils happent quelques sardines, puis reprennent leurs évolutions sous la légère férule d'un gardien. Quelle bonté chez ces animaux ! Cet instinct d'amitié dévouée

qu'a pour nous la gent canine n'existe-t-il aussi en ces otaries, et ne dérive-t-il pas chez elles d'une longue vie en commun avec des Lapons de la préhistoire ?

Je ressors après avoir revu chaque bac. La mer est calme, je m'assieds et la regarde. Puis j'essaye de repérer, parmi les promeneurs au rocher de la Vierge, le couple de tout jeunes mariés que j'aime à y découvrir presque à coup sûr à chacune de mes visites. Et le voici ! Je ne dis pas de jouvenceaux, mais de vieux mariés de la veille. Elle a cinquante, lui soixante ans. Ah ! Je ne me trompe pas : cette correction basquaise chez l'un et l'autre, ce tailleur fort bien coupé sur le mollet confortable d'une épicière de grand village et, au demeurant, dotée d'un assez beau port. Lui le type revenu sec et nerveux de l'Amérique du Sud, la moustache en brosse à dents, coiffé d'un étroit béret, muni de lunettes coûteuses, chaussé de guêtres sur souliers acajou. Il se tient droit, le pouce et l'index de chaque main enfourchés sur les poches du pardessus. Elle s'accoude sur le parapet en se tenant la joue et rêve peut-être de la réalité.

*

5 Mars. — « *Je sortis pour me promener, mais je me trouvais* « *faible, triste et le cœur serré à la vue de ma pitoyable condi-* « *tion... Le soir je fis mon souper de trois œufs de tortue, que* « *je fis cuire dans la braise et que je mangeai à la coque...* »

Ces lignes désolées sont de Daniel de Foë, extraites du *Journal* de Robinson Crusoë. Je sache peu d'écrits dont le génie me touche davantage par un sens profond de la maladie, de l'abandon et des cris poussés vers Dieu d'une âme désemparée amenée à faire une méditation sur la mort. Comme je m'y livrais moi-même ce matin, je marquais toute la différence, à l'avantage du catholicisme, qui sépare celui-ci de la *divagation* protestante dont sont imprégnées ces feuilles d'un amer tabac qui ne sait point guérir la fièvre sans vous halluciner et vous prostrer.

Aux tonnerres de l'Ancien Testament, se répercutant et semant l'effroi dans l'île déserte au moment de la plus grande angoisse de Robinson, j'opposais cette prière d'Elisabeth de la Trinité commentée par Dom Vandeur : « *Feu consumant, venez, détruisez, transformez tout ce que je suis. Promenez*

votre Flamme dans les replis les plus secrets de mon âme, afin que s'accomplisse la grande purification... »

Ainsi désirè-je quitter ce monde, mon cœur à nu tout ouvert à l'incendie de l'Esprit.

Je ne me suis levé que dans l'après-midi et, descendu dans le parc où il fait beau, j'explique avec calme à mes visiteurs mes considérations sur les fins dernières. Je leur dis que j'ai atteint soixante-et-dix ans, que j'ai fait le sacrifice de ma vie. Et je suis fort agacé d'en voir sourire quelques-uns avec scepticisme pour me tranquilliser.

Et voici que, brochant sur le tout, mon médecin débouche dans l'allée en cabriolant et en balançant au bout d'une courroie une sorte d'appareil photographique. Il m'enlève à l'honorable société qui m'entoure. Il me projette dans mon cabinet de travail. Il m'arrache ma veste, me jugule le bras qu'il semble gonfler avec une sorte de pompe à bicyclette — puis, durant une demi-heure, de sa voix impérative et grave, il me somme de croire que je me porte bien.

L'issue est ajournée, mais la méditation demeure.

▪

6 Mars. — Le printemps, il fait plus que de s'annoncer en cette journée d'effervescence bleue. Je ressens, par lui, ce que je ne saurais définir que par le mot *couvaison.* Il me semble que je suis dans l'atmosphère humide, tiède et fiévreuse, d'une grosse poule qui pond et fiente. Et les ruisseaux gloussent.

▪

8 Mars. — *Lectures.* Ma grande force est de ne jamais être nommé dans les discours et banquets de poètes qui en citent soixante-et-dix-sept, vivants encore.

▪

9 Mars. — J'écoute avec soin des personnes très entendues dans la gestion des biens ruraux envisager les meilleurs partis à tirer d'une ferme. Elles échangent leurs vues dans une pièce close sans même avoir besoin de consulter le cadastre qu'elles ont dans la tête aussi bien qu'un Rosenthal son échiquier. Tandis qu'elles combinent ainsi : déplaçant des clôtures, ensemençant des prairies, les drainant, modifiant les dispositions d'une grange ou d'une étable, accroissant le cheptel, je réa-

lise en tableaux vivants leur abstraction économique. La colline s'emplit ou se vide de brebis, le berger se rend dans un autre lieu, la loge à porcs transférée à droite du jardin m'envoie un concert de trompettes moqueuses, des maçons qui construisent une annexe du poulailler boivent au goulot de la bouteille en clignant de l'œil, et le coq est si bête et si beau de profil qu'il semble arborer un monocle « *franc-or* » — comme disent les initiés.

■

10 Mars. — J'avale, depuis dix jours, les bobards que l'on nous sert au sujet d'Annunzio, après avoir durant près d'un demi-siècle écouté les anecdotes dont s'est formée sa vivante légende. Et les histoires de Naples. Et celles de Grèce et de Syrie que m'a rapportées Hérelle qui accompagna dans sa croisière l'Enfant gâté. Et celles d'Hossegor, narrées par Maurice Martin. Et d'Arcachon, contées par mon ami Philippart, maire de Bordeaux, son propriétaire du temps que le poète se rendait à la gare pour en ramener une Immortelle dans un horrible fiacre aux ressorts éreintés mais qu'il avait fait tapisser et recouvrir, ainsi que la rosse, le cocher et son fouet, d'une fortune d'orchidées. Et les exploits d'une guerre homérique, déconcertants pour le traducteur qui me disait de son ton professoral : « Je n'ai pas connu cet Annunzio ».

Mais ce qui m'étonne est de n'avoir retrouvé trace nulle part de ce qui me fut révélé par une Romaine : qu'Annunzio fut le père de douze cents enfants — dont les aînés n'avaient guère plus de cinq ans — et qu'il avait répartis en diverses plages tout le long du littoral de la botte italienne Si l'on y réfléchit bien, cela n'est pas impossible vu l'afflux de ses admiratrices. Chaque bambin était confié à une nourrice dans une villa d'un modèle uniforme. Et il tenait beaucoup à ce que son rejeton portât le nom du lieu où il le faisait allaiter et soigner. C'est ainsi que l'une des filles, nées de ce record qui date de trente à trente-cinq ans, s'appelle Civitavecchia. Pour tout dire, c'est elle qui m'a dénoncé son origine en se plaignant de son manque de fortune. Elle en voulait aussi à son père de ce qu'il eût, à cause de la forme de la péninsule, traité avec trop de sans-gêne cette innombrable progéniture en l'appelant : « mes boutons de guêtre ».

*

11 Mars. — L'une de mes enfants, infirmière affectée depuis plusieurs mois aux Œuvres Sociales dans la banlieue la plus rouge, m'écrit s'être si bien acquis les bonnes grâces d'une famille d'anciens forains que le père a voulu donner à son dernier né le prénom de Jammes avec deux *m*.

*

13 Mars. — Une auto m'a croisé si rapide sur la route que je n'ai cueilli au passage qu'un sourire printanier sans pouvoir bien distinguer les traits de celle qui me le décochait. Ainsi le parfum d'une fleur emportée par le vent.

*

14 Mars. — 19 h. 35. RADIO, à Vienne. J'ai noté dans mon dernier air du mois, à propos d'une tempête sur la mer, que es éléments en furie émettent des articulations de voix humaines. Ce soir, j'écoute avec stupeur le bourdonnement sans répit de la marée qui monte à l'assaut d'Hitler dont on ne perçoit que par rares secondes les syllabes rocheuses. Pour un peu, tant l'analogie est frappante, je distinguerais l'écume politique sur les brisants du Reich. Il est un Ciel dont quelques prophètes ou saints ont révélé l'harmonie si supérieure que saint Jean de la Croix ne sait que la nommer « la musique silencieuse ». Au plus bas de l'échelle il a la cacophonie de l'Enfer. Je l'entends à n'en pas douter.

*

15 Mars. — J'ai reçu, de Jacques d'Arnoux, un volume de 558 pages : *Les sept colonnes de l'héroïsme.* La première colonne est l'*Intelligence.* Je ne sache pas de plus lucide leçon d'apologétique, d'une simplicité, d'une hauteur et d'un élan plus irrésistibles, condensant toutes les lumières de la raison et de l'Amour.

C'est à la clinique des Frères de Saint-Jean de Dieu, vers 1917, qu'à la demande d'un ami j'allai me présenter à Jacques d'Arnoux. Il gisait, l'échine et les membres rompus. Il ne comptait que vingt-trois ans et plus d'une infirmière regardait avec une tendresse apitoyée ce long garçon distingué dont le visage rayonnait comme celui du Baptiste du Vinci. Mais il n'avait d'attention que pour un crucifix placé tout au bout de sa chaise. Il était entré si jeune dans la Légende

de la Grande Guerre en affrontant dans les airs ce Goliath allemand qui répondait au nom baroque de Fantomas. Entouré soudain d'avions qu'avaient dissimulés des nuées, Jacques d'Arnoux alla s'abîmer sur le sol après une brève riposte, son pilote ayant eu la tête emportée. La descente fut effroyable. Et avant qu'on le pût délivrer, Arnoux demeura plaqué soixante heures sur le terrain, en proie à toutes les souffrances du Christ y compris une soif de feu. Il a décrit ce cyclone dantesque dans les *Paroles d'un revenant*.

Je n'avais rien su d'Arnoux depuis, sinon que sa souple constitution reprenait *le dessus*.

Je crois bien !

*

17 Mars. — Il y a une vitesse dans l'immobilité même des choses. Ainsi, la force de propulsion de ces vives fleurs de genêt hors de leur gerbe correspond exactement aux jets d'étincelles d'un buisson qui commence de prendre feu.

*

18 Mars. — U. R. S. S. Cela ne fait sans doute que quatre lettres pour désigner une nation. Mais plusieurs pays avec elle pourraient s'entendre pour se grouper sous trois signes sans plus : U. B. U.

*

21 Mars.

A mon ami le poète
Philas, âgé de quatre-vingt-
quatre ans, retiré en Béarn.

Prince, dont mon grand-père a connu les aïeux
Dans la forêt martiniquaise où la hulotte
Mange l'aï, serpent de saphir venimeux,
Je te retrouve là, Roseville des Grottes.

Tu viens finir tes jours aux lieux que j'ai chantés,
Dans Abidos au bord du gave de lumière,
Et ta cabane démolie aux fruits gâtés
Rayonne les grands soirs qui tombaient sur Saint-Pierre.

*

22 Mars. — Aujourd'hui la fenêtre du Ciel même est restée grande ouverte et l'hirondelle est partie ; elle a glissé de ma main telle qu'une croix vers les climats de Dieu.

*

25 Mars. — Annonciation. « *Voici la Servante du Seigneur* ».
Luc I, 38.

*

26 Mars. — J'ai repris l'un de mes livres de chevet : *don Quichotte* qui est l'un des héros à qui j'ai toujours tendu la main lorsque la maladie tant soit peu me déprime. Je lis l'histoire de l'ingénieux hidalgo dans le tome I de la traduction de Louis Viardot, dont le français coule de source, même à travers la sierra. La reliure est belle de cette œuvre éditée par Dubochet, rue de Seine 33, en 1836, et illustrée par Tony Johannot. Sur l'une des pages de garde se lit cette dédicace au crayon du donateur, mon grand-père : « A son petit-fils « Francis et copain en poésie, le dernier des Romantiques « Bellot », — d'une écriture ultra émotive. Il avait aperçu, lorsqu'il faisait son droit à Paris, Musset, Hugo, Balzac et George Sand. Cet autographe qui me lègue ce *don Quichotte* peut dater de 1883.

J'ai donc rouvert le volume, durant une nuit scindée par l'insomnie, au chapitre XX qui débute par : « *Il est impossible,* « *monseigneur, que ce gazon vert ne rende pas témoignage* « *qu'ici près coule quelque fontaine ou ruisseau qui le mouille* « *et le rafraîchit* ».

La vignette qui sert de lettre capitale est d'une telle inspiration champêtre que le mot talent ne suffit pas. Allez donc m'opposer vos trucs d'atelier, vos dissertations, vos distinctions entre la gravure littéraire et celle qui ne l'est pas. Je m'en moque. Tony Johannot enferme parfois dans huit centimètres carrés toute l'aridité superbe du désert espagnol, la vastitude du Ciel où errent des pigeons et des nuages sur un village de misère et de candeur. Et, par ailleurs, des sites frais comme celui que je viens de citer. Toute la mousse humide de mes chasses à la bécasse dans les vallons de ma jeunesse s'est posée sur mes paupières.

Il est bon, en certains nocturnes de génie, d'être malade.

*

27 Mars. — Bien que perclus, je ne peux résister au désir d'aller occuper cet après-midi la belle place que l'on m'a réservée au trinquet de Hasparren pour que j'assiste à la partie

qui va déplacer ou maintenir le championnat de France qu'ont détenu deux fois de suite nos concitoyens Durruty et Damestoy.

Durant quatre heures les autos se sont succédé sans interruption, amenant les snobs et les passionnés du jeu le plus pur, le plus noble, le plus dépouillé, le plus harmonieux qui soit au monde. La cohue est telle à l'entrée que mon diaphragme est soumis à la pression que l'on inflige à un herbier. Enfin je suis calé face au fronton et je contemple au-dessus de moi les trois ou quatre étages d'immenses galeries où des milliers de faces vont obéir, comme autant de lunes qui changeraient de quartier de seconde en seconde, aux phases capricieuses de la pelote. On se croirait sur une antique nef dont la déesse est cette sphère de cuir que les yeux avidement consultent.

Le bas-relief de marbre blanc des quatre joueurs s'anime avec une grâce et une force indicibles jusqu'au triomphe de ceux qui déjà détenaient la palme.

Que fais-je là, vieux chêne au lichen barbu, sinon ce que dans la forêt fait cet arbre au printemps ? L'écorce raidie, noueux, le front plein d'orages passés que ne déride plus le sourire des jeunes filles, il assiste immobile au renouveau : ces joueurs comme les lianes d'où s'élance en se multipliant le fruit d'une Victoire aptère.

En effet, j'ouvre un journal et je lis :

« Le patriarche de Hasparren... »

*

31 Mars. — *Petite Correspondance.* Les lettres s'accumulent depuis quinze jours, et je ne vois pas que je puisse arriver à bout d'y répondre. Claude, j'ai reçu les photos qui ravissent out le monde et que vous avez prises de moi, ici, toi et ta mère qui a une feuille d'acanthe blanche qui la coiffe et des yeux dont les fruits noirs concentrent la lumière. Claude, tu es presque une enfant, et jolie, et pure et bonne et heureuse. Et je me souviens de ce soir d'hiver que tu as quitté mon seuil. Sur le capuchon de laine immaculée qui comprimait ta joue, une pensée sauvage était brodée. Je t'envoie là mienne. Prie pour le vieux

FRANCIS JAMMES

ESSAIS CRITIQUES

L'ARCHE DE NOÉ, *par Jules Supervielle.*

HISTOIRES DU HIMMERLAND, *par Johannès Jensen.*

ESSAI SUR VICTOR HUGO, par *Hugo von Hofmannsthal.*

LA VIE TRAGIQUE DE VICTOR HUGO, par *Léon Daudet.*

M. Jules Supervielle a écrit quelques-uns des contes les plus charmants et les plus rares qui soient en français. On n'a pas oublié le bœuf qui meurt de tendresse auprès de la Crèche, ni la jeune fille inconnue qui dérive au fil de la Seine parmi le peuple des noyés, ni l'idylle des deux boiteux au pays des ombres, ni cette « enfant de la haute mer » qui donne son nom au premier recueil de Supervielle. Les sept contes qui composent *L'Arche de Noé* [1] offrent une atmosphère quelque peu différente ; moins brumeux, dramatiques et lyriques peut-être, ils sont plus simples, plus linéaires et plus nets ; mais ils relèvent d'un art aussi exquis. Ils ne répètent les premiers pas plus qu'ils ne s'y opposent ; ils les complètent.

On pourrait les répartir en deux groupes, selon qu'ils reprennent de vieux thèmes ou proposent des mythes nouveaux. Voici les animaux dans l'arche, voici Marie et Joseph qui s'enfuient en Égypte avec l'Enfant, et voici Antoine, ses tentations et son cochon. Trois fresques légères, et rien de plus ; trois fresques si souvent traitées, si universellement connues qu'on ne peut décemment les modifier. Et l'auteur s'en garde bien ; il accepte son sujet, s'en pénètre, l'expose à son tour selon son cœur.

1. Éd. de la N. R. F.

Donc le déluge va commencer. Mais le déluge, toute la terre doit sentir son approche ; il y a des signes, il n'est que de regarder autour de soi : dans une école, le papier buvard est tout humide ; le feu baisse et devient fumée ; des ampoules, des abcès se forment sur les corps ; le désert même sue d'attente. Et la première goutte tombe ; où tombe-t-elle ? Sur la tête du maire de l'endroit. Et qu'est-ce que cette eau ? Ce ne peut être une eau banale ; quelques gouttes suffisent à noyer un homme, ce paysan qui passe sur la route avec son cheval et sa charrette... On voit la démarche de l'auteur ; il est toute bonne foi et toute malicieuse naïveté. Il procède, sans se presser ni s'attarder trop, par touches menues et précises. « Le déluge, songe-t-il, c'est un grand mot ; voyons les mille scènes qu'il recouvre ; un croquis en dit plus qu'un long rapport. Et c'est moins le déluge qu'il faut rendre que l'âme du déluge. » L'arche s'ébranle ; les bêtes délaissées tentent de la suivre à la nage et réclament du lion, leur maître, une explication.

— Parle, donne-nous des raisons, lui criait-on de toutes parts. Pourquoi vous et pas nous ?
Le roi de tous les animaux qui se noyaient ou non dit avec tristesse, mais fermeté :
— Quand il faut, il faut.

Mais tous les habitants de l'arche, qui les nourrira ? Ce ne peut être que des anges qui chaque jour apportent du ciel des paniers de provisions. On ne saurait être plus vrai.

Querelles, plaintes, scènes comiques ou émouvantes, tout est exprimé avec un parfait mélange de fantaisie et de scrupule. Mais ce qui nous touche le plus en de tels contes, c'est leur tendresse diffuse, c'est l'amitié de l'auteur pour ses héros et d'abord pour les bêtes. Peut-être n'est-il aucun écrivain en France qui ait parlé des bêtes avec plus de pudeur et de fraternité. Non qu'il fasse d'elles des hommes : le bœuf reste bœuf, agit et parle selon sa nature bovine jusque dans son dévouement ; et si Antoine se conduit en saint, le porc raisonne en porc :

Ils enfonçaient dans le désert sans arbres où seuls, quelques anachorètes donnaient de loin en loin une ombre maigre, mais fragile. « Sable sur sable égale tranquillité, se disait l'ermite. » ...Le porc, lui, n'augurait

rien de bon de cette immensité non comestible : « Mon robuste estomac, songeait-il, a beau digérer les substances les plus dédaignées, je ne puis tout de même pas me nourrir de mon ombre sur le sable. »

Simplement, ces bêtes, l'auteur les délivre du silence et de l'habitude. Il leur permet de suivre leur âme. Et nous ne sommes nullement surpris de voir l'âme en peine du bœuf rejoindre les fugitifs sur la route d'Égypte pour les servir encore ; pas plus que nous ne le sommes quand une vache de Chagall s'installe sur un toit, ce qui convient fort bien à sa majesté folâtre et à sa couleur. Supervielle est le poète qui libère et réalise les possibilités. Qu'un matelot rêve trop passionnément à sa fille morte, la fille renaît et vit désormais sur la mer ; qu'une inconnue se jette dans la Seine, il lui faut, morte déjà, faire avant l'oubli un long apprentissage de la mort. Et encore une fois, rien de plus vrai. Les contes de Supervielle comme ses poèmes sont un prolongement de la vie ; ils donnent forme à des fantômes issus de cette vie, mais qui se développent et se meuvent en dehors d'elle, encore qu'ils en gardent toujours le souvenir.

Les bêtes, les hommes, les plantes et les éléments se trouvent unis dans ces contes comme ils l'étaient au déluge :

> Dans la fraternité des condamnés à mort, on voyait pêle-mêle des animaux et des humains verdâtres, îlots mal flottants en proie à de suprêmes remous.

Ils participent à la même histoire, fût-elle la plus sacrée ; et le dialogue du bœuf et de l'âne autour de la crèche, la gentillesse des palmiers qui se courbent au passage de l'Enfant ne semblent pas des éléments plus bas que l'adoration des mages ou la tendresse grondeuse de Joseph. Et les mots eux-mêmes que le poète sollicite pour exprimer cette histoire semblent à leur tour touchés par la grâce et, répondant à cet appel, chacun avec sa forme et sa consonance particulière, avec sa petite vie, avec son âme, entreprennent la même œuvre de bonne volonté [1]. Si devant ces esquisses d'un poète, on songe parfois à Giotto, ce n'est pas seulement

1. A vrai dire ce qui fait la saveur de ce langage, c'est ce bon effort des mots, c'est leur raideur à demi apprivoisée, c'est parfois surtout le léger décalage que l'on sent entre leur nature et leur emploi.

à cause d'une savante naïveté ni d'une pureté rigide du dessin (plus précieux que Giotto, Supervielle ferait plutôt songer à Pisanello et à certains miniaturistes), mais surtout à cause d'une commune atmosphère franciscaine.

Si plaisants, si réussis que soient ces trois contes dessinés en marge des Testaments, ce ne sont pas eux pourtant que je préfère. Peut-être sont-ils précisément trop réussis, trop cernés, trop dominés. Il semble parfois que l'auteur joue avec son sujet ; il est sûr de soi, il ne craint pas de s'égarer, il sourit d'aise. Mais je le sens risquer davantage dans les contes qui suivent, dont il invente le sujet, qu'il pousse, qu'il suit, étonné lui-même, voire inquiet et la main incertaine. Ils ont l'apparence de rêves ; tout peut s'y produire ; à chaque instant, ils peuvent changer de voie ; aucune exigence historique ne pèse sur eux ; ils ne doivent leur forme qu'à eux-mêmes. Et jusqu'au bout on craint de les voir s'évanouir. Une courte fin, on se retourne : ils sont là, saisis, fixés dans leur caprice, et soudain plus denses qu'on ne l'eût pensé

C'est une fille de seize ans à qui surviennent d'étranges aventures : tout ce qu'elle accomplit se dissout sans cesse ; le lit qu'elle a fait le matin, elle le retrouve en désordre ; du plat qu'elle a préparé, tout disparaît quand elle veut le servir. Il lui faut quitter sa famille, entrer comme servante dans une auberge, pour que lentement elle redevienne un être normal.

C'est un auteur dramatique dont la pièce n'a pas de succès, de sorte qu'à mesure que les spectateurs disparaissent, on les remplace par des bonshommes de cire. L'auteur est obsédé ; il garde à la bouche un affreux goût de cire, s'enferme et meurt en implorant :

— Plus de mannequins de cire au théâtre, plus jamais, n'est-ce pas. On ne voit donc pas de quoi ils ont l'air ?

Ses jambes se décidèrent enfin à s'allonger franchement, à prendre leurs aises funèbres. Dans la pièce voisine où attendaient les amis, la femme de l'auteur pénétra avec un sourire nerveux, tremblant. Ne pouvant dire un mot, elle se tourna aussitôt vers le mur pour cacher les grandes larmes qui lui sautaient au visage, pendant que les amis de l'auteur, encore insuffisamment renseignés, envahissaient sa chambre sur la pointe des pieds.

C'est un jeune homme qui, chaque matin, à travers Paris, porte à sa mère malade un grand bol de lait. Et la mère peut bien mourir, le fils, jour après jour, continue d'apporter son lait : « Bois, maman », et le verse dans l'évier « avec de filiales précautions ».

C'est enfin l'instituteur Chemin qui, du haut du ciel, aperçoit sa femme sur terre et comprend qu'elle l'aimait. Il lui est permis de revenir auprès d'elle sous l'apparence d'un chien. Elle accueille la bête et la chérit, jusqu'au jour où le boucher du coin pénètre dans la chambre de la femme. On assomme le chien, qui regagne le ciel sous sa forme première.

Tels sont ces contes, simples et étranges à la fois, patients et légers, souriants et mélancoliques. A l'instant où l'amertume se fait trop lourde et la tendresse, presque douloureuse, surgit un trait d'humour, comme si l'auteur craignait de s'abandonner à quelque plainte déchirante. Le premier besoin de l'instituteur, quand il arrive au ciel, c'est de changer de nez. « Ton nez grossit », lui avait dit sa femme, et c'est là tout ce qu'il a retenu de la terre et de l'amour. Mais cette brusque intrusion de la réalité immédiate, ces traits cocasses, cette fantaisie ne sont point peut-être l'élément le moins amer du livre de Supervielle. On croit sentir sous cette fantaisie la même angoisse, le même souffle coupé et pourtant le même besoin d'abandon qui caractérisent ses poèmes. Ces contes ne sont pas des contes moraux à la manière de ceux de Voltaire, ni des contes féeriques (ce n'est point la surprise que cherche Supervielle). Par leur allure funambulesque et nostalgique et par leur simplicité raffinée, ils se rapprochent — plus peut-être que d'Andersen — de Rilke, de Charles d'Orléans, de Marie de France, de certaines pages de *Doon de Mayence* et d'*Aucassin et Nicolette*. Mais ce sont avant tout des contes où un poète se délivre de ses fantômes.



On tient Jensen, depuis une trentaine d'années, pour la figure la plus importante des lettres danoises contempo-

raines. Son œuvre est vaste et ne manque certes pas d'ambition. Elle comprend tout un cycle de romans, *Le long voyage*, où, des temps préhistoriques jusqu'à l'aventure de Colomb (dont il fait un héros nordique) l'auteur se propose de dresser l'épopée de sa race. Cette race, il l'appelle la race des Goths entendant par là les Scandinaves, les Anglo-Saxons, les Germains enfin, voyageurs et conquérants, qui du nord de l'Europe ont essaimé sur le continent américain pour y établir une Renaissance gothique. On peut douter que la réalisation de cette œuvre soit égale à l'ampleur de ses desseins. La durable épopée du peuple danois, ce n'est point peut-être dans ce long cycle qu'il faut la chercher, mais dans les contes, la Saga du Himmerland [1], dont Mlle de Rothmaler nous offre aujourd'hui un choix fort bien équilibré. Épopée en sourdine, railleuse et tendre, nourrie d'humbles personnages, d'aventures sans éclat, de paysages familiers : tout y vit d'une vie intime et discrète qui vous en apprend plus sur un pays que les plus belles théories racistes.

C'est de sa province natale que Jensen se fait ici l'historien, terre médiocre, au climat rude, aux rares villages, aux hommes tenaces, secrets, partagés entre la fidélité au sol et le goût de l'aventure. Tels ils apparaissent dès la première nouvelle, qui est faite d'une image : l'arrivée d'un cirque dans un village perdu. Mais ce cirque, c'est toute l'aventure ; les paysans s'assemblent, inquiets et éduits, et d'abord refusent de pénétrer sous la tente, puis se ruent derrière trois enfants, à qui ce grand jour révèlera leur destin. Pas d'emphase ; une langue simple, des traits minutieux et sagement observés ; de tout cela pourtant, comme à l'insu de l'auteur, naît une atmosphère d'une assez fine poésie.

Plus le thème est réduit, plus touchante est la nouvelle. Certaines comportent à peine une anecdote, et ce sont les meilleures. Elles apparaissent comme de menus tableaux, exacts sans doute, mais sans réalisme poussé. On est tenté de se dire : « Est-ce tout ? » et l'on craint, parfois jusqu'aux dernières lignes, que ne surgisse pas cette lumière qui doit leur donner un sens et une composition, ce choc léger sans lequel l'œuvre serait vaine et tout aussitôt oubliée. C'est le

1. Éd. Corrêa.

cas pour *Le dernier Voyage de Christine* ; on ramène au village natal le cadavre de la vieille Christine ; mais il neige, la voiture n'avance pas, le conducteur est à demi-mort de froid, d'insomnie et d'alcool. Tout le village attend. Nous attendons aussi ; l'histoire glisse sur nous sans rien offrir qui nous la rende réelle et soudain immédiate. Le cercueil arrive enfin, qu'on installe à l'église. Et brusquement le conducteur, que la chaleur et la fatigue font déborder d'une douce exubérance :

— Voulez-vous voir le corps ? Je puis très bien vous le montrer...
Quand Christen Soerensen jugea qu'il avait donné aux gens tout le temps de bien voir, il étendit la main et la posa délicatement sur le visage de la morte : « Le nez de Christine a reçu un petit coup, expliqua-t-il avec une tendre douceur. C'est quand nous avons versé. Vous voyez, il est un peu de travers. » Avec précaution, il essaya de le redresser. Il maniait avec adresse et douceur cette chose morte qu'il avait ramenée au village dans la tempête d'hiver.

D'autres nouvelles ne sont que des portraits, celui d'Ajès le Rémouleur, par exemple (c'est la plus heureuse réussite du livre, un chef-d'œuvre d'humour et de tendresse). D'autres se résument en un trait, comme l'histoire de cette vieille qui conduit sa vache au marché, mais qui refuse de la vendre, de sorte qu'on lui demande si elle se moque du monde ; et la vieille :

— Elle est toujours seule, elle est tellement seule ! Je n'ai qu'elle de vache dans ma petite ferme, et elle voit si rarement d'autres bêtes. Alors je me suis dit que je la mènerais à la foire pour qu'elle y rencontre des créatures de son espèce et que, pour une fois, elle ait un peu de distraction.

Et d'autres racontent trente ans d'une vie misérable : mariage, naissances, travail et deuils ; et ces trente années ne pèsent pas davantage que le mot de la vieille.

On devine quel parti un art scrupuleux et sensible peut tirer de cette humble matière.

***

Hugo vieillit bien. Les railleurs se taisent ; le temps est loin où l'on ne pouvait avoir d'esprit si l'on ne daubait sur la sottise, la boursouflure, le mauvais goût du grand homme.

On sourit encore aux flèches de Sainte-Beuve, de Veuillot ou de Jules Lemaître ; mais est-ce de Hugo que l'on sourit ? Si l'on redemandait à Gide quel est notre plus grand poète, il nommerait encore Hugo, certes, mais ajouterait-il encore : Hélas ! Et qu'on pose cette question à cent écrivains, que pourtant Vigny, Baudelaire ou Rimbaud touchent plus intimement, la plupart, je le crois, citeront le poète de *la Légende*. La poserait-on à cent lecteurs pris au hasard, ses partisans seraient encore plus nombreux. Hugo s'installe, et définitivement sans doute, dans la charge et la gloire de poète national.

Cinquante ans après sa mort, il n'est guère moins lu. On s'est engoué dans l'intervalle de poètes plus rares, plus exquis, plus étranges (plus étranges, j'hésite, je ne sais ; Hugo reste notre grand baroque). On a vu naître et mourir une demi-douzaine d'écoles poétiques. Et l'on sait assez le prix de ces tentatives ; mais enfin, malgré elles, elles ont servi Hugo. Tout ce qu'elles apportaient de raffinement, de recherches ou d'éclat a souligné sa puissance. C'est d'une telle puissance quasi monstrueuse que grandissent aujourd'hui la nostalgie et le désir. Et la gloire de Claudel ne devient à juste titre si grande que parce qu'aucun poète depuis Hugo n'avait offert cette abondance, cette allure souveraine, cette force cosmique.

Hugo est à peine moins lu que jadis, et, poète, il est mieux lu et d'abord plus complètement. J'ai sous les yeux l'anthologie qui me servait au collège ; mis à part *A Villequier*, *Booz* et *l'Expiation*, elle n'emprunte guère qu'aux *Odes et Ballades*, aux *Orientales* et aux quatre recueils intimistes. Je doute qu'aujourd'hui une anthologie de Hugo, même scolaire, puisse être ainsi centrée. Il se passe pour Hugo ce qui s'est passé pour Renoir, pour Cézanne, pour Titien même (je songe à l'exposition de Venise en 1936) : c'est dans le plein déchaînement de leurs dons, dans l'ivresse de leurs formes ou de leurs couleurs que nous reconnaissons leur grandeur la plus sûre. Aussi bien, quoi qu'on ait dit, Hugo n'est-il pas tellement l'homme des morceaux choisis. Il ne l'est guère plus que Balzac, dont un chapitre, un roman même (à l'encontre de Stendhal) réclament l'appui de l'ensemble

de l'œuvre. Cent poèmes de Hugo, si admirables qu'ils soient, laissent inassouvi ; on est avide de sentir toute la violence du courant. Un Hugo total, avec ses procédés et sa force suprême, ses nuées et ses éclairs, ses calculs et ses extravagances, voilà la seule image qu'il semble aujourd'hui décent de former.

Et de même, dans sa vie, ce n'est point tel instant, telle attitude, tel sentiment ou conviction qui nous intéresse particulièrement, mais le rythme et l'ampleur de cette vie, ses contradictions et sa profonde unité. On peut tout dire de Hugo ; il n'en sort pas diminué ; c'est au contraire sa force que l'on puisse signaler en lui tant d'états opposés, que le poète du foyer installe auprès de soi sa maîtresse et l'impose à ses enfants, que le père douloureux d'*A Villequier*, l'exilé, le mage, soit aussi le chantre des amours ancillaires. Dans le livre que M. Daudet lui consacre [1], livre fragmentaire et cavalièrement romancé, mais où nous le voyons parfois vraiment vivre devant nos yeux, un Hugo sénile, vaguement hagard, bafoué par Lockroy, obsédé par les souillons, peut nous apparaître aux dernières pages ; c'est encore Hugo, et le même qui s'entretient avec Dieu, avec la mort, avec l'avenir. Qui s'entretient, non ; — qui leur parle et parle pour eux. Mais à soixante-quinze ans ce monologue prend, jusque dans les plus douteuses circonstances, un accent qu'on n'a point l'habitude d'entendre : « Né avec le siècle, voilà cinquante ans que je marche à sa tête. Triomphes, passions, combats, douleurs, j'ai connu tout ce qu'un homme peut connaître. Mon nom a servi de ralliement aux forces les plus jeunes de l'époque. J'ai vécu vingt-cinq ans en exil. Mes quatre enfants sont morts, et ma femme, qui m'avait bafoué avec mon meilleur ami, et cette autre femme que j'ai animée, appelée à moi et placée à mon côté comme un miroir. Que me reproche-t-on ? Qu'on me laisse en paix ; qu'on me laisse parler encore... »

De sa quinzième année à sa mort, le monologue de Hugo n'a pas cessé. Dans ses personnages, remarque Hofmansthal [2], la supériorité de l'âme se manifeste par la supério-

1. Éd. Grasset.
2. Éd. Droz.

rité de la parole. Ses plus grandes créations psychologiques ne sont pas des amoureux, ni à proprement parler des hommes d'action, ni des martyrs ; ce sont des orateurs. Tout est parole dans son œuvre ; les hommes, les bêtes, les plantes, et toutes les formes de la nature empruntent sa voix. Il parle : c'est son action, sa création. Rien ne caractérise mieux son génie que ce don créateur de sa phrase. Elle semble tailler, dégrossir, animer enfin un plasma originel. Elle ne suggère pas, elle n'imite pas ; c'est Dieu qui parle, faisant naître, selon que sa parole est douce ou rugueuse, un beau corps ou un rocher. Et précisément Hugo n'est jamais plus grand qu'en tirant du néant ce qui n'avait pas encore de visage : l'ombre, l'horreur, le désespoir. A sa voix, l'informe et le monstrueux semblent sortir de leurs cavernes, bêtes géantes, farouches, mais que d'année en année il sait mieux dompter ; c'est la plus grande volupté que réserve Hugo, que cette puissance sans cesse accrue du verbe, soit que tel mot, mille fois répété dans son œuvre s'enrichisse d'un sens étrange (l'adjectif *fauve*, par exemple) soit que le rythme, le déroulement, la forme même de sa phrase imposent par eux-mêmes une figure que les mots eussent vainement cherchées.

A mesure qu'il vieillit, ses images, et les plus simples, semblent plus profondément enracinées ; les sons éveillent une plus longue résonance ; il confère au particulier le caractère de l'universel ; il porte l'instant dans l'éternité. Qu'il parle d'un matin, et c'est toute la jeunesse du monde ; d'une plante, c'est toute la force végétative ; d'un amour, et c'est toute la fureur d'aimer. Derrière chaque homme, il évoque l'homme, sa condition, sa destinée, ; derrière chaque pli du sol, la terre tout entière ; derrière chaque battement du cœur, le cours de la vie universelle. Notre plus grand poète, sans doute, notre poète le plus puissant. Pourquoi « Hélas » ? Notre fortune aurait pu être pire. Aucune race, aucune civilisation ne battent en brèche la grandeur particulière de Hugo.

MARCEL ARLAND

FRANCE ET BONAPARTISME

Dans un hommage à Charles Maurras, M. Ramon Fernandez félicitait ce logicien pour sa critique du bonapartisme. Notre jeune lévite pourrait peut-être questionner le maître sur sa sympathie pour le mussolinisme, lequel, en tant que confiscation de toutes les libertés, est un parfait bonapartisme. La thèse de M. Maurras, selon quoi le fascisme italien est une preuve de la sagesse royale, Mussolini étant le Richelieu d'un nouveau Louis XIII, fait sourire quand on pense que non seulement Victor-Emmanuel III n'a pas appelé le Fascisme, mais que, lors de la marche sur Rome, il avait signé un décret proclamant l'état de siège et mettant le Fascisme sous la loi ; que, craintif et hésitant, il l'a signé trop tard, en sorte que le Fascisme n'est pas l'effet de la volonté du roi, mais de sa faiblesse ; que loin de le patronner, il l'a subi. Prononçant l'éloge de la monarchie au détriment de la dictature, M. Maurras déclare quelque part que le roi sait se résigner, alors que le dictateur ne le sait pas. Se résigner, au sens qu'entend le docteur royaliste, c'est accepter librement une chose qui nous déplaît, alors qu'on aurait le pouvoir de la repousser ; c'est exactement ce qu'a fait Louis XIII en prenant Richelieu pour ministre ou encore (de tels exemples se voient en République) Poincaré en appelant au pouvoir en 1917 Clemenceau. De tels gestes n'ont rien à voir avec celui du roi d'Italie qui, s'il n'eût accepté Mussolini, eût été strictement balayé. Ajoutons, pour montrer combien le fascisme italien doit peu à la volonté royale, que sa constitution est ainsi faite que la désignation du successeur de Mussolini sera prononcée par le Grand Conseil fasciste, *dont le roi ne fait pas partie*. Celui-ci

sera seulement invité à apposer sa signature sur l'acte d'élection [1]. La vérité est que M. Maurras est parfaitement acquis au bonapartisme, en tant que celui-ci incarne l'autorité incontrôlée et la suppression de toute représentation nationale.

Mais le bonapartisme est encore autre chose. Il est le régime par lequel la souveraineté populaire confie le sort de la nation à un chef *qu'elle a élu*. En condamnant ce régime comme tel (ce qu'il fait formellement, la souveraineté populaire étant son *Delenda Carthago*), M. Maurras est contre la France. Car, en ce sens, la France *est bonapartiste et l'a toujours été*. Elle l'a été avec Clemenceau pendant la guerre ; avec Poincaré au lendemain de la paix ; elle l'a été avec M. Léon Blum. Nos rois ont grandement correspondu à ce bonapartisme et il y aurait à faire, de ce point de vue, une histoire de la monarchie française et de sa réussite.

On montrerait, non seulement l'admirable travail par lequel les Capétiens ont abattu les particularismes féodaux et donné un pouvoir central à la France, mais que leur succès tient à la confiance avec laquelle la nation s'en remit à eux pour la réalisation de cette œuvre qu'elle voulait ; son contentement quand la royauté lui permet de relever uniquement de sa justice et non plus des prétoires seigneuriaux, voire quand elle substitue l'impôt royal à mille redevances locales détestées. C'est parce qu'il sentait dans la souveraineté royale comme la délégation de la sienne propre qu'un juriste du XVIe siècle, esprit particulièrement indépendant, s'écriait : « Vivre sous un roi souverain, c'est la suprême liberté [2] ». Un de nos rois dont on peut dire qu'il fut un des plus constructifs quand on évoque l'état où il trouva la France, Henri IV, a été soutenu dans son œuvre par un réel bonapartisme. Au lendemain des guerres de religion et des ruines dont la nation entend renaître, il est proprement plébiscité. De même Louis XIV au sortir des troubles de la Fronde.

On montrerait que le pouvoir absolu, instauré par Fran-

1. Cf. Georges Roux, *l'Italie Fasciste*, pp. 63-64.
2. Du Moulin. *L'excellence du royaume et monarchie des Francoys* (1561).

çois Ier, loin d'être imposé à la France, lui agréait ; que les ambassadeurs étrangers qui notent, à cette époque, l'obéissance totale que le roi obtient de ses sujets ne disent nullement qu'il l'obtient par contrainte ; ils admirent au contraire qu'ils le lui donnent si naturellement [1]. C'est que la nation a le sentiment que celui qui exerce ce pouvoir, bien qu'il ne la consulte pas, l'exerce en son nom, point en vertu d'une transcendance qui l'isole d'elle. Il est remarquable qu'au lendemain de l'administration de Henri IV, les Etats-Généraux de 1614 ne demandent aucune part dans le gouvernement de la nation [2].

La perte de la monarchie sera précisément qu'elle rompra avec ce bonapartisme et méprisera de plus en plus ouvertement la souveraineté populaire. Je ne dis pas le *bien* populaire. La France, à la fin du règne de Louis XIV, était peut-être mieux administrée que jamais auparavant, mais elle l'était par un pouvoir hautain, qu'elle sentait résolu à n'émaner en rien de la volonté nationale, à n'en même pas admettre l'apparence. « L'ancienne monarchie, dit profondément un historien, a fait une œuvre nationale, mais elle n'a pas su donner une base nationale à son autorité [3]. » De là lui est advenue la désaffection de la nation.

Où les rois se séparent totalement de la nation, c'est avec la Restauration. A ce propos, marquons bien d'où vient l'impopularité de la royauté en France. Elle ne vient pas des rois qui ont précédé la Révolution. De ceux-là, malgré l'instituteur, les Français ont oublié les fautes, n'ont retenu que les grandeurs. Elle vient de ceux qui, après la Révolution, tenue pour non avenue, ont repris le titre de « roi de France et de Navarre par la grâce de Dieu », arboré le drapeau

1. Cf. Dupont-Ferrier, *La formation de l'Etat français et l'Unité française*, p. 203.

2. On marquerait aussi combien souvent, en France, le pouvoir le plus absolu est impuissant à faire triompher ses volontés, si la nation ne s'y reconnaît pas. Exemple : l'échec de Henri IV voulant lui imposer, par l'Édit de Nantes, une tolérance religieuse pour laquelle elle n'était pas mûre ; de la Convention, décidant de la déchristianiser ; de Saint-Just et de Robespierre, résolus d'instituer la dictature du prolétariat à une époque où le prolétariat lui-même n'en voulait pas ; de Napoléon se faisant fort de la soumettre à la domination spirituelle de l'Université...

3. G. Pagès, *La monarchie d'ancien régime en France*, p. 214.

blanc regardé comme le drapeau de l'ancienne monarchie, daté la Charte de la dix-huitième année de leur règne et déclaré en faire l'« octroi » pour bien montrer qu'ils ignoraient la souveraineté nationale. Ceux-là ont proprement souffleté le peuple français [1]. Celui-ci s'en est souvenu.

Leurs défenseurs maintiennent la tradition, quand ils jettent à la face des Français que leur Révolution n'est qu'une comédie dont ils ont été les dupes, qu'elle est l'œuvre tout entière de l'étranger et de la franc-maçonnerie. Ils payent leur insolence du fait qu'ils ne peuvent pas présenter un seul candidat aux votes de cette nation. On prête ce mot à l'un de leurs chefs : « Nous n'avons que des échecs, mais d'immenses joies intellectuelles ». Ce n'est peut-être pas l'unique rêve des partis.

Ceux qui conçoivent un gouvernement durable en même temps qu'étranger à toute souveraineté populaire sont peut-être dans la vérité métaphysique. En France, ils sont rigoureusement hors de l'histoire.

JULIEN BENDA

1. Exemple : Louis XVIII restauré envoie le bâton de maréchal à la veuve de Moreau, qui avait porté les armes contre la France.

PRESTIGE DE LA POÉSIE

Depuis la guerre, le prestige de la Poésie n'a cessé de grandir même aux yeux d'un public qui n'en consomme pas. Les petites revues, les cahiers de vers, les collections poétiques ne cessent de fleurir à Paris, en province, en Belgique wallonne et en Suisse romande. De la revue de luxe protégée par un cartonnage américain jusqu'au journal plié dans sa bande, la poésie circule avec intensité, crée des liens, électrise les cœurs. Une grande famille se rassemble, animée d'un commun amour, oublieuse des distances. Les poètes ne sont pas seuls à vivre de ces échanges, mais plus encore ceux qui, n'ayant jamais écrit de vers, s'attachent d'autant mieux à ce qui fait la gravité, le poids humain de la Poésie. Comment aurais-je connu, sans Andersen, ce jeune Danois d'une culture si délicate, et sans Lafcadio Hearn, ce professeur de la Pointe-à-Pitre d'une si ardente curiosité, et sans Max Jacob, cet incomparable humaniste tchèque, et sans telle ou telle petite revue de poésie, ce journaliste genevois ou cet ingénieur arménien qui n'ont été d'abord que de lointains correspondants et avec qui j'ai désormais des attaches si profondes que je ne distingue plus ceux que j'ai fini par rencontrer de ceux que je ne connais pas encore !

Plus de jeunes gens que jamais sont tentés par l'aventure poétique, sont prêts à tout oublier, à tout ignorer pour écouter leur propre cœur, cependant qu'une pléiade tenace de vieilles dames agitées, de châtelaines nostalgiques, de fonctionnaires sentimentaux assaillent de manuscrits et d'offres plaintives les éditeurs perplexes.

Il est faux de dire que la culture occidentale soit menacée par les guerres ou les révolutions. La culture ne peut être menacée que par ses vices internes, par les excès de la presse,

les débauches de la librairie, la complaisance en soi de l'homme civilisé (qu'il s'agisse de tel clerc retiré dans son cabinet, ou du speaker des Dimanches à la T. S. F.). Rien ne mettrait en péril la culture, si ce n'est cette confusion, ce débordement, cet exhibitionnisme qui éclipsent le sens de la grandeur humaine. Jean Paulhan conclut d'une façon très poignante un article paru dans *Mesures* (Janvier 1938) en se demandant si les Lettres ne souffrent pas surtout d'avoir perdu leur action transformative, leur *efficacité*. Depuis un siècle la littérature n'est plus qu'une folle surenchère. Il s'agit d'accroître à tout prix la force de pénétration de la parole, d'étonner et d'émouvoir un public de plus en plus léger et distrait. C'est pourquoi la poésie est aujourd'hui en flèche de la littérature, comme l'ont été, au temps classique, la tragédie et le discours, au XIXe siècle, le roman.

Voilà bien ce qui rend la poésie de nos jours à la fois si irritante et si précieuse. Elle est le porte-voix d'une jeunesse grisée d'ambition et tout à fait désespérée. Je veux dire que cette génération de poètes vise au maximum de la difficulté, avec une parfaite insouciance de la gloire mondaine. Elle me fait songer à ces stoïciens de la basse époque qui n'accomplissaient d'obscurs tours de force que pour briller à leurs propres yeux et s'enivraient d'ascèse pour leur secrète satisfaction. Bref la jeune poésie est vaillante au milieu des périls du jour. Elle néglige les formidables craquements qui se font entendre dans la carcasse de ce vieux navire sur lequel notre communauté occidentale flotte à la dérive, et elle creuse avec une attention toujours plus violente ces problèmes de rhétorique, si futiles en apparence, mais d'où dépend peut-être le sort de tant de bouteilles à la mer.

Jean Paulhan a montré que l'anti-rhétorique, en raison directe de l'application et du parti-pris qu'elle mettait à fuir les lieux communs et les règles, n'était qu'une rhétorique à rebours aussi assujettissante que la commune rhétorique. De plus « le tout-venant de l'esprit se montre à l'usage plein d'artifice... » ce qui est très exact de tout mode d'expression littéraire, mais plus encore de l'expression poétique. Il n'y a pas de poème qui n'ait sa rhétorique propre, inséparable de l'esprit même du poème. Comme le dit Raïssa Mari-

tain avec une grande netteté : « Le sens du poème ne fait qu'un avec sa forme verbale ». Cette forme verbale a plus ou moins d'épaisseur, de mobilité, de transparence. Elle a son maximum d'opacité avec Mallarmé, de lenteur avec Lautréamont, de minceur avec Marie Noël, de vivacité avec Max Jacob, d'austérité avec Pierre Reverdy. Ce mariage indissoluble de l'esprit créateur avec la matière verbale, qui donne naissance au poème, ne permet plus de distinguer ni de commenter la part qui revient, dans cette unité mystérieuse, à l'un ou à l'autre. L'esprit créateur se dérobe dans les mots de façon si profonde que l'on cherche avec peine à retrouver sa palpitation et comme la preuve de son existence dans le rythme du poème, dans les lois apparentes de sa composition, dans les manies ou les tics que l'œuvre révèle sur son auteur.

Paul Valéry, dans le *Traité de Poétique* qui reproduit son premier cours au Collège de France, a justement exploré le domaine de l'esprit créateur « pour éclairer un peu la constitution de la Poésie qui est assez mystérieuse ». (Admirons en passant la platitude de ce langage qui cache mal une coquetterie raffinée). Paul Valéry agite la question avec la nonchalance qui lui est coutumière et c'est presque en dépit de lui-même qu'il arrive, au hasard d'un discours confus et négligé, à nous livrer d'admirables observations. Quand il nous dit que « tout ce que nous pouvons définir se distingue aussitôt de l'esprit producteur et s'y oppose » et, plus loin, que « l'esprit ne se fie qu'à ce qui n'est pas lui », Paul Valéry nous ouvre des perspectives fécondes et nous rappelle que l'esprit de l'homme s'ennuie dans le pré carré de la conscience, qu'il brûle de dépasser ses frontières, d'embrasser l'inconnu, de lui donner une forme sensible. Nous comprenons alors « la diversité possible des effets légitimes d'une œuvre », « la pluralité des voies offertes à l'auteur pendant son travail de création » et pourquoi « tout acte de l'esprit est toujours accompagné d'une certaine atmosphère d'indétermination plus ou moins sensible ». La poésie n'est donc jamais à sens unique, elle rayonne de sens multiples. On ne peut dire d'aucune poésie qu'elle atteint son but, car le poète lui-même est incapable de définir ce but. Aussi n'y a-t-il rien de plus inégal qu'une œuvre poétique, de plus incertain du

résultat final. La création poétique est vraiment une aventure, car elle vit surtout de rencontres, de combinaisons imprévues et momentanées. Ici l'on n'est pas surpris de voir Paul Valéry négliger l'essentiel, c'est-à-dire l'ardeur de l'esprit qui mène le jeu et s'acharne à la découverte. Cependant il a quelques expressions heureuses sur les démarches de l'esprit créateur, sur la dispersion et la concentration simultanées dont il fait preuve : c'est en réagissant contre le désordre qui lui est habituel et fatal que l'esprit crée. L'aiguillon de l'esprit, c'est l'inattendu, l'inconnu, l'indéfinissable...

Aux antipodes de la Poésie, on trouve la perfection.

Au demeurant, la plupart des intellectuels ont fini par se rendre compte que la véritable nature de la poésie leur échappe. Les métaphysiciens se sont emparés du problème et singulièrement les philosophes chrétiens. Je songe aux études de M. de Corte, de Jean Massin, de Jean Daujat et de son équipe (dans un récent cahier d'*Orientations* consacré à la Poésie), surtout à *Frontières de la Poésie* de Jacques Maritain et à l'article de Mme Maritain paru dans la très belle revue de Fribourg-en-Suisse *Nova et Vetera* sous le titre : « Sens et non-sens en poésie. »

Eurydice « cahier de poésie et d'humanisme » consacre son dernier numéro à Raymond de la Tailhède en l'honneur de son jubilé littéraire. On y trouve reproduit l'étude que Maurras donna en 1895 à la *Revue Encyclopédique* sur ce poète tant vanté en un certain cénacle. Maurras tentait d'expliquer ce « que signifie de notre temps toute cette luxuriance mythologique » ; il en donnait des raisons bien grêles et concluait en rendant hommage à « ce constant souci d'une parfaite pureté qui me semble le trait distinctif de la poésie des nouveaux lyriques romans. » Un autre thuriféraire écrit : « Raymond de la Tailhède ou l'Esprit d'Ecole » et il a soin de préciser que cela ne veut pas dire l'esprit de chapelle, mais l'esprit de doctrine, de tradition. Paul Valéry complimente la Tailhède, de façon sommaire et distante, d'avoir conservé avec entêtement le vocabulaire de l'époque classique. Albin Michel donnant aujourd'hui l'édition définitive des *Poésies* de la Tailhède, la prière d'insérer, selon l'usage, est péremp-

toire : « Ce n'est pas assez de dire de tels poèmes qu'ils touchent à la perfection : ils sont la perfection. »

Presqu'en même temps paraît la *Guirlande du Grand Pin de Macé* des poètes gallicans André Berry, Henri Courmont, André Mary, François Pradelle, Edgar Valès. La troupe gallicane est certes plus vivante et plus sympathique que la romane, et il est naturel que le Moyen Age soit un meilleur exemple aux poètes d'aujourd'hui que Pindare et la Renaissance. Mais ce sont encore de purs rhétoriciens, épris de questions de morphologie, de syntaxe et d'orthographe. Nous sommes toujours loin de la poésie.

Les poètes du *Divan* continuent à écrire des vers bucoliques, des prières du matin, des chansons du soir, des berceuses, des méditations, des jardins sous la pluie... Rien ne repose mieux des attitudes guindées et des voix de tête des survivants du Parnasse. Il y a beaucoup de ferveur et de platitude chez M. François Moutier, d'élégance et de décision chez Marthe Boidin.

Mon bonheur en bourgeons qui laissait voir l'espace !

Le *Mercure de France* édite l'*Aurore du Soir* de M. Louis Mandin, grand prix de la Maison de Poésie en 1937. C'est une corne d'abondance d'où se déversent des traditions que bien des jeunes gens auraient pu croire perdues. Trois cents pages de vers serrés, rangés comme des armées en bataille : *Le Fiancé de l'Illusion, La Mort de l'Amante, Les Ailes de l'Oiseau Bleu, Les Transfigurateurs, Le Verbe de Cendre, L'Avion dans l'Aurore*, etc... Shakespeare et d'Annunzio : la grande littérature embrasse la poésie pour mieux l'étouffer.

Tancrède de Visan publie un recueil de vers fort honnêtes (au meilleur sens du mot : franchise et distinction) dans le sillage de Verlaine, précédés d'un « Credo Poétique » d'une très respectable candeur.

Certaines écoles littéraires persévèrent avec tant de conviction qu'il faut bien rendre hommage à un mépris si complet de l'actualité. Il y a encore de purs romantiques, des classiques intégraux, des symbolistes impénitents, des précieuses toujours ridicules (surtout du côté surréaliste). Peut-être est-ce le caractère dominant des lettres contemporaines

que ces survivances de doctrines révolues, que ce rendez-vous général de formules qui dans le passé s'étaient chassées l'une l'autre et qui reparaissent aujourd'hui juxtaposées. L'époque actuelle est étrangement récapitulative.

Il y a de grandes revues qui donnent parfois de beaux textes poétiques (*Mesures, les Cahiers du Sud*) et de petites revues fourmillantes de poèmes comme des volières pleines d'oiseaux captifs (le *Courrier des Poètes* de Jean Delaët et P. L. Flouquet, *Regains, la Hune, l'Oiseau-Mouche* de Guy de la Mothe et Jacques Étienne, pour ne citer que celles-là) mais il y a encore deux périodiques inclassables : *Yggdrasill* de Guy Lavaud et Raymond Schwab, « bulletin mensuel de la poésie en France et à l'étranger », revue pleine de dignité et de distinction, plus impartiale qu'éclectique, légèrement doctorale mais avec sobriété et rectitude. L'autre est le *Goëland* de Théophile Briant. L'unité de ton, la hautaine indépendance, la vive démarche, la ferveur naïve de cette feuille d'apparence si modeste lui confèrent une véritable attirance à laquelle nuisent à peine les exigences d'une idolâtrie très excusable pour Villiers de l'Isle Adam, Barbey d'Aurevilly, Tristan Corbière, Jules Laforgue, Jehan Rictus, Léon Bloy etc..., et d'une façon générale pour tous les héros et les victimes du non-conformisme celtique.

Il y a deux sortes de poésie : l'une est épanchement, l'autre projection. La première cherche à envelopper, à convaincre, à flatter. La seconde se présente tout armée : elle exige une reddition immédiate et sans réserves. Le grand public trouve celle-là d'inspiration classique et nomme celle-ci poésie moderne. L'une est dénouée, l'autre nouée.

Les Voyageurs Etrangers de Roger Lannes offrent un bon exemple de poésie aux nœuds serrés. Ne vous cassez pas les ongles à débrouiller ces nœuds ; fixez-les d'un regard attentif : vous aimerez leur dessin d'une élégante complication où se dissimulent beaucoup de charme, de malice, de procédé. Roger Lannes est un poète-né. Il travaille dans le mystère comme un cordonnier dans le cuir, mystère un peu monotone et systématique, mais de très bonne qualité. Il trouve de beaux effets poétiques dans le mélange des règnes : règne du

cœur, règne minéral, règne végétal, règne de l'espace. Enfin il est doué d'un sens admirable de la cadence et d'un bonheur évident dans l'expression.

Dans ce corps de l'homme fait d'un beau bois dur
Une force empruntée aux chevaux maraudeurs...
Que la tige du sang monte à travers lui-même
Jusqu'à cette fleur éclatée sur sa joue.

La librairie Stock a donné cet hiver une nouvelle édition du *Rosaire des joies* de Marie Noël. Il faut bien le reconnaître : c'est vraiment un miroir de poésie d'une pureté sans pareille. Aucune complaisance pour la rhétorique, ni aucun effort pour lutter contre. Et surtout une merveille de style et de rythme. Style sans gonflement et sans creux. Rythme allègre, souple et tout pénétré d'ardeur, qui donne à ces chants d'une exemplaire simplicité, un mouvement ascensionnel, une très haute et très contagieuse émotion. Il n'y a rien d'équivalent dans la littérature poétique contemporaine, si ce n'est Morven le Gaëlique ou le meilleur Francis Jammes. Sans doute Max Jacob a plus d'accent dramatique et Jammes abonde en suavité, mais Marie Noël les dépasse en aisance et en naturel.

JULIEN LANOË

NOTES

LE ROMAN

DAME EN NOIR, par *Camille Mayran* (Grasset).

Pauline de la Houssaye vit les yeux fixés sur le bonheur de sa fille *Paule*, et sur le souvenir de sa mère.

Pauline aima son mari, mort à la guerre, et fut aimée de lui. Mais Xavier de la Houssaye, ancien viveur sans doute, affectueux, distant, quelque peu borné, professait que la sensualité de l'épouse ne doit dans l'amour prendre aucune part. Ne doit ? Je gage qu'il fut persuadé qu'elle ne le peut, en dépit de plus d'un avertissement poétique qu'il ne sut comprendre.

En bref, Pauline a désiré, furtivement imaginé, et nonobstant ignoré la volupté qu'aurait pu devenir le chant le plus grave de son amour. Or, voici que les fiançailles de sa fille, cette soif et cette terreur que tout ensemble elle lui voit, éveillent chez la mère une très secrète ardeur. Peut-être sait-elle mal le nom (tout de même : l'auteur le lui souffle à chaque page) de ce qu'elle éprouve ? Mais non : âme pure, elle ne triche pas avec elle-même. Fut-elle, naguère, un peu amoureuse du père d'Yves, qui sera bientôt son gendre ? Ou bien serait-ce la grâce mâle et fraîchement conventionnelle du jeune fiancé qui l'émeut, ou seulement l'image de l'amour qui bientôt s'accomplira ? Ou bien vit-elle à nouveau en sa fille ? N'importe, elle sait maintenant qu'elle fut créée pour tout donner d'elle-même et que son don ne fut pas agréé. Une fois le bonheur de sa fille assuré, il lui restera Dieu, Celui qui sait tout recevoir.

Voilà, sans doute, ce que l'on appelle un *cas*. Le mérite de Mme Camille Mayran est grand de n'en avoir pas fait un cas

pathologique, ni même psychologique. Une certaine sorte de hardiesse « a priori » appelle une certaine sorte de niaiserie « à posteriori ». Il fallait bien de la délicatesse, et un talent équilibré pour qu'à la lecture les mots de hardiesse et de niaiserie soient justement ceux qui ne vous effleurent pas.

Peut-être, après tout, ne nous effleurent-ils pas parce que nous avons bien été obligés de les laisser entrer du premier coup. Je veux dire que nous n'oublions pas une seconde que nous nous trouvons devant un *cas*. Je crains que les personnages ne sachent pas mieux que nous l'oublier. Il y a trop de gens, autour de cette histoire, à qui rien n'échappe : auteur, lecteur, personnages. Écoutez-les parler, si pressés de donner la précision lyrique à leurs plus vagues notions, si épris de métaphores analytiques. Ce n'est pas là le langage d'êtres qui devant nous se font et se défont, ou simplement persistent. C'est peut-être celui que pourraient tenir les héros d'un roman que ces personnages pourraient écrire... (Ils s'en gardent, Dieu soit loué.) Et, à force, la vérité, pour être si clairement exposée, ne nous apparaît plus qu'au deuxième degré et comme par personnes interposées.

Faut-il chercher ici, plutôt qu'une création dramatique, un document ? Je le trouverais bien mince et qui, à son tour, tiendrait tout entier dans la donnée. Je vois enfin dans ce livre le type même — réussi d'ailleurs, et émouvant par endroits — des romans dont toute la substance trouve place dans le résumé qu'on en peut faire. Ils plaisent aux dames, aux bavards, aux critiques, à tous ceux qui par profession ou plaisir, aiment à raconter les histoires qu'ils viennent de lire — afin de n'y penser plus. On qualifie ces livres, je crois, de romans « qui sortent de l'ordinaire » ou de « fortes études ».

JEAN VAUDAL

***

FRONTIÈRES DE BROUSSE par *René Guillot* (Les éditions du Moghreb).

Dans *La Mythologie primitive*, Lévy-Bruhl relève l'attrait que continuent à exercer sur nos esprits les contes de fées si proches parents du surnaturel primitif. Avec *Frontières de brousse*,

et comme cadre les confins du désert mystérieux et du Maroc islamisé, M. René Guillot nous introduit dans ce domaine merveilleux où chavirent toutes nos notions de logique et de sens commun. Un mouton part en pèlerinage pour La Mecque, il accomplit des miracles, hommes et animaux l'adorent, jusqu'au jour où un homme-arbre le dévorera... C'est ainsi, et nous sommes bien forcés de l'admettre, et c'est là tout le talent de M. René Guillot.

Il fait revivre aux frontières de la brousse, tout naturellement l'animal-homme de nos contes de fées ; le saint-mouton est le frère du loup du petit chaperon rouge ou du chat-botté... « Le chat devint grand seigneur, écrit Perrault et ne courut plus après les souris, que pour se divertir. » Ici le saint-mouton qui prêche et guérit continue à se nourrir d'herbes et à courir les brebis...

Tous ces contes ne sont pas de même valeur, ceux qui se rapprochent trop de notre façon habituelle de raisonner perdent un peu de leur puissance évocatrice, car c'est par la magie même qu'ils s'imposent à notre raison. Deux sont particulièrement évocateurs : celui du bâtard, où nous voyons, à la suite d'une folle nuit d'amours printanières où les fauves de toutes les races du désert se sont accouplés au hasard, une femelle accoucher secrètement d'un petit homme... le premier homme dont chaque animal voudrait pouvoir revendiquer la paternité... La Genèse et Darwin font piètre figure auprès de ce récit !... Plus troublante encore sans doute, l'histoire de cette reine d'une peuplade de forêts qui sera mère d'une fille, sans avoir connu l'homme... C'était l'enfant du fleuve, du vieux Niger, qui sauvera un jour sa fille en mettant à son service son armée d'hippopotames...

Perrault déploie beaucoup de grâce pour ensorceler nos esprits. L'accent de M. René Guillot est tout autre, âpre et grave. Il est impossible de fermer son livre sur un sourire entendu. L'expérience mystique à laquelle il nous initie laisse deviner l'action aveugle et redoutable de puissances invisibles et encore redoutables. Nous sommes là encore très près, tout près de la mentalité primitive. Notre plaisir y est toujours mêlé d'angoisse.

JACQUES DEBU-BRIDEL

***

LA CRITIQUE

DESTINS DU POÈTE, par *Roger Secrétain* (Rieder).

On n'a pas tous les jours l'occasion, ou la chance, de signaler aux consciences troublées par l'action, par la nécessité même de l'action, un livre aussi sérieux, aussi loyal, aussi rempli de noblesse que celui-ci. Je ne sais si Roger Secrétain est jeune, mais je le souhaite, afin que ces *Destins* me donnent la satisfaction intérieure de songer qu'ils sont dus à l'enthousiasme plutôt qu'à l'expérience.

Roger Secrétain évoque pour moi ce temps, béni à tant d'autres points de vue, où les jeunes écrivains se demandaient ce qu'ils étaient, ce qu'ils avaient été et ce qu'ils allaient devenir. Nous avons pédalé depuis ce questionnaire, d'ailleurs assez naïf, qui n'a pas laissé grand'chose aux étalages des libraires : la trajectoire proustienne n'est pas achevée encore. Au rebours de ces ventriloques de la littérature, de ces sourciers de l'instinct qui s'appuyaient contre le cœur le petit bout de la lorgnette, Roger Secrétain se demande, lui, ce qu'il va faire et ce qu'il va devenir, lui poète, lui ambassadeur et introducteur des poètes, dans un monde où les remous sociaux qui viennent de secouer notre navire n'ont pas été sans ravager plus d'une pauvre tête.

Tout l'intérêt de ce livre, qui a quelque chose de militaire dans sa probité et dans sa force, vient de ce que l'auteur n'est ni un critique pur, ni un psychologue esclave de ses théories. Il est à la fois critique et psychologue, et il est aussi moraliste, selon les traditions les plus pures, et il est « amateur d'âmes » et admirateur d'énergies véridiques. Les noms des poètes qu'il a choisis pour illustrer le cas de conscience soumis par lui au grand public prouve assez son goût de l'indépendance, de la lucidité et de la liberté. Rilke, Amiel, Péguy, Alain-Fournier ne sont pas précisément les héros de la servitude ou de la confusion.

Le long de deux cent soixante pages, Secrétain cherche à nous montrer qu'il y a une vraie vie, un orgueil supérieur et des satisfactions sublimes, mais que ces biens de l'âme sont en ce moment gênés, contrariés par un « air du temps » qui ne convient qu'aux convoitises et aux bassesses, aux compromissions et aux accommodements. Car le signe même de notre époque, c'est qu'on nous a sommés d'agir : les loups sont sortis des bois, les clercs ont

définitivement trahi, les raffinés sont descendus de leurs promontoires, les politiciens sont devenus militants et les philosophes ont précédé ou suivi des foules. La grande question que pose, en une langue émue et noble, Roger Secrétain, est celle de savoir si les poètes à leur tour seront emportés par le tourbillon collectif. Il répond oui, et nous cite le cas de Montherlant qui a cherché toute sa vie le grand secret. Mais il y a d'autres poètes qui refuseront, du moins à mon sentiment, de se laisser happer par les organisations, qu'elles soient sociales ou spirituelles, et qui resteront seuls et sincères devant Dieu. C'est un de ceux-ci qui salue en Roger Secrétain un jeune penseur audacieux qui sait tenir une plume...

LÉON-PAUL FARGUE

***

LITTÉRATURE

COMÉDIES de *Plaute* (tome V), texte établi et traduit par *A. Ernout* (Belles-Lettres).

M. Ernout nous offre trois nouvelles comédies de Plaute, *la Maison hantée, le Carthaginois, le Persan. Le Carthaginois* est une histoire d'enfants volés, terminée par une reconnaissance et deux mariages. Regnard a repris, dans le *Retour imprévu*, le sujet de la *Maison hantée ;* l'adaptation s'y trahit par l'irréalité du milieu social : la courtisane de Plaute, travestie en jeune fille française, est devenue une sorte d'aventurière assez inclassable ; peut-être après tout les Romains avaient-ils la même impression devant la société que leur décrivait Plaute, et qui n'était certainement ni tout à fait grecque, ni tout à fait latine.

Ce qui éclate dans ces pièces, c'est combien, dans le monde antique, les institutions étaient corrigées, démenties par les mœurs. Peu importe ici qu'il faille se figurer être à Rome ou à Athènes. En Grèce comme en Italie, le père a, légalement, toute autorité sur ses enfants ; l'esclave n'est rien : le citoyen et lui n'appartiennent pas à la même humanité ; la femme n'existe que comme mère des enfants. Or dans le monde de Plaute, ce sont les esclaves qui mènent le jeu ; les vieillards sont bafoués par les jeunes gens et les valets ; une fille juge sévèrement la conduite de son père ; les courtisanes sont bonnes filles, spirituelles, écoutées. Nulle part

la vertu antique n'est plus allègrement tournée en dérision. Dans *la Maison hantée*, le vieux Théopropide revient après trois ans de voyage, tandis que son fils s'enivre avec sa maîtresse et des amis. L'esclave Tranion regrette tout haut que Neptune ne les ait pas débarrassés du vieux (Regnard n'a pas osé reprendre le trait), après quoi il le berne et le traite avec une grossièreté que l'autre paraît trouver toute naturelle : on pense à quelque petit bourgeois qui tutoie son chauffeur et se querelle avec sa servante. Plaute, ici comme ailleurs, marque bien, mais sans jamais insister, les points de vanité par lesquels un vieil imbécile donne prise à un fripon : « Je ne veux pas qu'on me conduise, dit Théopropide, quoi qu'il m'arrive, j'aime mieux me perdre que d'être mené par personne ». Un homme qui pense ainsi est né pour être dupe. Théopropide pardonne dès que Tranion lui dit : « Ton garçon a-t-il agi autrement que les fils des meilleures familles ? ».

Le Persan est une œuvre charmante, pleine de fantaisie, égayée de divertissements et d'ariettes. Les personnages sont des esclaves, un parasite et sa fille, étrange créature sentencieuse, candide et futée, un marchand de femmes, une prostituée et sa servante. Les maîtres sont en voyage ; l'esclave Toxile gouverne la maison. Il est amoureux d'une des prisonnières de la maison voisine et il voudrait la racheter. Son compère, un esclave homme de confiance, a en main de l'argent pour acheter des bœufs ; il peut lui en prêter. Voilà la bonne amie de Toxile dûment rachetée et affranchie. Il faut maintenant rembourser l'homme aux bœufs, si l'on ne veut pas qu'il paie cher le service rendu. Heureusement, Toxile a son parasite ; il lui promet de bons dîners pour qu'il prête sa fille : on habille celle-ci en Arabe et le compère, déguisé en Persan, vient la vendre comme esclave au maquereau. Puis le parasite reprend sa fille, car elle est citoyenne et la vente n'est pas valable. Mais l'argent reste aux associés, et le maquereau est roulé. Au milieu de toutes ces folies, c'est le vieux droit latin qui sert de *deus ex machina*. Parmi ces gens évolue le petit esclave Pégnion, favori de Toxile, sorte de Chérubin grec que tous lutinent et qui les mène par ses dédains et ses insolences. Ce monde d'esclaves a ses rangs et ses classes, ses privilégiés et ses tâcherons, comme le monde tout court. Toxile, avec son mignon, son parasite et sa maîtresse qu'il veut libre et tout à lui, est une sorte de fils de famille ; l'homme aux bœufs, lourdaud et rusé, est un hobereau

qui serait esclave ; la petite amie a tout ce qu'il faut pour devenir une grande courtisane.

M. Ernout pense que cette œuvre curieuse doit nous faire connaître un art assez voisin du mime et de l'atellane, c'est-à-dire du vieux théâtre latin populaire, et qu'elle annonce la comédie italienne d'Arlequin et de Pantalon. Il ne faut pas oublier non plus qu'il y a dans *le Persan* une verve presque lyrique qui fait penser à l'Aristophane des dernières pièces, *Plutus*, *les Fêtes de Cérès*. L'original grec remontait peut-être à une époque où la poésie bouffonne existait encore. Plaute lui-même a rarement cette drôlerie ailée, à quoi son style cassant, acide, merveilleusement juste, donne un accent inoubliable.

MARIE DELCOURT

***

PHILOSOPHIE

ÉTUDES KIERKEGAARDIENNES, par *Jean Wahl* (Fernand Aubier).

« Il y a peu d'hommes qui soient capables de supporter la conception protestante de la vie, écrit Kierkegaard dans son journal, et si elle veut être fortifiante pour l'homme moyen, elle doit, soit se constituer en petites sociétés (séparatisme, conventicules), ou se rapprocher du catholicisme, pour permettre, dans les deux cas, grâce au social, de supporter le fardeau de la vie. » Kierkegaard est l'interprète de la solitude protestante. « Devant Dieu, tu n'as à faire qu'avec toi-même... Seul devant Dieu... Seul avec soi-même devant Dieu ». Aussi Dieu n'est-il là que pour l'individu. « L'Unique » est la catégorie chrétienne décisive.

Ainsi, c'est l'individu, comme individu, qui « entre dans un rapport absolu avec l'absolu ». Il croit en Dieu, sa foi est « une relation privée avec Dieu ». Ce qu'il apporte dans cette relation, c'est lui-même, c'est sa propre existence. Il n'a rien d'autre à donner, rien d'autre à recevoir.

Le protestantisme apparaît comme une reprise du monde de la foi par l'indestructible subjectivité du croyant. La foi se concentre dans l'acte de la foi. Elle s'est repliée sur elle-même. En face de Dieu, il n'y a que le croyant. Ils sont seuls l'un et l'autre, l'un pour

l'autre. De la Divine Comédie, des cathédrales, du monde des saints et de l'Eglise, il ne reste qu'une prière, la prière de l'Unique.

Protestantisme veut dire concentration. Tout devient étroit ; tout devient intense. Et Kierkegaard poursuit jusqu'au bout la voie étroite du protestantisme. L'individu se replie sur lui-même. Pour approcher Dieu, il faut être soi et rien d'autre. C'est moi qui prie.

L'*anima mea* de saint Augustin s'efface devant l'*Ego*. L'âme, c'est ce monde intérieur que recherchent les romantiques, ce monde d'infinies possibilités, ce monde de poésie. Le moi s'y perd ; il y trouve son propre néant. L'homme croira alors pouvoir passer en Dieu « par un évanouissement panthéiste », par une « perte de tous les traits individuels dans l'océan divin ». Mais il n'y a qu'une « conscience intensifiée » qui puisse l'approcher de Dieu. Plus on est, plus on est devant Dieu.

Le *sum* de Kierkegaard se substitue au *vivo* de saint Augustin. *Sum*, et non : *vivo*. Le « Je suis » recherche l'instant, la « valeur infinie de l'instant », cet « atome d'éternité » que représente l'instant pour l'individu qui se sait exister. Celui qui a le souci infini de son existence, est en face du temps. Il n'a pas de passé à lui ; il n'a pas *son* temps, le temps d'une vie. Toute sa vie est en instants, et tous les instants ne sont qu'un seul instant, l'instant de son existence.

Tout nous ramène donc au : Je suis. « Le christianisme se rapporte à l'existence ; il est détermination existentielle ». « Ce n'est que pour un existant que Dieu est là ». Le tout est donc d'exister. « Il n'y a pas de vie plus existentielle que la vie chrétienne ».

Mais alors quand nous pensons l'existence, ne sommes-nous pas en face d'une immense contradiction ? Penser son existence, c'est la perdre. « Il y a une guerre à mort entre le *sum* et le *cogito* ». La pensée tue l'être. L'« exister » ne se laisse pas penser. En me pensant, en étant pensé, je ne suis plus moi, je ne suis plus. Je ne puis me penser sans me généraliser ; et en me généralisant, je cesse d'être l'Unique. Mais je ne veux pas déchoir de la première à la troisième personne ; je veux rester moi. Or tous me pensent ; et me pensant moi-même, je risque à tout moment de penser mon propre néant, de n'être plus. Dieu seul ne me pense pas. Dieu est l'Etre pour lequel je suis. Je ne suis que « devant Dieu ».

Ainsi ce que l'homme implore de Dieu, c'est sa propre exis-

tence. Il n'y a plus ni ciel ni enfer. Il n'y a que moi et le néant. Il n'y a que : être ou ne pas être. Le salut, c'est exister. « Plus l'homme aura conscience de son rapport à Dieu, et plus il sera une personne. Plus il y a de rapport à Dieu et plus il y a de moi, et inversement. »

Dans le « souci de l'infini soi », dans cet intérêt infini qu'il se porte à lui-même, l'homme retrouve en Dieu le Toi absolu de ce moi. « L'homme religieux est celui qui parle à Dieu à la seconde personne ». Il ne connaît pas un Dieu qui pour lui puisse être un objet. Nous ne pouvons pas parler de Dieu, « mais seulement lui parler ».

Mais une fois que l'homme religieux en est arrivé là, qu'aura-t-il encore à dire ? Qu'aura-t-il encore à communiquer ? Il prie, il existe : il est dans le « réel ». Or on ne communique que dans l'imaginaire, dans la pensée ; on ne parle que dans le « non-existentiel ». Seule resterait donc pour le vrai chrétien, la prière de l'Unique dans le silence universel.

« Je ne suis pas un vrai chrétien, mais je sais ce qu'est un vrai chrétien », dit Kierkegaard. Il y a entre Kierkegaard et Dieu le personnage mythique du chrétien. C'est la personne du chrétien qui croit, qui prie, et qui, s'adressant à Kierkegaard, semble lui dire : crois, tu dois croire. Prie pour obtenir de pouvoir prier. Crois croire. Aie la foi de la foi.

« Je n'ai pu accomplir le mouvement de la foi », écrit Kierkegaard. Il sera « l'amant malheureux de la religion », qui connaîtra tout le pathétique du religieux, le pathétique de l'existentiel. L'impuissance de prier, de prier seulement, fera de lui « le poète du religieux ».

Kierkegaard est resté fidèle au chrétien, et c'est dans la fidélité qu'il a gardée à son mythe que réside sa grandeur. Il n'a pas la foi du chrétien, mais il croit au chrétien. Il croit à la foi du chrétien. Et l'on pourrait dire, en langage théologique, que le croyant auquel il a cru, lui assure le salut.

« Toute l'existence est pour moi une cause d'angoisse... Tout m'est inexplicable et surtout moi ». Mais il y a le chrétien, le chrétien qui croit et qui existe. Ou plutôt : le chrétien prie, donc j'existe. Il prie pour moi, et dans sa prière, je suis moi. Ainsi Kierkegaard, se voulant lui-même, et allant à la recherche de son moi, aura rencontré « l'autre », celui qu'il ne saurait être ; et c'est dans cet

autre, dans l'appel de cet autre qu'il trouve son mythe personnel, le mythe de son existence.

Jean Wahl a su admirablement relever dans les idées de Kierkegaard tout ce qui s'y trouve d'essentiel. Il n'a pas voulu donner son Kierkegaard à lui, une figure de Kierkegaard, vue d'une certaine façon, et qui s'ajouterait à tant d'autres. Il a le souci de la totalité. S'il relate les multiples interprétations qu'on a données de Kierkegaard, c'est pour mieux nous le faire comprendre. Kierkegaard prête au mythe. Jean Wahl a su éviter de faire le mythe d'un mythe. C'est bien là l'œuvre qu'on attendait sur Kierkegaard et sur la pensée kierkegaardienne.

BERNARD GROETHUYSEN

***

MYTHOLOGIE

LA GENÈSE DES MYTHES, par *A. H. Krappe* (Payot).

Après sa *Mythologie universelle*, ouvrage inégal, mais souvent excellent, la *Genèse des mythes* de M. Krappe est une lourde déception. L'information n'est ni complète ni sûre ; des lapsus [1], surtout dans les noms propres, viennent de temps en temps aggraver l'impression de hâtif, voire de bâclé, que donne ce nouveau volume et apparaissent particulièrement dangereux et déroutants dans un travail où l'argumentation repose trop volontiers sur des rapprochements linguistiques mal assurés. Mais c'est le principe de l'entreprise qu'il faut examiner.

Le problème que M. Krappe se proposait de résoudre « comment naissent les mythes ? », aujourd'hui surtout, ne laisse personne indifférent. Aussi, dès les premières pages, est-on saisi d'inquiétude à voir la mythologie ramenée et comme suspendue au travail des poètes. On ne lit pas sans effarement telle phrase où il est affirmé que le monde des Olympiens serait vite tombé dans

1. Ces lapsus ne paraissent malheureusement pas toujours imputables à l'impression. Ainsi (p. 166), les vers de Lucain sur le bois sacré de Marseille (*Phars.* III, 423-425) deviennent une « remarque de Lucien », naturellement citée sans référence. La traduction du passage de Maxime de Tyr mis en épigraphe p. 188 est tout à fait fantaisiste. « Invités » au lieu de « initiés » (p. 23) est plus comique que grave, etc...

l'oubli sans Homère, si tant est que celui-ci ne l'ait pas *imaginé de toutes pièces*[1]. Cette méconnaissance des forces vives des mythes chez un spécialiste de leur étude, je ne puis le dissimuler, m'effraie littéralement. Il est encore moins rassurant qu'elle se soit manifestée à une occasion si mal choisie : on sait assez, en effet, qu'Homère, rationaliste et esprit fort dans l'ensemble, appauvrit et dessèche la mythologie plus qu'il ne la féconde et la développe. Ce détail fait deviner les partis-pris secrets de l'auteur et l'on s'attend dès lors à une réduction rationnelle des données mythiques, c'est-à-dire à l'entreprise la plus décevante et la plus dévoyée qui soit. Voici en effet les thèmes redoutés : la mythologie-œuvre de l'intellect précédant la science en première approximation, la mythologie désintéressée et explicative, la mythologie dérivée de calembours, d'images incomprises, de phénomènes naturels mal interprétés. Je n'ai pas vu sans un mauvais plaisir ces réductions, proposées par une raison un peu courte et satisfaisantes seulement pour elle, confiner sans retard à l'absurde et laisser transparaître si naïvement le sophisme. M. Krappe avance que, chez les Égyptiens, le ciel était une déesse *pour une raison purement grammaticale*, le nom du ciel étant féminin. M. Krappe est-il si sûr que le nom égyptien du ciel ne soit pas au contraire féminin *parce que* les Égyptiens concevaient le ciel comme une déesse ? Ou aurait-il quelque savante théorie de la répartition des noms en genres, qui lui permettrait d'éliminer du phénomène les déterminations religieuses ? M. Krappe admet (est-ce très prudent ?) la réalité de l'influence lunaire sur le cycle physiologique de la femme comme conséquence lointaine de l'action de l'astre sur les marées et en déduit de façon surprenante que, celles-ci étant peu sensibles en Méditerranée, il ne faut pas s'étonner « que les Grecs aient été relativement longs à découvrir ces rapports ». L'expérience des marées est-elle donc indispensable pour mettre en parallèle le cycle menstruel et les révolutions de la lune ? Je veux croire que l'expression a trahi M. Krappe. Rien enfin n'est moins convaincant que ses exégèses de supplices infernaux à partir d'explications erronées d'œuvres picturales : faire venir la légende de Tityos « de quelque peinture représentant un mort, foudroyé

1. P. 20. Cf. p. 57 « La Mythologie, nous l'avons déjà fait remarquer, est presque exclusivement l'œuvre des poètes épiques. » etc... Inversement p. 139, il est dit que « presque tous les mythes ont une origine franchement populaire. »

peut-être, dont les vautours mangeaient les chairs » me paraît insoutenable. Je n'aperçois pas ce qu'un tel tableau aurait d'incompréhensible ni pourquoi il eût été nécessaire d'imaginer un mythe pour l'expliquer, alors qu'il était si naturel de regarder ce mort dont les vautours mangeaient les chairs comme un mort dont les vautours mangent les chairs, tout simplement. Pour Tityos, si M. Krappe désire savoir ce qu'il représente dans le monde caucaso-égéen, il existe sur le sujet un récent article fort instructif de Georges Dumézil, auquel il lui est loisible de se reporter[1].

L'ouvrage est riche, la documentation originale et point du tout galvaudée, l'auteur érudit et, hors des écarts mentionnés, lucide et positif. Cependant, en refermant le volume, non seulement on n'a rien appris sur la genèse des mythes mais on doute qu'il y ait été question de mythes à proprement parler. On a l'impression d'une poussière mythologique innombrable, où les mythes sont dissous, en suspension, et d'où leur armature, leur squelette s'est trouvé mystérieusement éliminé. C'est que M. Krappe, au fond, a pris les choses à rebours. Au lieu de partir des mythes et de chercher *en eux* les raisons suffisantes de leur contenu et de leur fonction, il a passé en revue les données principales de la nature et accessoirement de l'histoire, et s'est appliqué à décrire *ce qu'elles devenaient dans les mythes.* Aussi a-t-on successivement des chapitres sur le ciel, la terre, le soleil, la lune, les orages, les volcans etc... c'est-à-dire sur le rôle joué dans les mythes par chacun de ces éléments et sur les symboles qui les figurent. Mais il n'est pour ainsi dire jamais question des mythes eux-mêmes : la conquête du ciel. la descente aux enfers, le barattement de l'océan, la passion des Dieux, les épreuves, les initiations et les bienfaits des héros civilisateurs. Toute la grande mythologie se trouve négligée au profit du conte étiologique et de l'allégorie atmosphérique. M. Krappe n'a voulu voir dans l'homme qu'un spectateur de la nature, et dans la mythologie que l'explication qu'il s'est donnée de ce spectacle. Mais il est en l'homme autre chose que *l'Immaculée Connaissance* et c'est à ces puissances, à ces instincts d'un autre ordre qu'il faut rapporter les mythes, aux nécessités de la vie sociale, à la confrontation continue et violente de ses exigences avec les pulsions individuelles indisciplinées. En dernière analyse, l'ouvrage de M. Krappe apparaît comme une sorte

1. *Revue de l'Histoire des Religions*, CXI (1935), 1-2, 66-89.

de répertoire qui prend place à côté de ceux de Gubernatis sur les animaux et les plantes en mythologie et qui rendra les mêmes services. Mais l'empire des mythes est ailleurs, comme d'ailleurs vient l'ombre qu'il porte jusqu'au cœur de l'homme. L'essentielle insatisfaction que laisse le travail de M. Krappe condamne une doctrine, le naturalisme, et une méthode, la réduction par émiettement indéfini d'une donnée totale.

ROGER CAILLOIS

***

SCIENCE SOCIALE

LA POLITIQUE COLONIALE ET LE PARTAGE DE LA TERRE, par *Georges Hardy* (Albin Michel).

Trop de livres comportent des simplifications arbitraires, surtout lorsqu'ils traitent de sujets politiques ou sociaux. Celui-ci, œuvre d'histoire documentée et précise, a d'autant plus de mérite à éviter toute appréciation partisane que la matière dont il traite a été plus souvent utilisée, déformée et rétrécie. Depuis Anatole France qui y voit « la forme la plus récente de la barbarie » jusqu'au Cardinal Mercier qui la conçoit comme pouvant devenir « un acte collectif de charité », la politique coloniale a été diversement appréciée, et les jugements portés sur elle oscillent entre deux pôles extrêmes, dont l'un correspond à certains soucis humanitaires et moraux, et l'autre à un besoin d'exaltation et d'expansion nationale. C'est sans doute que, comme le rappelle M. Hardy dans la partie plus proprement historique et narrative de son livre, il n'y a pas une colonisation, mais divers aspects, diverses formes et diverses techniques colonisatrices. Moyen de négoce capitaliste chez les Phéniciens, instrument d'un socialisme officiel pour Périclès, vaste opération financière, doublée bientôt de prétentions impériales chez les Romains, « politique de boutiquiers » pour les premiers colons anglais, politique de missionnaires pour les premiers explorateurs espagnols... tous ces prodromes et ces modèles du colonialisme moderne contribuent à sa complexité, et accroissent la difficulté de porter sur lui un jugement.

D'autant que ceux-là qui de nos jours apprécient diversement

le phénomène colonial, en ont subi les effets. Il n'est pas de nation moderne qui, à un moment de son histoire, n'ait été colonisée. Il n'est pas de culture nationale qui n'ait été déterminée, appauvrie ou fécondée, par des éléments étrangers, subis ou acceptés par force.

Il vaut mieux, plutôt que de tracer un bilan forcément arbitraire et incomplet du fait colonial, l'apprécier comme un fait humain. Sans moralisme ni cynisme, M. Hardy, dans un des passages les plus curieux de son livre, précise les traits par lesquels il diffère, par exemple, de la dissémination presque mécanique qui donne lieu à l'invasion de certaines espèces végétales, ou du pullulement biologique qui entraîne, pour certaines races d'animaux prolifiques et conquérants, une forme élémentaire de colonisation.

Si l'on constate, que, mêlée de bien et de mal, la colonisation humaine se distingue en tout état de cause par son goût du risque personnel et son mépris des envahissements grégaires, si l'on songe au rôle joué jusqu'au XIXe siècle par des explorateurs ou des missionnaires isolés au début de toute conquête, on peut tout au moins constater que les dernières expéditions coloniales, massives, survenues tout récemment, ne semblent pas augmenter la part des initiatives ou des facultés humaines, mais se rapprocher davantage des migrations animales.

ROBERT ARON

***

LETTRES ÉTRANGÈRES

CHAUCER, par *G. K. Chesterton* (Editions de la N. R. F.).

La pensée de Chesterton semble avoir adopté pour principes complémentaires le respect du bon sens ou du sens commun et l'amour du *nonsense*, cristallisation poétique de l'absurde et fondement essentiel de l'humour. De même qu'*Un Nommé Jeudi* et le menu fretin de son apologétique policière, ses biographies reviennent constamment à ces deux motifs caractéristiques : ainsi de son étincelante étude sur Dickens, ainsi de son solide éloge de Chaucer. Il faut dire que l'œuvre de Chaucer comme celle de Dickens semblent lui donner raison.

Mais laissons cela, qui voudrait trop d'espace. De ce poète au nom français de cordonnier, si mal connu ici faute de traductions valables, que nous apprend Chesterton ? Avant tout, que personne plus que lui ne mérita ce nom de *maker* (créateur) qui est le vieux mot anglais pour poète ; qu'entre 1340 et 1400, si l'on accepte ces dates comme celles de sa naissance et de sa mort, il créa non seulement une langue — et incidemment une nation — mais encore — et ceci est plus inattendu — un monde nouveau : celui du Roman.

Pour la langue, c'est clair. Au début du XIVe siècle, il n'y avait en Angleterre qu'un ramassis de dialectes hybrides, et l'on songeait d'autant moins à s'en servir pour faire œuvre sérieuse que la culture était latine et que l'élite parlait français. Il faut attendre 1350 pour que l'anglais soit enseigné dans les écoles, et 1399 pour que le Roi s'adresse dans cette langue au Parlement. « Livrées à elles-mêmes », explique Chesterton, « les traditions anglo-saxonnes n'auraient conduit à rien : alors un grand génie comprit qu'en les francisant il leur donnerait un caractère national... Chaucer a européanisé l'anglais, il l'a introduit dans le courant de la culture européenne en y mêlant des intonations et des termes étrangers ; mais il a détruit la suprématie du français pur... »

Maintenant le Roman : « J'entends par roman un récit qui n'est pas seulement une anecdote ou une allégorie, mais qui vaut par la diversité presque fortuite des caractères pris sur le vif. Le Prologue des *Contes de Cantorbery* est celui d'un roman moderne : c'est la préface de Don Quichotte et la préface de Gil Blas. » Plus loin, toujours à propos des *Contes* : « Ses personnages ne sont pas là pour nous raconter des histoires, ce sont les histoires qui sont là pour nous expliquer les personnages. Le roman de caractère était né, bien différent de l'épopée et à plus forte raison de l'allégorie et de l'anecdote. » Et de le prouver en étudiant tout à tour l'Ecuyer, la Prieure, etc.

Chesterton s'indigne que les Anglais ne fassent pratiquement remonter leur tradition qu'à Shakespeare, c'est-à-dire à la Renaissance, et non pas à Chaucer, c'est-à-dire au Moyen Age et à « cet ordre dont il fut le dernier fruit et l'héritier ». Comment la pensée catholique de Chaucer procède de Boëce, de Saint-Thomas et de Dante, comment son être social participe à la

fois à la Chevalerie et au système des Guildes, voilà ce que nous saisissons clairement à travers le tableau de ce monde catholique, hiérarchique et décadent, du XIVe siècle qui forme assurément les pages les plus brillantes et les plus substantielles de l'ouvrage.

Il est regrettable que le traducteur se soit si peu soucié de rendre comme il convenait les quelques vers de Chaucer épars dans le livre. La simplicité harmonieuse et souveraine de

Such end hath all his royal estate above

devient :

Telle a fin tout son état royal au-dessus

où je ne vois qu'un impertinent galimatias. Non pas qu'il soit aisé de restituer cette poésie lointaine : il y faut un tact et une souplesse incomparables, l'audace d'une très attentive liberté et la trouvaille d'une langue atemporelle. Cinq ou six professeurs de faculté ont peiné naguère sur les *Contes de Cantorbery* et leur texte donne surtout l'impression qu'ils ont beaucoup compté sur leurs doigts. En somme, la traduction française de ce grand traducteur (n'a-t-il pas dans sa jeunesse mis en vers anglais tout *le Roman de la Rose* ?) attend encore ici le labeur d'un poète.

PIERRE LEYRIS

***

LE THÉATRE

LE CORSAIRE, de *Marcel Achard*, au Théâtre de l'Athénée.

Quel dommage que M. Marcel Achard ne se soit pas simplement abandonné au jeu du présent et du passé, sans se soucier d'en expliquer la règle et de la justifier. On aurait vu vivre et mourir son beau pirate de 1716 et la douce Evangéline qui fut sa captive, l'aima et, libérée, revint se faire poignarder par lui un instant avant que le bourreau ne le menât pendre. Et on les aurait vus, en 1938, recommencer l'aventure et la mener à bien, ou encore à mal. M. Achard suppose, pour lier 1716 et 1938, qu'un metteur en scène de cinéma a entrepris de tourner l'histoire du pirate et d'Évangéline et que les deux vedettes du film en

réincarnent le héros et l'héroïne. Cette passerelle entre le public et la poésie est commode, mais dénature l'élan poétique du conte : la pourpre du sang en rosit.

Reste la légende cruelle. Les scènes où elle se déroule sont belles. Louis Jouvet, avec la collaboration de Christian Bérard et de Guillaume Monin, les situe entre terre et ciel, les éclaire de trois lunes bleues et baroques. Cette remontée du passé dans une lumière d'astre mort est extraordinaire : Mlle Madeleine Ozeray se meut dans cette irréalité avec une aisance et une sûreté de fantôme. Et M. Louis Jouvet semble sortir d'un roman de Daniel de Foë.

Il y a là quelques instants de poésie qui compensent les plaisanteries sur Hollywood, les complications psychologiques du dernier tableau et l'emploi de vieilles ficelles pirandelliennes ou autres dont M. Achard eût facilement pu se passer.

BENJAMIN CRÉMIEUX

***

LES ARTS

ART D'OCCIDENT, par *Henri Focillon* (Armand Colin).

On ne peut résumer en quelques lignes un ouvrage aussi considérable que celui-ci, dû à l'esprit le plus cultivé à la fois et le plus curieux, le plus apte aussi à saisir entre les Arts plastiques des rapports jusqu'à lui demeurés inaperçus. Nous possédons une quantité considérable d'études sur la naissance et l'évolution de l'art du moyen âge, mais j'en connais peu qui soient d'une lecture aussi attrayante, aussi entraînante. Que l'on puisse lire un ouvrage traitant de matières particulièrement sérieuses avec l'impatience et l'élan que l'on met à lire un roman, voilà qui suffit à caractériser les vertus d'un écrivain précis qui ne fait jamais d'histoire romancée.

Ce moyen âge prodigieux a créé un art qui, au fur et à mesure que s'aggrave la décadence ébauchée par la Renaissance, apparaît de plus en plus formidable. Ses créations sont non seulement parfaites au point de vue technique, mais aussi au point de vue expressif. L'homme, avec toutes les modulations de sa

sensibilité et les détours de son esprit mieux encore que Dieu, est intégralement représenté dans cet art nombreux et cohérent, unique dans l'histoire. Car toutes les techniques y sont portées à un égal degré de perfection ; elles obéissent toutes à un même élan d'amour.

Ces techniques diverses sont toutes soumises à la domination de l'architecture. C'est là un des thèmes que M. Focillon développera avec le plus d'ingéniosité : « Les siècles qui suivent les invasions nous montrent le déclin de l'art de bâtir et le primat de la parure. La pierre, au contraire, est la matière du grand moyen âge ». Et non seulement de l'art roman, ce qui saute aux yeux, mais plus tard : « Le mur tend à s'évider dans la structure gothique, faite avant tout d'arcs, de nerfs et de piles, mais la forme sculptée reste monumentale et elle établit sur d'autres principes son accord avec l'architecture. Le cadre des miniatures du XIIIe siècle est un cadre architectural. Le meuble est monument et les formes, combinées pour un juste équilibre de masses bâties, se répercutent à titre d'ornements dans le décor du bois. »

C'est cette subordination des différents arts à l'art principal qui fait l'incroyable grandeur de cette époque : voilà un fait auquel les francs-tireurs de la sculpture et de la peinture, voire de la tapisserie, feraient bien de réfléchir aujourd'hui.

Mais à quoi d'essentiel réfléchit-on dans les milieux artistiques, à cette heure ? Ceux qui osent introduire dans leur technique, non pas même la rigueur géométrique des tracés de Villart de Honnecourt, mais un peu de sévérité plastique, sont traités par le public, les critiques et les marchands d'intellectuels et de pisse-froids. Le plus burlesque, c'est que ce mépris pour tout ce qui touche à l'esprit monumental s'accompagne de théories interminables sur l'humanisme — comme s'il était possible d'atteindre à un humanisme nouveau sans que la tendance à l'universel, qui est la préoccupation primordiale de tout humanisme, se manifeste par une discipline commune à tous les métiers d'art. On sait d'ailleurs de quelle « resucée » des thèmes classiques est fait ce pseudo-humanisme sans sève et sans vertu. C'est pourquoi le lecteur est réconforté, dès les premières pages d'*Art d'Occident*, en constatant que l'historien, loin de considérer le moyen âge comme un âge intermédiaire,

comme une transition entre l'antiquité et sa résurrection (plus intellectuelle que profondément sentie), le tient pour un monde parfait qui se suffit à lui-même et qui nous apporte le message le plus pur de l'Occident ; « Cet art universaliste est un art encyclopédique... Il prend le tout de l'homme, depuis ce qu'il a d'apparemment bas, jusqu'à ses extases, jusqu'à ses visions ». Et enfin ceci qui est capital : « Il existe certes un humanisme des humanistes, mais il en existe un autre, plus large, et si l'on peut dire plus authentique, parce qu'il demande infiniment moins à la tradition qu'à la vie. » Voilà une phrase qui devrait être inscrite au fronton de l'École des Beaux-Arts régénérée (si la chose n'était absolument impossible). Elle risque d'ailleurs d'être mal comprise, même par la plupart des artistes de bonne volonté, tellement le souci de la rigueur constructive est devenu impopulaire. S'intéresser à la vie, oui ; exprimer le modernisme : beaucoup sont d'accord là-dessus, mais les voilà qui tout aussitôt imitent des rouages de machines, qu'ils assemblent sans ordre et sans raison. Ce qu'il est à peu près impossible de comprendre, dans l'anarchie actuelle des esprits, c'est que « la vie », ça ne se copie pas en détail, ça ne se découpe pas en tranches, mais ça se ramène à un système de rythmes et de mesures dans lequel se reflète l'ordre cosmique. La chose n'échappe pas, bien entendu, à M. Focillon. Aussi bien lisons-nous aussitôt : « L'ordre des symétries et des correspondances, la loi des nombres, une sorte de musique des symboles organisent secrètement ces immenses encyclopédies de pierre. »

Tout le livre, ainsi, répond aux exigences les plus urgentes de notre cœur, célèbre sans répit l'unité de cette époque artistique idéale. On est agréablement surpris, à chaque chapitre, d'entendre parler d'architecture et de sculpture à propos de peinture cela jusqu'aux dernières pages, consacrées au XVe siècle où l'architecture cesse d'exercer son influence sur les autres techniques et où « la peinture devient le lieu des expériences sur l'espace ».

La parenté des Descentes de croix de Roger de la Pastoure et même du Couronnement de la vierge, de Charonton, cependant assujettie à la teinte plate, avec l'ordonnance des tympans romans, est exposée avec une ingéniosité remarquable : « Le long paysage de la Crucifixion sur laquelle repose l'ensemble (du Couronnement), est un linteau. Au-dessus, Dieu le père et le

Christ, exactement symétriques et même superposables par repli, forment, par leur étroite union avec Marie placée entre eux, un personnage triple que resserre le chiffre ornemental de l'ample manteau de la Vierge. De part et d'autre, les anges, les saints et les élus obéissent à la règle hiérarchique des proportions qui, du linteau au tympan et du cadre à la partie centrale, accroît ou diminue la taille des personnages ». Mais un des passages les plus profonds et les plus poétiques est celui qui concerne Jean Van Eyck, ce novateur épris de la réalité la plus directe, sans être pour cela tenté de rompre de façon impie avec la profonde philosophie du moyen âge. Tout le passage serait à citer qui montre le peintre génial tenant étroitement au moyen âge non seulement par l'iconographie, mais aussi par « ... une certaine philosophie du microcosme ». Le miroir qui, dans le célèbre portrait des époux Arnolfini, à Londres, éclate mystérieusement dans une pénombre de miel, par sa surface bombée « saisit le creux et la courbe du monde. Ainsi, dans la circonférence du cadre, une perspective rendue arbitraire ressuscite le microcosme ; ainsi l'univers contient son double, minuscule et inversé, à portée de la main et pourtant inaccessible ».

Il faut, hélas, arrêter là analyse et citations ; ce ne sera pas sans avoir signalé, dans la conclusion, les aperçus que jette M. Focillon sur les époques postérieures à celle qu'il étudie et qui conservent, au sein de leurs pires débordements, la nostalgie du moyen âge. Breughel, Vermeer, Georges de la Tour, Callot, figurent comme autant de prolongements du moyen âge, soit par leur vision du microcosme, soit par la conception sculpturale de leurs formes modelées dans la lumière et organisées selon les tracés géométriques. M. Focillon eût pu pousser encore plus loin sa pointe et retrouver, chez Cézanne et Seurat d'une part, chez Van Gogh de l'autre, l'appétit d'absolu, le sens de l'universel, le goût du familier envisagé sous son angle féérique ou grandiose, et jusqu'à la sévérité des tracés romans chez les deux premiers, jusqu'au délire précis et éveillé du « flamboyant » chez le dernier.

Car c'est à travers la rusticité apparente des formes que s'avère l'authenticité de la plus belle filiation dont un Occidental puisse s'enorgueillir, et non à travers telle vague et maladive rêverie du genre préraphaélite. Quant à l'héritage de ces trois grands

hommes, une pénible interrogation se pose, et ce n'est pas après la lecture d'un pareil livre où les élans les plus sublimes, les entreprises les plus désintéressées et les plus savantes sont analysées, que l'on peut conserver quelque espoir de jamais approcher de l'ombre même de cet art gigantesque.

ANDRÉ LHOTE

***

SURRÉALISME

Après le très excitant *Dictionnaire abrégé du Surréalisme*, édité à propos de la fameuse exposition organisée par la Galerie Beaux-Arts, deux livres viennent de paraître qui relèvent de ce mouvement : le premier, *Les mains libres*, comprend cinquante dessins de Man Ray, moins convaincants, certes, que ses belles photographies, mais illustrés par des poèmes de Paul Eluard qui, pour n'être pas de sa meilleure veine (il en est toutefois de très beaux) constituent un recueil indispensable ; le second, *Métamorphose de Narcisse*, contient, commenté par un remarquable poème du peintre même, la reproduction en couleurs et en noir du tableau de Salvador Dali, sorte de dyptique où deux figures jumelles apparemment semblables représentent ; la première Narcisse abîmé dans sa propre contemplation, la seconde, une main de pierre tenant un œuf d'où jaillit la fleur fameuse. Poème et peinture sont, nous dit-on, complémentaires : « Pour la première fois, un tableau et un poème surréalistes comportent objectivement l'interprétation cohérente d'un sujet irrationnel développé ». J'admire le poème et l'invention du tableau et même — cela consternera plus d'un de mes amis — sa technique. J'expliquerai plus tard pourquoi.

Il convient que l'on prête attention à ces trois ouvrages (Editions Surréalistes) ne serait-ce que pour protester contre l'accueil qui fut fait à l'exposition de « Beaux-Arts ». Car lorsqu'une manifestation pleine d'intérêt suscite avec continuité des articles injurieux, incompréhensifs ou de mauvaise foi, les menus griefs que l'on peut avoir contre ses prêtres tombent aussitôt. Il y a des bornes à la bêtise : celle des « Français moyennement cultivés » qui croient encore, après Meissonnier, Bonnat et Gabriel Ferrier à ce qu'ils appellent innocemment le « classique », n'est pas moindre que celle des snobs qui applau-

dissent aveuglément aux manifestations d'avant-garde pour avoir l'air de comprendre, ou, comble de la simulation, de sentir. Le snobisme, du moins, a pour lui d'aboutir à des actes positifs : achats, publicité, imitation. On pouvait voir, aux actualités du cinéma, il n'y a pas longtemps, à quel point l'engouement des snobs pour une forme nouvelle sait être fertile en trouvailles. Un concours de coiffures a déterminé, chez une catégorie d'élégantes, des inventions étonnantes, influencées directement de Dali, qui, de loin, a présidé au choix des matériaux à introduire dans la chevelure : langoustes, sacs de bonbons, ustensiles de cuisine, etc. Chacune des pièces montées obtenues par ces moyens singuliers était un petit chef-d'œuvre et il était plaisant de penser que ceux qui se gaussaient de la tentative étaient de fervents admirateurs des coiffures Louis XV, dont on connaît les prodigieux, mais non moins fols artifices.

C'est à l'aide de ces réussites que l'on peut juger de ce qu'un mouvement artistique a de dangereux. Devant la suite trop délicieuse des mannequins qui longeaient le vestibule de « Beaux-Arts », devant certaines sculptures, certains objets et même une bonne partie des peintures exposées, je fus frappé par un étalage de bon goût, d'adresse féminine, par un esprit d'arrangement un peu « modiste », qui me gêna. Le succès des coiffures américaines m'explique pourquoi. Ce sera toujours un danger, pour quelque art que ce soit que les femmes et les « femmelins » puissent s'en emparer. La robuste, l'inébranlable fermeté de la gloire d'un Cézanne, d'un Renoir ou d'un Van Gogh provient de ce que leur art est en quelque sorte retiré de la vie, comme un miroir lointain qui n'en refléterait que les profondeurs. C'est un art religieux : il défie l'actualité. Et l'on n'a jamais vu un mondain utiliser l'un de ces « réguliers » (il peut y avoir des moines paillards comme Renoir), pour quelque entreprise de théâtre, de bal ou de parade. L'art chinois, sombre et grandiose, demeure impopulaire ; on sait à quelle sauce décorative on a assaisonné l'art japonais, considérablement plus mièvre. Artistes, commencez à sourire, et vous êtes perdus.

Il y a une autre façon de se perdre : c'est de décourager la sympathie de ses pairs. Sur vingt artistes de talent et dont les œuvres parfois pourraient être baptisées « surréalistes », je n'en connais pas un qui ne condamne ce mouvement. Ne serait-ce

pas parce que ces artistes se sentent condamnés par l'intransigeance des esthéticiens surréalistes qui, un peu trop fréquemment, un peu trop sèchement affirment qu'il n'y a point de salut hors de leur chapelle, et que la poésie ne condescendra à se laisser atteindre que par le truchement de leur système ? Je sais que, pour toucher le public — ce public qui nous fait vivre, — il faut frapper fort, être catégorique dans ses déclarations ; la finesse, nous l'avons vu, n'est pas le péché de la foule. (Est-ce croyable : le « j'ai du génie » convainct encore son monde !) Mais, abandonner à l'adversaire de talent que la voie qu'il a empruntée mène également à Rome, pour peu que le hasard l'y aide, est un procédé qui me semble ressortir à la fois à la courtoisie et à l'habileté. Peut-être que si les surréalistes pratiquaient cette méthode, reconnaissaient par exemple que l'enregistrement spontané, irraisonné, des sensations peut manœuvrer l'inconscient aussi favorablement que l'automatisme pur, jouant dans la boîte aux souvenirs ; que, partant, la réalité perçue peut devenir fabuleuse « surréelle » en un mot, irrationnelle et poétique, il compteraient moins d'adversaires dans le camp des susceptibles peintres et sculpteurs d'avant-garde.

ANDRÉ LHOTE

*

REVUES ET JOURNEAUX

THIBAUDET A GENÈVE

C'est le 18 mars qu'a eu lieu la remise à l'Université de Genève, par « un groupe d'amis et d'admirateurs », du buste d'Albert Thibaudet par Carl Angst. Voici un passage du discours qu'a prononcé à cette occasion M. Victor Martin :

Devenu nôtre avec simplicité, il nous resta fidèle jusqu'à la fin ; c'est chez nous qu'il a rendu le dernier soupir. Cette constance nous touche et nous honore, elle aussi mérite la consécration que nous lui apportons aujourd'hui. Il ne peut nous être indifférent qu'un des esprits les plus libres et les plus puissants de notre époque ait trouvé à Genève et dans notre Université un climat et un milieu favorables à son activité. Ce sera la tâche d'un futur docteur ès lettres de déterminer précisément ce que Genève a fourni à la pensée et à l'œuvre de Thibaudet pendant sa période genevoise ; dès à présent nous pouvons dire pour l'avoir éprouvé qu'il eut pour nous de l'amitié. Pour s'en convaincre, du reste, il suffit de lire son *Amiel* qu'il n'aurait peut-être pas

écrit du tout, qu'il aurait écrit en tout cas autrement, s'il n'avait séjourné à Genève. Le destin a voulu que, de leur socle respectif, le biographe d'*Amiel ou la part du rêve* et son ondoyant modèle puissent désormais se contempler. Cette compagnie, j'en suis sûr, n'est pas pour déplaire à l'auteur du *Journal*, et, à l'heure nocturne où, comme dans le conte d'Andersen, les choses inanimées prennent vie, nous pouvons imaginer que le dialogue se poursuit à une haute altitude intellectuelle entre le critique de la *Nouvelle Revue Française* et celui en qui ce dernier reconnaissait quelques parties essentielles d'un critique européen que le Créateur, aimait-il à répéter, ne s'est jamais encore décidé à fabriquer. Peut-être, pouvons-nous ajouter, qu'il était satisfait pour le moment de l'exemplaire du genre donné au monde dans la personne de Thibaudet.

Si Albert Thibaudet a compris la Genève de l'histoire passée et contemporaine, s'il a montré de la sympathie pour l'esprit genevois, il n'a pas moins bien apprécié et pratiqué cette attitude morale baptisée « esprit de Genève » au temps où la Société des Nations éveillait des espoirs aujourd'hui cruellement déçus. De cette Genève à peu près idéale, à laquelle la cité concrète entre Salève et Jura ne prête, outre son nom, que peu de traits — ceci soit dit pour nous préserver du péché d'orgueil en bons disciples d'Albert Thibaudet — celui-ci fut citoyen avant même qu'on en parlât, par la pente naturelle de son esprit, c'est-à-dire qu'il incarna cet esprit dit de Genève dans ses parties essentielles.

La première est l'indépendance. Thibaudet pratiqua et vécut l'indépendance jusqu'à ses conséquences extrêmes, y compris le renoncement. Pour assurer à son intelligence une liberté de mouvement sans limite, il sacrifia, avec une douceur obstinée et inébranlable, les honneurs que sa patrie réserve aux hommes éminents qui suivent les voies traditionnelles et consentent à se plier aux usages consacrés. Ni l'Académie, ni la Sorbonne, ni le Collège de France, où son mérite n'eût pourtant cédé à aucun autre, ne lui ouvrirent leurs portes, pas plus que sa critique, comparable seulement à celle d'un Sainte-Beuve, ne trouvait accès au rez-de-chaussée des grands quotidiens de Paris dont elle eût été l'honneur. Mais au prix de ces renoncements, qui diminuèrent fâcheusement dans sa patrie, il faut le reconnaître, le rayonnement et l'action de sa pensée, il achetait un bien, pour lui infiniment plus précieux que ces grandeurs officielles, le droit de ne dire que ce qu'il lui plaisait de dire, sans complaisances ni compromissions. Il avait opté sans restriction pour la vie de l'esprit, avec l'ascétisme qu'elle comporte.

L'AIR DU MOIS

HISTORIETTE

Albert, qui vient de mourir, était né en Bretagne ; vers sa seizième année il voulut quitter les champs, son curé lui donna un mot d'introduction pour un prêtre de Paris. Celui-ci avait l'avantage de confesser le Prince A***.

Sans doute ce prince ne disait-il pas toute la vérité au tribunal de la Pénitence, car le prêtre n'hésita pas à lui recommander Albert comme deuxième valet de pied.

Le Prince Y*** qui était intime du Prince A*** (et polonais comme lui) remarqua Albert et demanda à le prendre à son service. Il en fit un premier valet de pied.

Albert quitta la maison du Prince Y*** pour se consacrer à un écrivain qui fut à notre temps ce que Saint-Simon et Balzac furent au leur.

On a dit assez injustement que cet écrivain nourrissait une passion pour Albert. Cela n'était pas. Albert lui servait plutôt de confident et de pourvoyeur. Il leur arrivait d'aller ensemble dans une boucherie, et d'interroger un jeune garçon boucher sur la façon dont il tuait un veau, ou bien Albert amenait chez son ami un jeune homme auquel on montrait les photographies de femmes élégantes et célèbres, dont il riait pour le moins.

Par quel hasard ou par quelle recherche le nom d'Albert a-t-il donné un féminin célèbre à la littérature, c'est ce que nous ne saurons pas ; je croirais volontiers que c'est par un certain sens terrible et torturant du sacrilège.

Mais la carrière d'Albert devient publique le jour où prenant de l'âge, son ami songe à l'installer et lui fait ouvrir dans le quartier de la Madeleine un établissement où il est bien commode à un romancier de surveiller l'exercice des plaisirs défendus.

C'est là qu'Albert devint Jupien.

Il l'est resté jusqu'à la fin de ses jours.

C'était, pour ceux qui l'ont connu durant ces vingt dernières années, un homme d'une très grande distinction, mince, au

visage aristocratique et *conservateur*, chauve mais ayant encore une couronne de cheveux blancs. Il est difficile d'imaginer personne qui prît autant de plaisir à s'entremettre. Il le faisait bien sans doute par esprit de lucre, mais aussi par plaisir.

Outre quelques chambres modestes dont la clientèle avait l'usage au rez-de-chaussée, il prêtait volontiers pour une heure sa propre chambre à coucher ou une petite pièce attenante où il rangeait ses livres ; il disait alors au garçon de service : « Conduisez Monsieur à la chambre royale ! » ou bien : « Préparez pour Monsieur la Bibliothèque Vaticane ».

Il était lié avec nombre d'hommes, parmi les plus célèbres d'aujourd'hui, qui venaient se procurer chez lui des plaisirs dont certains se cachaient, pour lesquels d'autres affichaient leur goût.

Il ne parlait généralement d'eux que par le surnom qu'il leur donnait. Il y avait « Monsieur Jean », « Jean le Polonais » « Le Grand Duc », « Le Baron », « La Providence des jours creux », etc...

Albert lisait les livres d'histoire. Il était prodigieusement érudit en généalogies. Il savait expliquer pourquoi les mâles s'appellent toujours Adhéaume chez les N*** ou Bazin chez les G*** Il savait à trois siècles de distance les mariages et les ruptures.

Il tenait l'état de serviteur pour un état plein de noblesse et de dignité, mais il estimait qu'il fallait y consacrer sa vie pour le tenir avec conscience.

La première fois que je l'invitai à déjeuner, j'habitais à l'hôtel et lorsqu'il arriva il me dit en jetant autour de lui des regards respectueux : « C'est ici que la bonne Reine de Naples a vécu si longtemps ! » C'était exact, mais peu de personnes à Paris le savaient.

Nul n'était plus informé que lui de ce qui arrivait aux Grands, ni d'une façon plus désintéressée.

Depuis le XVIIIe siècle, on ne trouve plus beaucoup de personnages de la sorte d'Albert, doués, vicieux, cupides, mais dignes, intelligents, serviables et respectueux de toute supériorité d'esprit ou de naissance.

On ne pouvait pas l'aimer, mais ses qualités en imposaient jusqu'à faire souvent oublier ses défauts.

Et si on ne pouvait pas l'aimer c'était, je crois, surtout à cause de cette effroyable frivolité qui est la vraie lèpre qui ronge l'âme de quantité d'homosexuels.

MAURICE SACHS

QUADRATURES DU CERCLE

Je lisais l'autre jour cette conclusion d'article :

« Nous sommes de ceux qui entendent ne pas séparer les nécessités de la réalisation d'avec les exigences de la vérité. »

Il y a là un type d'annonciations extrêmement répandu aujourd'hui, qu'on pourrait appeler de quadrature du cercle. Quelques exemples :

« Nous réclamons l'autorité de l'État, en respectant, bien entendu, les libertés individuelles. »

« Il faut rassurer les ouvriers par des mesures qui ne soient pas de nature à nuire à l'autorité des chefs responsables de la production. »

« Nous voulons la justice internationale, en repoussant tout risque de guerre. »

Ce genre de manifeste enchante toute une partie de nos concitoyens. Il les entretient dans cette idée que le choix, chose qui leur est pénible, n'est pas indispensable. Contre-épreuve : montrez-leur qu'on les paye de mots et que, s'ils adoptent ceci, il leur faut nécessairement sacrifier cela, tous s'enfuient.

Un rédacteur d'un grand journal mondain m'expliquait récemment : « Notre consigne est de ne jamais effrayer nos lecteurs, de leur assurer qu'il n'y a point, dans la réalité, d'intérêts qui se combattent, que ces oppositions prétendues essentielles ne sont que l'œuvre de meneurs politiciens ou d'intellectuels qui vivent dans l'absolu. » Cependant les oppositions existent, elles existent dans le réel, et ceux qui veulent les ignorer s'en apercevront de plus en plus, sans doute à leurs dépens. Ce n'est pas moi qui plaindrai des gens si bêtes et si lâches.

JULIEN BENDA

HAMA

> Je distribue sur Hamas l'enchantement des plaisirs qui m'attendent... Au soir d'une belle journée, j'ai besoin de cristalliser autour d'une figure souveraine mes heures de plaisir ou de vague espérance. Occupons-nous des ombres et du peuple invisible qu flotte sur Hama...
>
> (Maurice Barrès : *Enquête aux pays du Levant*, I, p. 218).

Ceux qui nous ont parlé de l'Orient, voyageurs toujours pressés, n'ont pas eu le loisir d'aller à l'essentiel, mais seulement le temps de se perdre dans les détails. Ils prétendent

connaître la Syrie, mais c'est une Syrie qu'ils ont apportée avec eux. Entre tous, le plus dangereux, Barrès. Par cette quête d'émotion religieuse qui est trop facilement désespérée pour être tout à fait sincère, mais qui est cependant plus qu'un snobisme méprisable, il trompe son lecteur. Tolède, ou Metz, ou Hama, ou Senlis, c'est toujours la même « *mélancolie incomparable* », le même romantisme mis à la portée de tous.

Eh bien, non ! Hama, ce n'est pas cette carte postale « d'art » en couleurs fondues, Hama n'est pas jolie : c'est simplement une petite ville vraie, avec des hommes vivants, des ruelles d'ombre et une campagne, tout autour, immense.

*

Sur Hama, la cérémonieuse solitude des cités de province. Collection de quartiers et de maisons côte à côte où l'on se rend des visites en se faisant précéder le soir par un porteur de lanterne. Voix à demi silencieuse des norias, aboiement de chien perdu, rien d'autre ne trouble, pendant la nuit, celui qui réfléchit amèrement sur lui-même.

*

Maisons de Hama, voûtées comme une vieille église française, avec de petites fenêtres haut percées par où l'on voit un coin de ciel bleu et parfois un pigeon. Jeux et cris d'enfants dans la rue. Et l'étranger solitaire derrière les murs épais respire une atmosphère de confession scrupuleuse et triste. Ville sans aucune volupté. Et c'est pourquoi on y trouve cette volupté intense de la privation. Ce n'est pas parce qu'il est pittoresque que l'Orient me plaît, c'est parce qu'il est implacablement austère. Rien n'accable mieux l'âme qu'un ciel toujours bleu, toujours ensoleillé.

*

Plaisir de la jeunesse à Hama, le jeu des pigeons. On les fait voler en groupe compact au-dessus de la terrasse et on les excite à ramener avec eux ceux du voisin. Jeu simple et compliqué à la fois, source de disputes et même de procès.

Admirables pigeons de Hama, espèces innombrables ! Il y a le *Mawardi* blanc, au cou jaunâtre avec deux traits rouges sur les ailes ; il y a celui qu'on appelle *le Tourneur* parce qu'il se renverse en volant : il est noir, avec une ligne blanche du bec au sommet du crâne et deux plumes blanches sur les joues. Il y a l'*Eblouissement-des-femmes*, bleu, les ailes blanches, le *Charabi*, blanc, avec un jabot safran pâle, le *Bayamli* noir ou bleu,

le dos semé de points blancs, bien d'autres encore, tous connus, réputés suivant leurs mérites.

Sauf en été où la mue retient les oiseaux au colombier, du matin jusqu'au soir l'ombre des vols de pigeons promène sa caresse sur les terrasses. Mais si naïf que paraisse ce jeu, les sages de la ville le condamnent : ceux qui s'y adonnent y mettent, dit-on, une passion perverse et deviennent si menteurs que l'on n'acceptait pas autrefois leur témoignage en justice. « *Mentir comme un joueur de pigeons* » est une expression courante.

*

Il y a encore à Hama deux ou trois conteurs publics. J'en ai entendu un au quartier Jabraa, un autre, l'été, sur la petite place qui se trouve devant la mosquée Messaoud. Histoires interminables qui se déroulent pendant des soirées et des soirées, aventures fabuleuses d'Antar et de ses compagnons. Le public se passionne pour ou contre les héros, comme les gens de chez moi qui, à la veillée, front soucieux, lisent le feuilleton du *Parisien*, puis disent en soupirant : « *C'est bien fait, ça, quand même ! C'est la vie pour sûr !* »

*

Hama, petite ville avec des hommes vivants. Le député qui est médecin et croit aux vitamines, le proviseur du lycée, lorgnon universitaire, col cassé, l'imprimeur qui est en même temps vénérable de la Loge, correspondant de journaux avancés et politicien du canton, le pharmacien que préoccupent les questions d'épandage et de tout à l'égoût, mon ami Yassine qui a rencontré des *djins* une nuit, près du Maristan de Nour-ed-din, des fonctionnaires pénétrés de leur importance, des artisans humbles qui tissent ou impriment d'admirables étoffes, un clergé musulman très croyant, un peu pharisien, déchiré de préséances comme un chapitre de chanoines. Le docteur Bovary, M. Homais et le curé Bournisien. Tout un monde aussi simple et aussi compliqué que le jeu des pigeons.

*

Dès le mois de mai, il semble qu'un vieux souvenir de nomadisme traverse le cœur de ces gens paisibles. Ils quittent leur maison et s'en vont dresser des tentes en bordure de la ville, au milieu des blés déjà hauts. Le soir, avant de s'y endormir, ils causent politique ou affaires, ils font de la musique. Vibrations monotones de la guitare syrienne qu'on gratte avec un tuyau

de plume. Une seule note indéfiniment répétée suffit à éveiller la nostalgie des auditeurs qui soupirent. De loin, ces tentes de toile translucide, éclairées à l'intérieur, ont dans les ténèbres un rayonnement doux d'abat-jour.

Hama, ville étrange au milieu de sa campagne, cœur le plus secret de la Syrie. Après des années, je sens bien qu'elle fait partie de moi-même, à la manière de ces familiers qu'on n'aimait guère, qu'on trouvait ennuyeux et qui vous font, par leur mort soudaine, découvrir votre inguérissable solitude.

JEAN GAULMIER

NEW-YORK : LE FORUM

Si vous consultez un plan de New-York — et c'est extrêmement compliqué, car on se perd dans ce quadrillage monotone — vous distinguerez une avenue qui, faisant fi du parallélisme de rigueur, griffe la ville d'une insolente diagonale. On se demande quel est le maladroit qui bouscula le dessinateur comme il allait tracer sa douzième parallèle. Mais non, c'est Broadway. A la hauteur de la cinquante-neuvième rue, exactement à la limite Nord du quartier aux mille panneaux lumineux (une équipe préposée à la surveillance des ampoules tire des bordées toute la nuit sur une camionnette bleue, et hisse des échelles quand il le faut) Broadway est noué comme une ficelle. Sur le terrain, ce nœud se traduit par une place circulaire au centre de laquelle se dresse une colonne que surmonte un tout petit Christophe Colomb ; petit parce que haut placé, bien sûr. C'est Columbus Circle, un rond-point important du fait qu'il est situé à l'angle du parc principal de New-York. Or on sait que les promeneurs, les lunatiques, les salutistes, les couples colériques, les chômeurs, les cavaliers, les fauves échappés de la ménagerie sortent toujours des parcs par un angle, comme les pièces de monnaie glissent par un coin de la poche.

Ce soir — c'est d'ailleurs tous les soirs ainsi — Columbus Circle est parsemé de journaux peureux. Un quart de la place est réservé aux harangueurs. Dans ce *no man's land*, la foule entoure les petites estrades pavoisées aux couleurs nationales — quiconque parle sous les plis du drapeau a le droit de dénoncer publiquement le chef de l'État. Ici, un végétarien s'échauffe et brandit ses mains transparentes : « Depuis 1910, je ne mange plus de viande. Si, pardon, cela m'est arrivé une seule fois, à un enterrement, parce que les amis avaient préparé un dîner de

deuil. Ils m'ont dit que si je ne goûtais pas au poulet je ferais de la peine aux parents du mort. »

Le végétarien s'essuie la bouche avec un mouchoir jaune. « La malaria vous guette si vous ne cessez pas de manger de la viande. Vous riez ! Demandez donc à ce Monsieur s'il y a de quoi rire ! » Le Monsieur, pour mieux marquer le point se met à trembler. Il touchera sa part de la recette. « Quand on a la malaria, on ne peut plus nouer sa cravate ; on frissonne, comme cela... On soupire, comme ceci... Et la mâchoire inférieure fait ainsi : ouaouaouaoua. Et si l'on se trouve en Amérique Centrale — où j'étais l'an dernier — on ne tremble pas... on se plie en deux ! » L'orateur se plie en effet, disparaît derrière les têtes, reparaît et annonce qu'il a le pouls plus lent que ses auditeurs : « six cents pulsations de moins par heure, quatorze mille quatre cents de moins par jour, et comptez vous-même ce que cela fait par an... ! »

Dans le groupe voisin, un jeune homme aux yeux étincelants désigne du poing une pancarte qui porte ce seul mot « GOD ». Il conclut : « Et maintenant je vais vous demander à tous de proclamer bien haut votre foi. A vous, Madame. Plus fort ! Merci. A vous là-bas ! et à vous. Comment, vous avez honte de dire que vous êtes chrétien ? Et vous ? Bravo ! Très bien ! Et que tous ceux qui ont affirmé leur ferveur donnent leur obole au jeune garçon. Oui, celui qui porte le sweater rouge. »

Un communiste récite un poème, un anarchiste chante une chanson, un pacifiste devient agressif, un « docteur en médecine » prône l'incinération tandis que le marchand de cacahuètes circule dans la foule en lançant son cri monotone : « Peanuts ! Peanuts ! »

Le petit chien perdu flaire des bas de pantalons.

FERNAND AUBERJONOIS

PROMENADES A LOURMARIN.

On a dit de Lourmarin que c'était « la Villa Médicis de la Provence ». Il y a là quelque chose de vrai — avec la discipline et l'administration en moins. Lourmarin est un village de Haute-Provence où des artistes, des écrivains, des voyageurs viennent se reposer chaque été, et passent leur temps en conversations et en promenades dans un pays de lignes simples et sévères, au pied du Lubéron ; partout des châteaux Renaissance et des églises romanes ; une grande sérénité dans un paysage que la

tempête peut rendre tragique. Ici l'on respire l'atmosphère d'une tradition qui, pour être latine et grecque à travers la Provence, n'est pas pour cela fade et scolaire.

Si Thibaudet avait eu à parler de Lourmarin, il l'aurait ingénieusement mis en parallèle avec Pontigny, comme étant deux sphères d'influence, deux centres de polarisation intellectuelle : le château à droite, l'abbaye à gauche. Pontigny, malgré les divergences de ceux qui animent les décades, représente plutôt l'esprit libéral, humanitaire, international ; Lourmarin, l'esprit national et latin. Pontigny, centre universitaire, favorise les discussions et multiplie les interférences entre la littérature et la politique ; Lourmarin, centre artistique, agit plutôt par la suggestion des paysages, des architectures et des amitiés. Ces deux foyers spirituels ne font d'ailleurs que se compléter ; et une connaissance un peu approfondie de la France de notre époque ne pourrait les négliger ni l'un ni l'autre.

Un troisième foyer est en voie de création. Dans les Basses-Alpes, entre Apt et Sisteron, sur un sommet de la montagne de Lure, vivaient déjà l'été dernier une cinquantaine de personnes de toutes les nations, dans les granges ou sous la tente, au milieu d'un paysage austère et nu. A l'appel de Jean Giono elles ont abandonné leur pays pour vivre à moitié nues sur un sol glacé la nuit et brûlant le jour. Le Contadour est ce hameau où l'on mène une vie intense, physique et intellectuelle, puisqu'on y fait alterner les marches et les lectures ; et l'on y assiste à la naissance d'une réalité issue d'un mythe.

JEAN GRENIER

SUZANNE VALADON

Après Maria Blanchard, meurt Suzanne Valadon. C'étaient les deux meilleures femmes peintres de notre époque. Leur héritage sera difficile à assumer. C'est que les femmes, si férues de perfection lorsqu'il s'agit de confectionner un chapeau, de coudre une robe ou de broder, cultivent, la plupart du temps, lorsqu'elles peignent, un laisser-aller un peu trop voluptueux (je pense toujours, devant leurs tableaux à grands coups de pinceaux faussement virils, devant tant de lacunes, à une tricoteuse qui lâcherait une maille toutes les minutes). Or Suzanne Valadon, comme Maria Blanchard, était éprise de rigueur et de netteté. Elle n'épargnait rien pour que l'ouvrage fût bien fait : elle multipliait les touches pour arriver à une modulation qui fût bien dans la tradition impressionniste, telle que Cézanne

et Renoir la lui avaient révélée. Son désir de précision la poussa à cerner ses figures d'un trait sombre — quelquefois un peu trop sinueux, selon l'esthétique affaiblie de 1900. Mais dans les toiles de ces dernières années, telles qu'on pouvait ces jours-ci les admirer à la Galerie Bernier, ce contour tyrannique avait disparu ; les formes mises à leur place exacte, avec tout leur poids, toute leur succulence matérielle, telle qu'il est permis de la traduire par le langage noble de la couleur, n'avaient plus besoin de ce support souvent encombrant. Je remarquais à ce moment que ses dernières toiles, plus libres de facture, incendiées de tons plus ardents, reflétaient cette ivresse, cette passion désespérée dont témoignent habituellement les œuvres des vieillards qui sont proches de la mort. Hélas, je ne savais pas que mes paroles étaient prophétiques.

Je regrette profondément Suzanne Valadon, femme courageuse et savante, qui jamais ne fit de concessions à la bêtise bourgeoise, ni à la muflerie si fréquente chez les peintres. C'est elle qui, parlant du calvaire de Van Gogh, ce solitaire qui ne trouva que trois personnes dans sa vie pour l'admirer, et qui se vit méprisé ou ridiculisé par tous les peintres de son époque, définissait ainsi ces frères aveugles : « Tous des vaches. » Il y a hélas, moins d'exceptions à cette règle que de doigts dans la main.

ANDRÉ LHOTE

LES GENS DU VOYAGE.

L'intrigue est du pur mélo. Il n'y manque ni le forçat évadé, ni la fille séduite qui fuit la colère paternelle, ni la courtisane amoureuse, ni la chasse à l'homme sur les toits, ni la naissance de l'enfant qui provoque la réconciliation finale. En dépit de ces poncifs destinés à assurer le sucès auprès des foules, *Les Gens du voyage* pourront plaire aux délicats. Si, au milieu d'événements arbitraires ou grossiers, la psychologie des personnages reste fruste, leur comportement est toujours naturel, leurs paroles sonnent juste et le milieu où ils évoluent est peint avec une fidélité qui n'exclut pas le pittoresque.

Somme toute, Jacques Feyder a réussi là son meilleur film depuis *Thérèse Raquin*. Le cirque dont il nous fait suivre les pérégrinations compose un arrière-plan aussi riche, mais d'un romanesque moins frelaté, que la Légion étrangère du *Grand jeu*. L'action ne s'attarde pas dans les méandres psychologiques pour lesquels Feyder est aussi peu fait que possible et qui gâ-

taient *Pension Mimosa.* Les scènes plaisantes sont d'une verve plus franche que celle de la *Kermesse héroïque*, où les effets comiques étaient d'une lenteur désespérante ; il faut dire aussi que l'auteur des dialogues, Bernard Zimmer, se sent mieux à l'aise en maniant l'argot qu'en s'efforçant au pastiche moliéresque.

Mais, comme pour les trois films précédents, celui-ci n'existe qu'en fonction de Françoise Rosay. Avec un soin touchant, son rôle a été prévu pour servir sa prestance physique comme l'autorité et la sécheresse de son jeu. Son personnage est celui qui doit le moins à la convention, et les scènes où elle paraît sont plus soignées que les autres. L'une d'elles, où elle maîtrise un reflux de sentimentalité à l'égard de son ancien amant, est de très loin la meilleure du film : juste, sobre et directe. On dirait que Feyder ne s'intéresse à ce qu'il fait que dans la mesure où il peut servir le succès personnel de sa femme.

DENIS MARION

SUREXACTITUDE

Un récit contenant des faits soi-disant exacts, mais exposés avec laideur — d'un ton ou d'une écriture maussade — est inexact. C'est cette laideur, ce mauvais goût dans leur vision, que ne contiennent ni ces faits, ni l'usage qui est fait d'eux, qui est inexact. D'autres récits, au contraire, appelés fabuleux ou mythiques, parce qu'ils contiennent en apparence des faits non advenus, sont beaucoup plus près, non seulement dirai-je de la vérité, mais de la réalité. Ce qui est réalité ce n'est pas une juxta position de points — pour dire comme eux — qui retrouvent des lignes, et ces lignes des formes : ce qui est réalité est avant tout mouvement, vibration, rayonnement, calories. Mais il ne faut pas un écart dans la symbolique de ces énergies — pour dire comme les Grecs — il la faut précise. C'est pourquoi le poète doit se raidir. Décrivant par exemple une chose lointaine géographiquement, une ville, il doit être très attentif à ce qu'il ressent qui doit être utile — positivement renseigner. Combien de fois, pour en venir à mes inquiétudes, j'ai cherché sans la trouver une description de Rome qui fût exacte ! Je désespérais, lorsqu'un jour elle me tombe sous les yeux dans un écrit en syriaque et en français : l'*Histoire du monde* de sain Jacques de Nisibe, contenue dans la Patrologie orientale. *Ecco :*

C'est une ville carrée, longue de 28 milles et large de 28. Les trois quarts sont du côté de la mer, et le quatrième du côté de la terre. Elle a 20 portes d'airain recouvertes d'or ; deux remparts l'entourent, dont les murs ont 16 coudées d'épaisseur et 70 coudées de hauteur. Un fleuve appelé Constantyah sépare les remparts,traverse la ville, partant des Talsimâth, c'est-à-dire des tambours d'airain qui ont chacun 46 coudées de circonférence. Il y en a 10.000 (de ces) tambours. Quand un ennemi, venant d'un pays lointain, se dirige vers cette ville, les tambours battent d'eux-mêmes, faisant un bruit beaucoup plus fort que les tambours ordinaires. Le roi entend ce bruit de sa maison, bien que les tambours soient à 15 milles. Ce fleuve a 93 coudées de profondeur et 150 de largeur. Il y a dans la ville 1000 bazars de commerce pour les Orientaux et les Occidentaux. Elle a trois rangées de colonnes en marbre blanc, dont chacune a 100 coudées de contour et 3 coudées de hauteur. Les colonnes partent des aqueducs en marbre blanc pour les eaux de la mer, où passent les flottes des commerçants : celles-ci viennent de tous les pays et arrivent jusqu'aux bazars. Il y a aussi 1.270 bains. Chaque samedi, à la neuvième heure du jour, les bazars sont fermés et l'on cesse toute vente et tout achat. Les gens affluent dans les églises la veille et le jour du Dimanche pour communier, et l'on n'ouvre les bazars que le lundi matin. En cette ville, le roi a une salle du trône pour entendre les plaintes et rendre la justice. Elle a 120 mesures (*djareb*) de large ; les murs et le plafond sont recouverts de plaques d'or. Elle a 72 paires de portes en or, 600 portes d'airain, de cuivre et de fer. A Rome se trouve aussi l'église des Saints apôtres Pierre et Paul, qui ont 300 coudées de longueur et 50 de largeur et de hauteur. On rapporte tant de merveilles sur cette ville qu'il serait trop long de les raconter dans ce livre.

Ce qui ravit dans cette description du IVe siècle, mais éternellement actuelle — usuelle —, c'est cette précision émouvante, ce tonnerre de l'eau, ces chiffres. Voilà un auteur qui donne une satisfaction pleine à celui qui veut simplement un renseignement, et qui l'a. Je défie qui que ce soit parmi les cuistres qui font des livres à notre époque, et principalement des livres sur Rome, d'avoisiner de très loin ce talent. Il faudrait pour cela cette ivresse de la rétine — cette foi — qui brandit des équerres et jette de grosses couleurs comme du rose, du vert, de l'ardoise humble, du roux de grand chat terrible, et les fait se correspondre symphoniquement.

Pas pour faire de l'art : pour persuader.

CHARLES-ALBERT CINGRIA

FAITS DIVERS

« Au début de la guerre, j'étais chef d'escadron. Mon colonel fut tué.

Petit à petit, fou de terreur, le lieutenant-colonel s'en alla. C'était le pied à l'étrier. J'héritai de quatre batteries. Quatre batteries, quarante-huit pièces.

Je les place derrière une crête couvrante. Nous sommes morts. La nuit vient. Je commence à m'assoupir. Alors, l'adjudant Têtefière m'apporte un ordre de ces veaux. Ces veaux de l'état-major m'enjoignaient, à moi ! de rallier Formigny, à sept kilomètres de là, pour y cantonner, Formigny-la-Fontaine, ou les-Avoines, bande d'abrutis ! où le poids de trente mille types en retraite crevait les ponts. Je me rendors, après avoir déchiré l'ordre. Je me rendors, par terre, avec mes canonniers, bien au chaud dans la fraîcheur, le nez sous le trèfle, les pieds sur la lune. L'adjudant Têtefière me réveille, toujours de la part de ces veaux. Je dois, d'urgence, censément, me rabattre sur Formigny-les-Andouilles où toute l'armée s'engouffre, à l'heure qu'il est. Cette fois, l'ordre, j'en allume ma pipe, ma vieille pipe. Des veaux pareils ! On se gênerait... Je reste là, la main sur le cul de mes pièces. Obéir ? Jamais ! Le soleil se lève. Le sommeil me reprend. L'adjudant Têtefière me secoue l'épaule. Je bondis. Ils sont là ! Encore ! Encore ces veaux ! Ces veaux de la vache ! Sur ma crête couvrante, en effet, je les vois, avec leurs petites cornes. « Les quatre batteries, feu ! » que je dis. Je tire tant que ça peut, en pleine figure. Le coup du sac de poivre. Et allez donc ! Les veaux ? Ce n'était pas eux. C'était von Kluck. Que fait von Kluck ? Il hésite, il se gratte, il recule de trois pas et, finalement, il se met à couler, vers le bas, sur la carte, en tournant... C'est ainsi que je suis devenu général. »

■

Nous nous étonnons, à la longue, de ne rien attraper, couchés que nous sommes sous le drap de l'Europe, à côté de ce grand corps surexcité, chaud, content, qui, des pieds à la tête, grossit et, brusquement, s'accroît d'une Autriche, elle aussi, désormais, soumise à progresser dans des sens monstrueux, quand nous demeurons, nous, tels que devant, et tout contrits de notre manque à muer.

Des ouvriers, par dizaines de mille, inoccupés, et les intempéries individuelles et familiales qu'une telle grève suppose ne

fabriquent pas gros comme un sou de détresse sensible au fil des trottoirs, appréciable dans le bel iris hippique des journées. Paris s'en tient à son rythme alimenté de chaussons aux pommes, de quinquinas concurrents et de femmes au derrière fin. La décorative température du voisin, il en rêve, pourtant. Il s'y convie, avec une répugnance attirée, du bout des doigts de la méditation journalistique. Mais rien ne vient. Les fuseaux pathétiques des gisements parallèles ne concordent pas. Alors la France fait des imitations. Sur son objection de conscience, relativement unanime et, somme toute, assez farouche et magistrale, cette reine des républiques greffe les simulacres éparpillés d'une transe dont l'essence dogmatique différât autant que possible de l'épilepsie limitrophe, avec le désir, un peu provincial déjà , de se mettre au niveau. A une cadence pédestre, les ministères se succèdent. On engueule les Juifs d'une voix empruntée. Des anarchistes, un soir, se promènent, le long de la Seine. La police leur arrache leur tablier noir. Elle le jette à l'eau, qui l'accepte, dit poliment : « Flohac » et l'emporte. Intervient un autobus I. Sur la plate-forme, un homme tend le bras, la paume ouverte. Il démontre ainsi que le camarade de lit nous colla non seulement une démangeaison de similitude agitante mais, aussi, quelques microbes précis, et bien à lui. « La putain ! Provocateur ! », crient les anars. Ils courent après l'autobus, le coiffent mollement par sa croupe béante, crachent sur le type. Dans l'I, des voyageuses, pâles, se sont dressées. L'autobus tourne le mufle à droite, à gauche, renifle une casquette sur la chaussée, esquisse un trottinement, dérive sur une rêverie phœbéenne, se reprend, égrène la meute suspendue, enfile, d'un crochet, la rampe des alchimistes dératisés, emporte son fasciste intact. Derrière lui, la rue continue à crier : « Kaillo-o-poto ! » Ce n'est plus le même Caillaux, ni le même poteau... Je songe à la main glaciale de M. Caillaux, à sa moustache blanche lisérée de noir, à ce monocle qui l'a fait prisonnier.

■

Le vent a frappé la vitre. Le petit abreuvoir de faïence est tombé sur Bengui. Entre les barreaux de la cage, où Bengui semblait une main parmi les rayons de la lyre, les graines se sont mises à pleuvoir sur le parquet infertile. Maintenant Bengui va mourir, avec, dans ses cheveux d'oiseau, une blessure humaine, terrible à regarder. Un peu de carmin meurtri, à peine humide, la signale vers la tempe, dramatisant la courbe de la

tête minime, et je me répète : « Fracture du crâne... Fracture du crâne... »

Les yeux de Bengui, couché sur le dos, se dilatent de toute la brume qui les envahit. Son regard se démet avec une lenteur crépusculaire, un majestueux éloignement. Ainsi Pharaon, lorsqu'il a fini d'exister, regagne son être. Les pattes vibrent et puis, des mains aux coudes, une fois trouvé le mot de leur tremblement, se ferment dans une contracture symétrique, dressées, jusqu'au poignet, vers le haut, et, dès le poignet, retombant en grappes de doigts dessaisis, maigres doigts de pianiste, allongés par l'horreur et pour bénir.

Ma femme pleure. Jacqueline, l'œil fulgurant, me fixe dans mon coin, m'induit, à toute force, au respect, au silence. Marie-Louise, toujours intempestive, dévale, chez l'épicier, acheter un litre. Elle pense que quelques gouttes de vin ranimeront le serin familier.

La manche des ailes passée comme il faut, le pan de sa capote bien carré par derrière, la tête un peu penchée à droite comme si quelque souvenir, au dernier instant, eût davantage pesé, Bengui, comblant son dessin absolu, demeure immobile au bord de l'azur plein de bombes.

AUDIBERTI

BULLETIN

par JEAN GUÉRIN

LES ÉVÉNEMENTS

Paris. L'on voit sur les boulevards des Messieurs porteurs de l'insigne S. H. (*sans haine*). Ils n'ont pas l'air de se trouver ridicules.

Bagdad. L'institut américain de l'Orientalisme annonce la découverte, en Mésopotamie, d'un jeu d'échecs datant de 4.000 ans av. J.-C.

Paris. Ont signé le manifeste Aragon (pour l'union nationale) : Marcel Arland, Julien Benda.

Rome. Le gouvernement fasciste accorde ses primes, non pas aux meilleurs films, mais à ceux qui ont eu le plus de succès.

Paris. Ont signé le manifeste Alain (contre l'Union sacrée) : André Breton, Paul Eluard, Jean Giono.

Moscou. Le professeur Schmidt, après son retour triomphal de la banquise, est accusé de « négligence coupable ». Deux de ses compagnons sont arrêtés pour « hitléro-trotzkysme ».

Paris. Ont signé le manifeste Henry Bordeaux (pour la « véritable Union nationale ») : Abel Bonnard, Drieu la Rochelle, Ramon Fernandez, Thierry Maulnier.

Vienne. Le Dr Schacht déclare : « la route des Niebelungen vers les marches de l'Est est désormais ouverte. »

Paris. Bergson, Claudel, Gide et Valéry n'ont jusqu'à présent signé aucun manifeste. M. Lebrun, sourd à la supplique — fort respectueuse — des membres de l'Institut, appelle au pouvoir Daladier, et non Pétain ou Maurras.

Vienne. Le Dr Goebbels déclare que les Juifs ne sont pas intelligents. « S'ils l'étaient, ils se seraient emparés du pouvoir à Berlin et à Vienne. »

Paris. « La Flèche » et le parti frontiste assurent Cardenas, « qui libère le Mexique de la tyrannie de l'argent et des ingérences étrangères », de leur entière sympathie.

Paris. Inauguration à l'Opéra de la statue de Camille Saint-Saëns. Dans *le Figaro*, Paul Claudel vomit Wagner et dans *Ce Soir*, Daniel Lazarus célèbre le retour à la musique française.

Mexico. Expédition en Allemagne de 1.080.000 barils de pétrole mexicain nationalisé, contre des armements.

Quito. Suivant l'exemple de Cardenas, le général Enriquez résilie toutes les concessions étrangères.

Rome. A la suite du « Heil Hitler ! » du cardinal Innitzer, le Vatican déclare : « Il arrive que des pasteurs ne reconnaissent plus le loup sous la peau de l'agneau. »

Paris. Naissance d'un nouveau romantisme : la mission de l'esprit français, sa vocation de bonheur survivraient à sa politique. Toute la ville en parle : Saint-Granier, Detœuf, Edmond Jaloux, Paul Hazard...

Mexico. On attend l'arrivée d'André Breton.

Paris. Mort de Chaliapine, le plus grand artiste lyrique de notre temps. Chez lui, geste, parole, attitude procédaient directement de la musique. D'où la *vérité* de son art.

Paris. S. Ex. Yotaro Sujimara, ambassadeur du Japon, après avoir fait devant la haute société parisienne une démonstration de jiu jitsu, tient une conférence sur le problème des matières premières au Japon.

LES LIVRES

I. Essais et Critique.

DENIS SAURAT : *Perspectives* (Stock).

Perspectives à la fois sévères et cavalières : toujours ingénieuses, souvent intelligentes, parfois vraiment lucides — où l'auteur attaque et se défend dans la grande bagarre des littératures contemporaines.

JEAN LUC : *Diderot* (E. S. I.).

Jean Luc résume avec aisance et parfois avec verve ce que l'on sait aujourd'hui de Diderot. Ouvrage consciencieux ; le talent de Jean Luc se devrait employer à des œuvres plus originales.

GASTON DERYCKE : *Puissances du mensonge* (le Rouge et le Noir).

Le monde est vanité, ce que l'on nous propose comme « engagement » n'est que divertissement : soyons donc spectateurs, et non point acteurs. — Soit. Mais l'auteur a tort d'invoquer Pascal, Kierkegaard et Nietzsche.

FÉLIX SARTIAUX : *la Civilisation* (A. Colin).

Pour qui définit la civilisation par un « progrès » absolu — et non par un progrès des chances aussi bien de perte que de salut — la contemplation du monde moderne est évidemment peu encourageante. Mais certains tableaux d'histoire cosmique, notamment ceux de l'apogée des grands empires, offrent des synthèses très vivantes.

JEAN EFFEL : *Ritournelle* (N. R. F.).

Etonnante adaptation du dessin animé à la caricature. La sonorisation est obtenue grâce aux calembours et aux citations classiques. L'espèce d'anachronisme qui est à la base de toute satire est fort bien traduit en images visuelles.

II. Histoire, Mémoires.

ANDRÉ FRIBOURG : *la Victoire des vaincus* (Denoël).

Dossier riche, actuel, plus courageux peut-être que lucide, sur le retour de l'Allemagne hitlérienne à ses traditions d'avant-guerre. — Nos Anciens Combattants, n'ont pas *peur* de l'Allemagne.

J. BENOIST-MÉCHIN : *Histoire de l'armée allemande* (Albin Michel).

La Reichswehr, apparemment coupée du peuple, veilla jalousement, pendant les 15 années de l'après-guerre allemande, sur l'unité du Reich : attendant avec une confiance inébranlable le jour où elle pourrait *encadrer* l'Allemagne tout entière.

OCTAVE AUBRY : *le Second Empire* (Fayard).

Histoire parfaite, sans plus : à la Meissonnier. A mesure que nous nous éloignons de 70, nous excusons Napoléon III en reconnaissant qu'il n'avait rien d'un chef d'État.

ANDRÉ RIBARD : *la France* (E. S. I.).

L'histoire de France entièrement revue par un écrivain de Front Populaire. Le résultat est incontestablement plus vivant, et plus compréhensif, que dans les histoires socialistes de jadis.

LOUIS BERTRAND : *Mes années d'apprentissage* (Fayard).

Que pèsent au regard du monde actuel les années de formation d'un Académicien ? — Vanité, rigueur formelle, horreur de toute étrangeté, refuge dans le pittoresque et dans un médiocre bouillonnement des sens qui tient lieu d'intellect.

III. Sciences et Philosophie.

MASSON-OURSEL : *la Philosophie en Orient* (Alcan).

Du VIe au IVe siècle avant notre ère, les Indo-européens envahissent la Grèce, l'Iran et l'Inde ; la Chine même est touchée. De là, d'après Masson-Oursel, la naissance dans toute l'Eurasie d'un âge critique et polémique, qui prépare la vraie philosophie, avec ses dogmatismes...

RENÉ SCHAERER : *les Rapports de la pensée et de l'expression dans les dialogues de Platon* (Vrin).

L'auteur a fort bien vu que Platon n'aurait pas accepté la possibilité d'une transmission logique du savoir. D'où une recherche des moyens dont Platon s'est servi pour *évoquer* cette transmission, par l'art dialectique ; mais l'auteur ne remonte jamais jusqu'aux postulats métaphysiques de cet art.

ROBERT DESOILLE : *Exploration de l'affectivité subconsciente* (J. L. L. D'Artrey).

Très sympathique. Par la méthode du rêve éveillé, l'auteur prétend pénétrer plus avant dans le psychisme humain que la psychanalyse : par en bas (zone infernale) et par en haut (zone de sublimation).

IV. Lettres étrangères.

MUSSOLINI : *Œuvres et Discours* t. X (Flammarion).

1934... Mussolini parle de la mission historique de l'Autriche, de la grande démocratie française, et déclare que la rhétorique n'est pas dans son tempérament.

RIMSKY-KORSAKOV : *Journal de ma vie musicale* (N. R. F.).

Grand visuel, Rimsky témoigne en musique d'une puissance d'évocation fantastique ; dans son *Journal*, d'une rigoureuse objectivité historique. Il en fait le plus sûr document que nous possédions sur l'histoire de la musique russe.

HANS CAROSSA : *le Docteur Gion* (Stock).

Ce docteur croit aux Plantes médicinales, son amie croit à l'Art, sa servante, aux Enfants, son protégé aux Étoiles... Carossa croit à « die Natur » ; ses dons de romancier sont médiocres, mais il est certainement le plus grand, ou le dernier poète de l'Allemagne d'après-guerre.

EVELYN WAUGH : *Diablerie* (Grasset).

L'efficacité de cette satire de la vie que mène la Légation anglaise au royaume d'Azanie vient de ce qu'elle se nourrit non de ressentiment, ni d'utopie, mais d'une expérience intense, cruelle et gaie, de la réalité.

V. Journaux et Revues.

Naissance de l'hebdomadaire de la C. G. T., *Messidor*. Peut-être sera-t-il « éducateur », les enquêtes ne sont pas mauvaises, mais le papier, les illustrations, la présentation paraissent déplorables.

Dans *Combat* (avril) d'excellentes réflexions de Kléber Haedens sur le *Roman.* Celles de Thierry Maulnier sur l'*Union sacrée* rejoignent les conclusions de Robert Aron, dans *la Flèche,* et de Rougemont, dans les *Nouveaux Cahiers.*

Le *Bulletin des Lettres* de Lyon publie de curieuses « opinions de lecteurs ». Ces lecteurs ont découvert depuis dix ans, avant la critique et les prix, Brasillach, van der Meersch, Monfreid, Peyré, Vercel.

Les Papiers du Merveilleux, de Tunis (décembre) sont *pour* les miroirs magiques, H. de Montherlant, Jeanne d'Arc et Milosz ; *contre* l'Union rationaliste, les conférences de Guéhenno et les Levantins qui pleurent à volonté.

La *Nuova Antologia* de mars est tout entière consacrée à d'Annunzio, dont elle publie des lettres intéressantes ou curieuses.

SPECTACLES, CONCERTS

A la COMÉDIE-FRANÇAISE, Gaston Baty, plus gracieux que jamais, devient, avec le *Chapeau de paille d'Italie,* un peu encombrant.

AU THÉATRE DES ARTS, *Probadjong* de P. Vialar.

Sur la corde raide de la fraîcheur, de la poésie simple et du comique villageois, M. Vialar avance d'abord d'un pied assuré, mais ne tarde pas à trébucher. Il tombe enfin. Tant pis.

Les RÉVERBÈRES association de jeunes, rendent hommage à Dada en jouant *M. Antipyrine* et le *Serin Muet.* La conviction des interprètes donne à ces œuvres un aspect classique assez inattendu.

Au STUDIO DE L'ÉTOILE, dans *la Femme en Cage,* Lily Pons est un oiseau chanteur, et une actrice déplorable. Mais *Terre d'Espagne,* de Joris Ivens, est le plus beau, le plus dense, le plus poignant des documentaires.

Excellente exécution par l'ORCHESTRE NATIONAL et les CHŒURS RAUGEL, sous la direction d'Inghelbrecht, du *Saint-Sébastien* de Debussy, qui est aussi hélas ! celui de d'Annunzio.

En mai

Au Collège de Sociologie, Bataille et Caillois parleront du mythe.

Salle F. I. F., le 6, *Festival Cavalcanti* ; le 13, *Festival King Vidor.*

On verra à Paris *Blanche Neige et les sept nains,* premier dessin animé, en relief, de Walt Disney.

Salle Poissonnière, le 3, *Cinéma et Erotisme.*

A la Galerie de la Pléiade, exposition de photographies Jef Last.

A la Maison de la Chimie, le 4 à 17 h. 30, conférence sur Pasteur, par Vallery-Radot ; le 14, sur Berthelot, par René Berthelot.

LE GÉRANT : JEAN PAULHAN
SAINT-AMAND. IMP. R. BUSSIÈRE

N. R. F

nrf VIENT DE PARAITRE

ROBERT GOFFIN

LE ROMAN DE L'ARAIGNÉE

Un volume in-16 double couronne, sous couverture illustrée .... 18 fr.

Dans un avant-propos sur la psychologie animale, Robert Goffin annonce que son troisième livre sur la vie des bêtes sera vraisemblablement le dernier de la série. Ce qu'il ne nous dit pas c'est que G. Charensol dans une étude des « Nouvelles Littéraires » a prononcé à propos du *Roman des Anguilles* le mot de chef-d'œuvre, ajoutant qu'il attendait « avec le plus sympathique intérêt » *le Roman de l'Araignée.*

Nous croyons que l'attente de la critique et des lecteurs ne sera pas déçue ; la nouvelle œuvre de Robert Goffin est sûrement la plus poétique et la plus attachante qu'il ait écrite. Le mystère et le miracle angoissant de ses créations antérieures se retrouvent ici mais transposés sur le plan quotidien.

L'auteur a choisi cette fois l'humble araignée qui vit dans nos jardins et tisse sa toile à travers tous nos sentiers. Et il est permis de se demander comment l'homme a tardé si longtemps de s'intéresser à cette petite bête dont la vie est quasi incompréhensible à l'intelligence humaine. Le tissage géométrique des toiles, la coloration méthodique de la soie, le grand envol général des jeunes araignées, la première réalisation du fil télégraphique, le tournebroche qui permet d'attaquer les proies, les amours invraisemblables de la femelle qui mange son mâle, tels sont quelques-uns des chapitres décrits si poétiquement dans ce livre qui envoûtera certainement les cœurs sensibles.

Du même auteur

Le Roman des Anguilles .... 18 fr.
Le Roman des Rats .... 15 fr.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

On serait injuste à l'égard des partisans de Sibérie, et on le serait également à l'égard de l'auteur, si l'on cherchait dans *Vataga* un retentissement intégral de cette vaste insurrection paysanne.

En relatant d'un point de vue pittoresque les événements qui se sont déroulés en 1919 dans le rayon de Kouznietskoe, gouvernement de Tomsk, l'auteur était loin de penser qu'il ferait œuvre épique. Peut-être, après enquête menée sur place avec plus de patience, reviendra-t-il un jour sur ce sujet complexe et chargé ; il estime pourtant qu'un écrivain de l'époque actuelle ne serait pas en mesure de tracer à lui seul un tableau historiquement exact et complet de cette rébellion, qui, sous les ordres de Iakovenko et de tant d'autres, permit aux paysans du corps Chtchétinkine de se révéler particulièrement héroïques.

Ce mouvement révolutionnaire est par son essence un mouvement sibérien à la Pougatcheff. L'auteur s'y intéressa comme à une manifestasion violente de la négation absolue de tout ordre. Mais, ne disposant que de renseignements incomplets sur la horde de Zikoff, il a négligé ici une matière purement historique pour ne mettre en évidence que la psychologie des masses livrées à elles-mêmes sans principe directeur. Ainsi, les événements rapportés dans ce livre sont dérivés de la réalité des faits : les caractères des personnages sont excessifs, les situations sont forcées.

C'est également à dessein que l'on n'a mis en scène dans *Vataga* qu'une seule classe de paysans révoltés, mêlés à des prisonniers de droit commun et à des évadés de bagne, au moment d'une véritable débauche d'instincts déchaînés. Zikoff, le héros du livre, et cette *Vataga* qui se plaça sous ses ordres, personnifiant cet énorme soulèvement d'un monde de paysans quasi barbares que ne guidait aucune règle précise en matière de révolution sociale. La révolte eut lieu pourtant ; on connaît ses chefs ; mais il ne faut pas chercher dans son déchaînement et dans son inévitable fin les traits particuliers à toutes les insurrections de paysans sibériens. La horde de Zikoff fut l'écume bouillante de la grande émeute populaire ; un lecteur attentif y découvrira déjà les étincelles d'où sortirent ces incendies qui plus tard devaient réduire à néant les forces considérables de Koltchak.

Pour inhumaine et cruelle qu'ait été cette tragédie, elle résonne pourtant des souffrances du peuple, de son désespoir, de sa colère. Le drame de la horde de Zikoff réside dans ses hésitations, dans son chaos, au fond d'elle-même. Sa défaite, et c'est la conclusion à laquelle est arrivé l'auteur, provient du contact de deux insurrections : celle des campagnes et celle des villes.

VIATCH CHICHKOFF.

QUATRIÈME ANNÉE 15 AVRIL 1938

MESURES

CAHIERS TRIMESTRIELS

NUMÉRO II

*

*

ADMINISTRATION
LIBRAIRIE J. CORTI
11, RUE DE MÉDICIS
PARIS (VIe)

Le Numéro : 15 fr. L'Abonnement d'un an : 50 fr.

N. R. F.